

LA
MUSE POPULAIRE

RECUEIL DE

ROMANCES, CHANSONS, CHANSONNETTES

ET CHANSONS COMIQUES

MONTREAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

—
1900

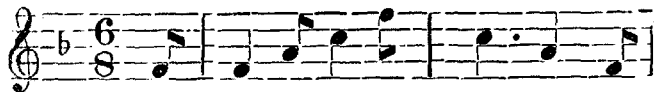
LA MUSE POPULAIRE



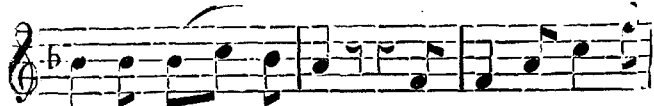
JE CHANTERAI.

Allgro.

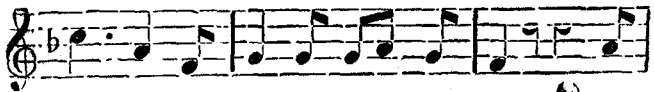
Mozart.



Que se - rait no - tre vi - e, Sans



le char-me tou-chant D'u - ne douce har-mo-



ni - e Et d'un gra - ci - eux chant? Voy



a - geur sur la ter - re, Fa - ti - gué du che -



min, Quand je chan - te j'es - pè - re, Ou -



bli - ant le cha - grin.

Un contretemps m'arrête ;
Faut-il me rebuter ?
A vaincre je m'apprête,
Et sais encore chanter.
Ranimant mon courage,
Le chant est à mon cœur
Ce qu'est au vert bocage
Du matin la fraîcheur.

La gentille alouette,
Le rossignol des bois,
La caille et la fauvette
Font résonner leur voix,
Dans l'air, dans la prairie.
J'aime leurs chants joyeux ;
Aussi toute la vie,
Je veux chanter comme eux.

(Ch. Lami.)

Parmi tant d'amoureux.

Andante.

V. Massé

Par-mi tant d'a-mou-reux, em-

pres-sés à me plai-re, J'a-vais à loi-sir

le droit de choi-sir, en le choi-sis-

sant, J'a-vais cru bien fai-re, en le choi-sis-

sant J'a-vais cru bien fai-re!

Hé-las! quel af-front, l'in-grat me re.

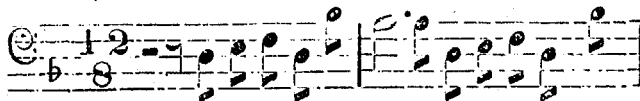


Lorsqu'on me fit asseoir en face du notaire,
 J'aurais sans façon
 Pu répondre non ;
 En répondant oui, j'avais cru bien faire,
 Hélas ! quel affront !
 L'ingrat me refuse,
 Et de ma mine confuse
 Demain les méchants riront.
 Ah ! ma pauvre âme est pleine
 D'un mortel souci.
 C'était bien la peine
 De l'aimer ainsi.

ADIEU, NOBLE COURSIER.

Andante,

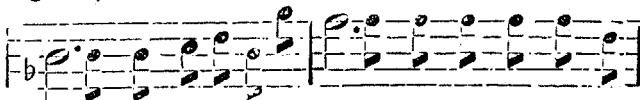
Paul Henrion.



Adieu no-ble coursier, mon compagnon de



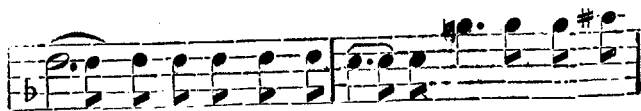
guerre, Tu meurs comme un guerrier, frap-pé dans les com-



bats. Tu meurs et de ton sang, ar - ro - sant la pous-



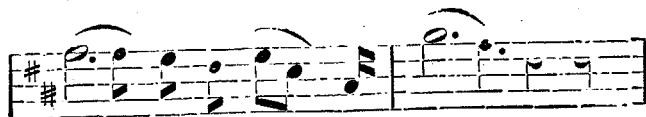
siè-re, Dans un suprême ef - fort, a - mi tu me sau-



vas, Dans un su-prême ef-fort, a - mi tu me sau-



vas. A dieu no-ble cour-sier,



Mon com - pa - gnon de guer - re,



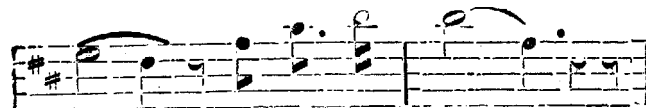
Moi rude et fier guerrier, Dont le cœur est de



pier - re, Comme un cerf aux a - bois, je suis



fai - ble à cette heure, Je pleu - re je



pleu - re Ah! oui je pleu - re,



Pour la pre - miè - re fois, pour la première fois.

Je n'ai pu te sauver, profonde est ta blessure,
 Ami, tu vas dormir de l'éternel repos.
 Du chacal dévorant tu seras la pâture,
 Et le vent du désert dispersera tes os.

Adieu, noble coursier,
 Mon compagnon de guerre,
 Moi rude et fier guerrier,
 Dont le cœur est de pierre,

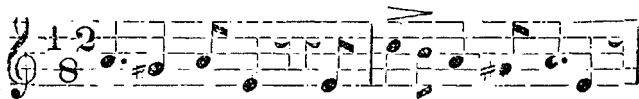
Comme un cerf aux abois,
Je suis faible à cette heure,
Je pleure, ah, oui je pleure,
Pour la première fois.

Celle qui caressait ta croupe toute humide,
Qui sous les palmiers verts nous attend aujourd'hui,
Ma bien-aimée au bruit de ton galop rapide,
Joyeuse du retour, ne dira plus, c'est lui.
Adieu, noble coursier, etc.

Le Drapeau de Carillon.

Large,

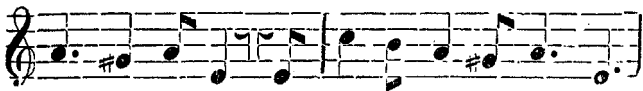
Ch. IV. Sabatier.



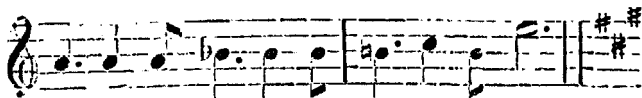
O Ca - ril - lon ! je te re-vois en - co-re,



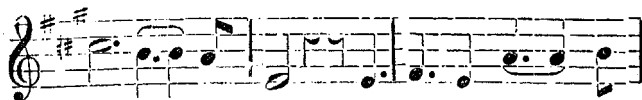
Non plus hé-las ! comme en ces jours bé - nis



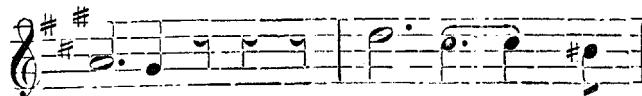
Où dans tes murs la trom-pet-te so - no - re



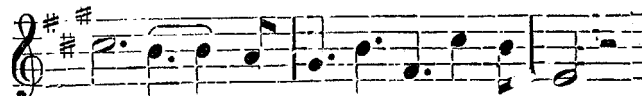
Pour te sau - ver nous a - vait ré - u - nis.



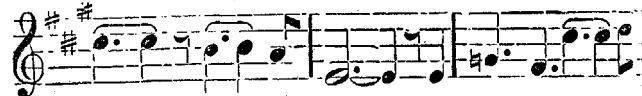
Je viens à toi, quand mon à - me sus



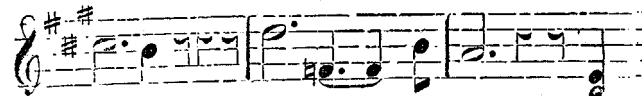
com - be, Et sent dé-



jà son cou - ra - ge fai - blir,



Oui, près de toi, ve - nant chercher ma



tom-be, Pour mon dra - peau se



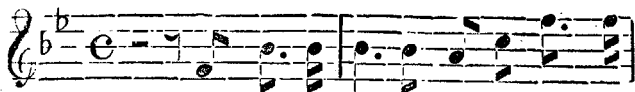
viens i - ci mou - rir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance
 Berçant encor leurs cœurs toujours français,
 Les yeux tournés du côté de la France,
 Diront souvent : Reviendront-ils jamais ?
 L'illusion consolera leur vie ;
 Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
 Et, sans attendre une parole amie,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

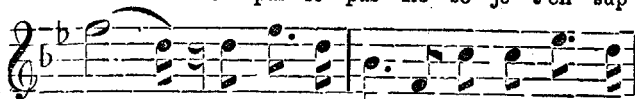
Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
 Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
 Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
 Naguère, hélas ! je déployais en vain,
 Je le remets aux champs où de ta gloire
 Vivra toujours l'immortel souvenir,
 Et, dans ma tombe emportant ta mémoire,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
 Près de Lévis moururent en soldats !
 En expirant, leur âme consolée
 Voyait la gloire adoucir leur trépas.
 Vous qui dormez dans une froide bière,
 Vous que j'implore à mon dernier soupir,
 Réveillez-vous. Apportant ma bannière,
 Sur vos tombeaux je viens ici mourir.

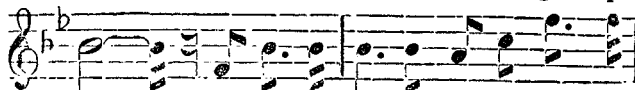
Ne parle pas, Rose je t'en supplie.

*Andantino,**A. Maillart*

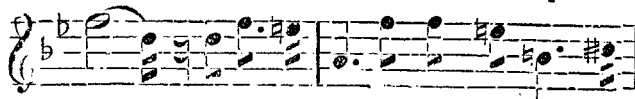
Ne par-le pas Ro-se je t'en sup-



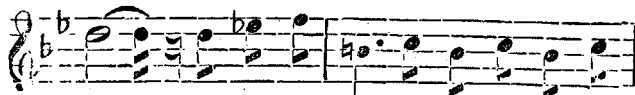
pli - e, Car me tra-hir se-rait un grand pé-



ché. Nul ne con-nait le de-voir qui me



li - e, Ni le se-cret à mon â me ca-



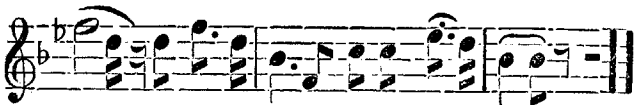
ché. Mais quand l'hi-ver bri-sant le nid fra-



gi - le Chas.se l'oi-seau vers de loin-tains cli



mats, Si ton cœur pense au mal - heur qui s'ex-



i-le Ne par-le pas, Ro-se ne par-le

Dieu nous a dit : dans ton humble demeure
 Garde une place au pauvre à l'orphelin
 Donne au vieillard à la veuve qui pleure
 Avec amour la moitié de ton pain.
 Si tu l'as fait si quand la cloche tinte
 A l'angelus ta voix répond tout bas,
 Et si tu crois à la parole sainte
 Ne parle pas, Rose, ne parle pas.



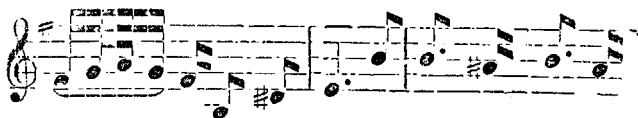
Je crois l'aimer toujours.

Andantino,

J. Ascher



Quand el - le pas - se près de moi, De



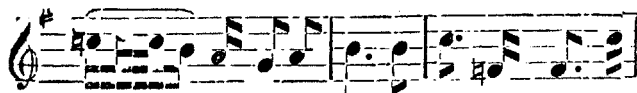
moi qui me sou-viens, Ses yeux ja - dis si



pleins d'é - moi Ne cher - chent plus les miens. Le



saint a - mour cent fois ju - ré, doux



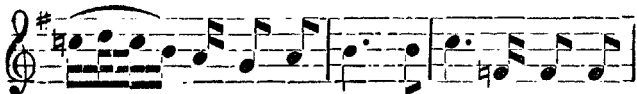
rève é - va-nou - i, Est mort a - vant d'a-



voir du - ré, Sans s'être é - pa-nou - i. Pour



tant lors - que j'en - tends sa voix, je



songe à nos beaux jours, Et cha - que fois que



je la vois, je crois l'aimer tou-jours.

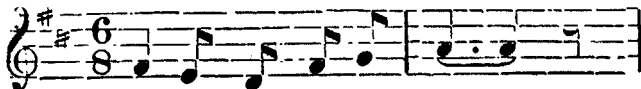
Il a suffi d'un seul moment
Pour rompre un nœud si fort.

Qui sait pourquoi, qui sait comment,
 Au prix de quel effort ?
 Et maintenant tout est fini
 Mon cœur esclave hier
 N'accuse plus le sort béni,
 Je suis heureux et fier.
 Pourtant lorsque j'entends sa voix
 Je songe à nos beaux jours,
 Et chaque fois que je la vois
 Je crois l'aimer toujours.

QUAND L'OISEAU CHANTERA.

Andante.

Leo Maresse.



Quand l'oi - seau chan - te - ra,



Sur la ver - te col - li - ne, Ta bou cho



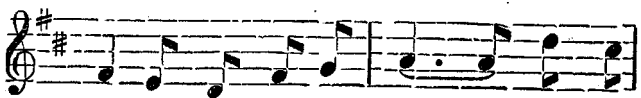
ro - se sou - ri - ra Comme un



frais bou - ton d'églan - ti - ne A - lors ton cœur ga -



zouil - le - ra A - lors ton cœur ga zouil - le - ra,



Quand l'oi - seau chan - te . ra, Sur la



ver . te col . li - no.

Quand l'oiseau chantera
 Sur la branche du chêne
 Ton oreille l'écouterà
 Dire sa douce cantilène;
 Ton âme s'épanouira
 Quand l'oiseau chantera
 Sur la branche du chêne.

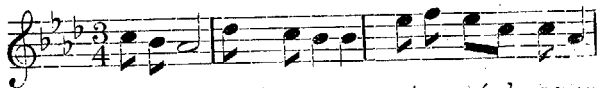
Quand l'oiseau chantera
 Au bord de ta fenêtre,
 Sa voix heureuse te dira
 Dans ton cœur l'amour vient de naître.
 Alors ton front pur rougira,
 Quand l'oiseau chantera
 Au bord de ta fenêtre.

Quand l'oiseau chantera
 Sur le cyprès morose,
 Sur ta tombe l'on plantera
 Une marjolaine, une rose,
 Et la famille pleurera
 Quand l'oiseau chantera
 Sur le cyprès morose.

Souvenirs du Jeune Age.

Allegretto.

Hérold.

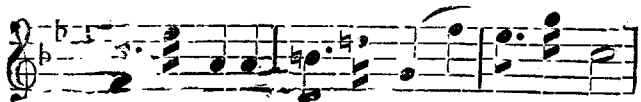


Sou-venirs du jeuno â ge, sont gra-véz dans mon

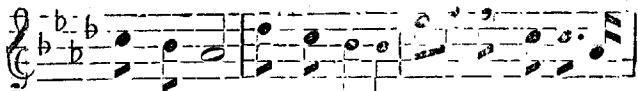




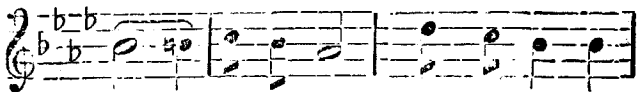
Pour rê - ver le bon - heur. Ah ma voix



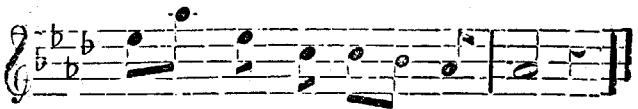
vous sup - pli - e L e - cou - ter mon dé - sir,



Ren - dez moi ma pa - tri - e Ou laiss - z moi mon -



rir, Ren - dez - moi ma pa - tri - e,



Ou lais - sez moi mou - rir,

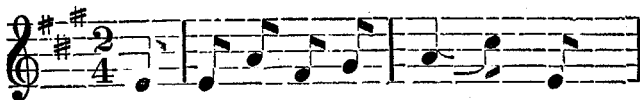
De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,

La paix et l'innocence
 Des enfants du hameau :
 Ah ! voilà mon envie,
 Voilà mon seul désir
 Rendez-moi ma patrie,
 Ou laissez-moi mourir .

BEL ANGE, ADIEU.

Andante grazioso,

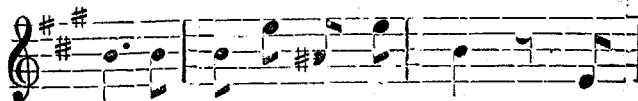
Fernand Martin.



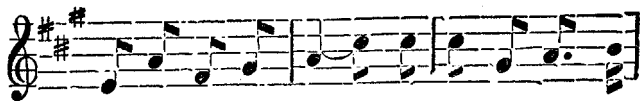
Si ta co - rol - le blan - che En



s'ef-feuil-lant se pen - che A l'om-bre du cou-



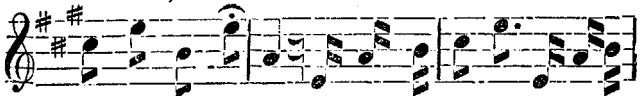
vent, A l'om-bre du cou - vent, Ton



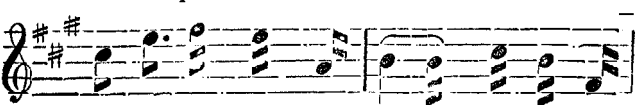
par-fum d'in - no - cen - ce Ré - vèle une es - pé -



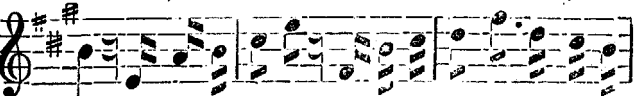
ran - ce, Ré - vèle une es pé - ran - ce. Près



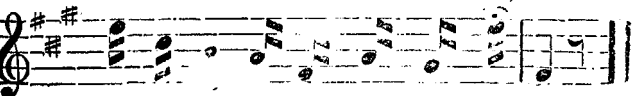
de Dieu qui t'attend. La clo - che sonne Prend ta cou



ron - ne, Vo - le vers Dieu. Bel ange, a -



dieu! La clo - che son - ne Prend ta couronne, Vo - le vers



Dieu, vo - le vers Dieu, Bel ange, a - dieu!

Comme pour une fête
 On a paré sa tête
 Ou règne la pâleur :
 Sous les voutes antiques
 Résonnent les cantiques
 Des filles du Seigneur.

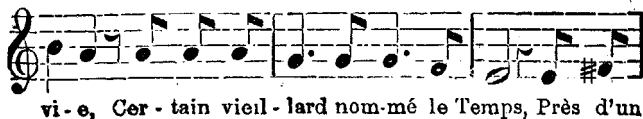
La cloche sonne,
 Prends ta couronne,
 Vole vers Dieu,
 Bel ange, adieu !

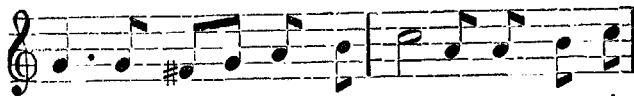
Ame pieuse, achève
 Ta prière et ton rêve
 Au céleste séjour
 Vole au concert des anges,
 Et chante les louanges
 D'un Dieu ton seul amour
 La cloche sonne etc.

Le Voyage de l'amour et du temps.

Andantino con moto.

Soliste.

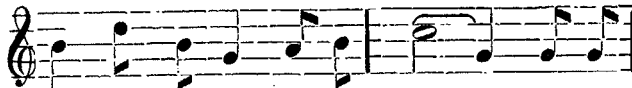




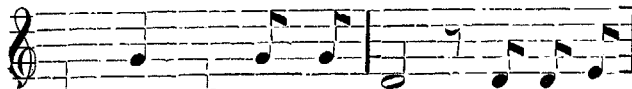
fleuve ar - rive et s'é - cri - e, Ay - ez pi-



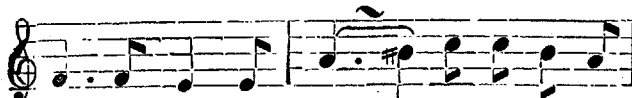
tié de mes vieux ans. Eh



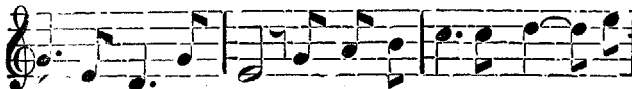
quoi ! sur ces bords on m'ou - bli - e, moi qui



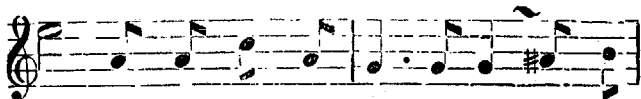
comp - te tous les ins - tants, Mes bons a-



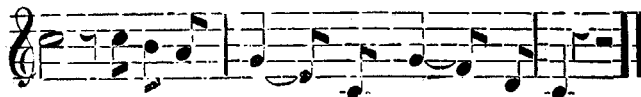
mis, je vous sup - plic - e, Ve-nez, ve-



nez, pas - ser le Temps Mes bons a - mis, je vous sup



pi - e, ve - nez, ve - nez pas - ser le



Temps, venez, ve - nez pas - ser le Temps.

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Et voulait aider son passage,
Sur un bateau qu'Amour guidait.
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudents:
Ah ! souvent on a fait naufrage,
En voulant passer le Temps.

L'Amour gaiment pousse au rivage,
Il aborde tout près du Temps ;
Il lui propose le voyage
L'embarque, et s'abandonne au vent
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit dans ses chants
Vous voyez bien, jeunes bergères
Que l'Amour, fait passer le Temps.

Mais tout à coup l'Amour se lasse,
Ce fut toujours là son défaut
Le Temps prend la rame à sa place,
Et lui dit : Quoi ! céder sitôt ;

Pauvre enfant ! quelle est ta faiblesse
 Tu dors, et je chante à mon tour,
 Ce vieux refrain de la sagesse :
 Ah ! le Temps fait passer l'Amour.

BLAISE QUI PARTAIT.

Moderato.

A. Maillart.

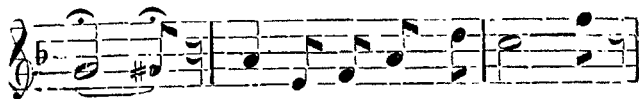




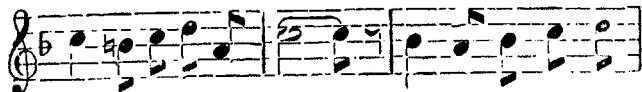
Que faut - il pour ça? que faut - il pour ça?



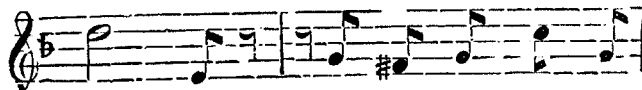
Blai-se à ce mot là, Blai - se l'embras-



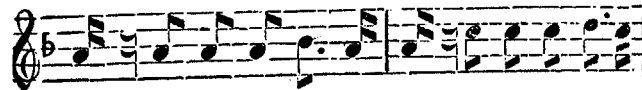
sa. Pars a mi, lui dit - el le,



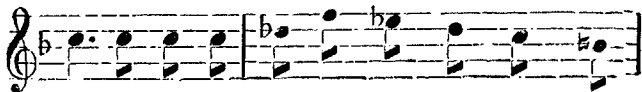
Pars et crois en mes pleurs, je t'at - ten-drai fi-



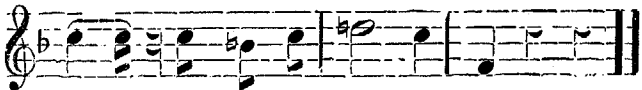
dé - le, Aux o - ran gers en



fleurs. Pars a - mi, lui dit - elle, et crois en bienmes



pleurs, je t'at - ten - drai, je t'at - ten - drai fi.



dèle, Aux o - ran - gers en fleurs.

La belle pleura,
Et puis soupira,
Comme on fait à l'ordinaire.
Plus d'un prétendant
Se présente ardent,
On lui répond : pas d'affaires !
Et le temps passait ;
Blaise toujours voguait ;
Et la belle pleurait.
Sur la vague infidèle,
Vogue et crois-en mes pleurs,
Je t'attendrai, dit-elle,
Aux orangers en fleurs.

Le Mistral souffla,
Le vaisseau coula,
Hélas ! avec l'équipage.
Lorsque l'an finit,
La belle se dit ;
Rester fille, ah ! quel dommage,
Mais que puis-je à ça ?
Pierre qui passait là
Pierre l'embrassa.

Serment d'être fidèle,
S'est noyé dans les pleurs,
Pierre épousa la belle
Aux orangers en fleurs.

Nous tenant par la main.

Allegretto.



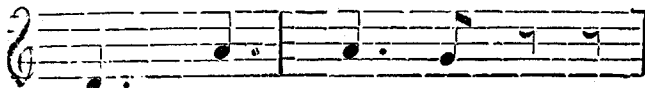
No - tant par la main, Nous suivions le chemin



des bruy - è - res,



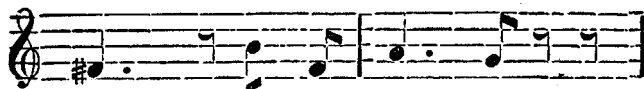
Les oi - seaux ga-zouillaient Et les mer - les sif - flaient



Sous les lier - res.



Le so - leil de ses feux do - rait un che - min



creux, Nous y fû - mes,



Un ruisseau de-vant nous cou-lait pai - sible et

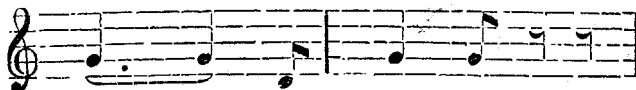


doux, Nous y bâ - mes.

Pour gagner l'autre bord,
 Oh ! j'en frémis encor,
 Quelle audace !
 Il me prit dans ses bras,
 Et franchit d'un seul pas
 Tout l'espace-
 Sur la rive opposée,
 Aussitôt déposée,
 Sans m'entendre,
 Il me prit un baiser,
 Je n'ai jamais osé
 Le reprendre.



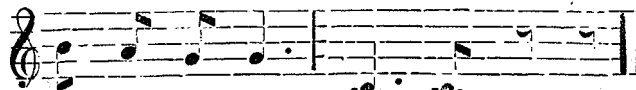
Nous te - nant par la main, Nous pri - mes le chemin



du vil . la . ge,



Sylvain fier et joy - eux, Moi, ca - chant de mon

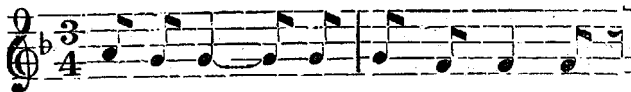


mieux mon vi - sa . ge.

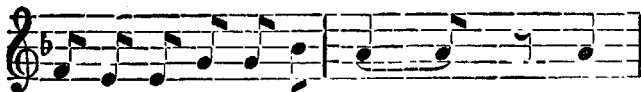
MEDJE.

Allegretto.

Gounod.

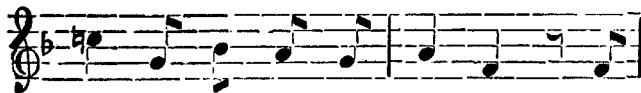


O Med - je qui d'un sou - ri - re.

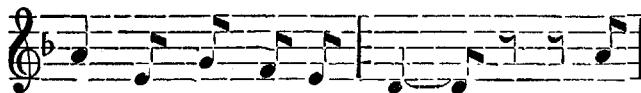


En-chai - nas ma li - ber - té,

Sois

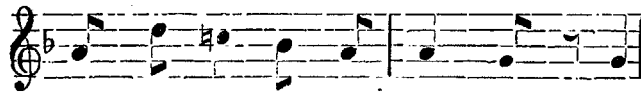


fiè - re de ton em - pi - re, Com-

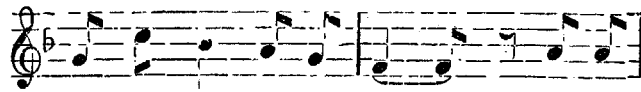


mande à ma vo - lon - té.

Na-

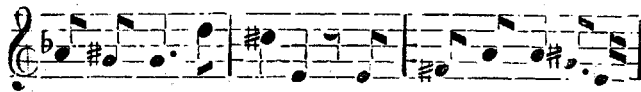


guère en - cor, sans en - tra - ves, Com-



me l'oi - seau dans les airs

Ton re-



gard a fait es - cla - ve

Le

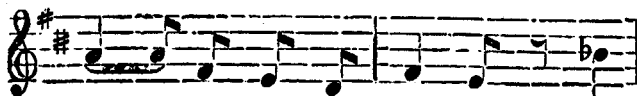
libre en-fant des dé-



sers.

Med - jé!

La

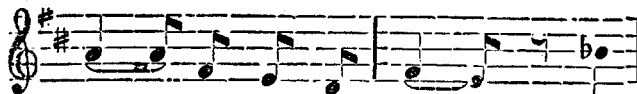


voix

de

l'a - mour mè - ne

De-

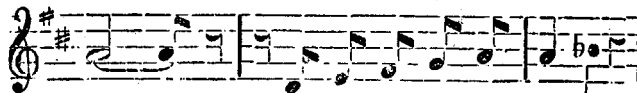


vrait

te

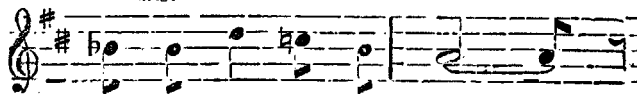
dé - sar - mer,

Hé.

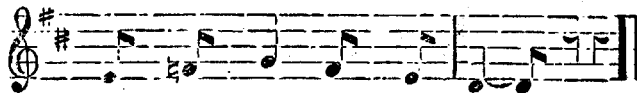


las!

Tu dou - tes que je t'aime,



Quand je meurs de t'ai - mer,



Quand je meurs de t'ai mer.

Ces bijoux que l'on t'envie,
 J'ai vendu pour les payer,
 Ingrate. plus que ma vie,
 Mes armes et mon coursier.
 Et tu demandes quels charmes
 Tiennent mon cœur enivré ?
 Tu n'as donc pas vu mes larmes !
 Toute la nuit j'ai pleuré.

Medjé ! Medjé !

Les pleurs de l'amour même
 Devraient te désarmer,
 Hélas ! tu doutes que je t'aime,
 Quand je meurs de t'aimer.

Tu veux lire dans mon âme,
 Pour y voir ton nom vainqueur,
 En bien ! prends donc cette lame,
 Et plonge la dans mon cœur !
 Regarde sans épouvante,
 Et sans regrets superflus,
 Ton image encor vivante,
 Dans ce cœur qui ne bat plus !

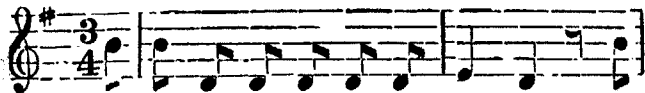
Medjé ! Medjé !

Le sang de l'amour même,
 Devrait te désarmer,
 Hélas ! tu doutes que je t'aime,
 Quand je meurs de t'aimer

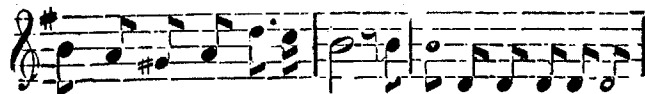
Jules Barbier.



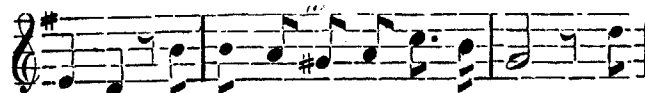
ROSE OU FEMME

*Modérato.**J. Bovy.*

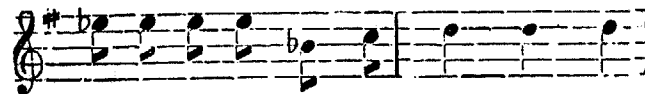
J'ou-vre mon ca - lice à l'au - ro - re, Et



vis des ray - ons du so - leil. L'arc-enciel ro-se me co-



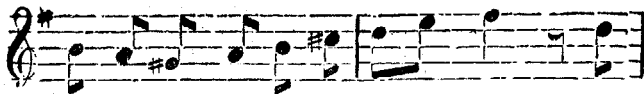
lo - re. Suis-je u - ne fleur au teint ver-meil, Ou



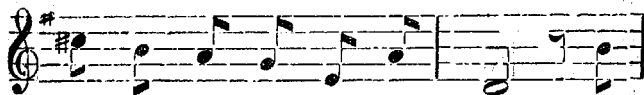
bien suis-je pas u - ne fem - me? Quand



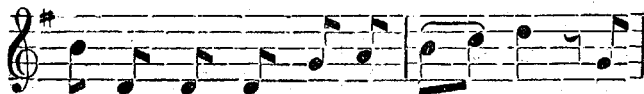
je me ré - veille au ma - tin, l'a-



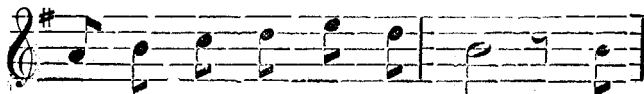
mour dans mes yeux met sa flam - me; Je



bril - le. fleur, soie et sa - tin. Je



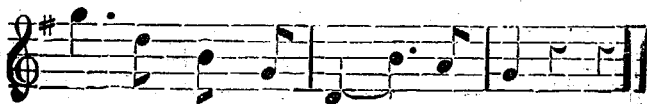
porte u - ne ro - be de flam - me, Et



suis rose aux jar - dins de Dieu, Mais



sur terre on m'appel - le fem - me, Et l'on se



brûle à mes re - gards de feu.

Hélas ! sur ma tige séchée
 Je me balance tristement.
 Rends-moi ma couronne arrachée,
 Tu détournes tes yeux, passant !
 Reine, j'ai perdu mon empire...
 Mon royaume était la beauté !
 J'ai des rides et je soupire
 Après mon trône dévasté.

J'avais jadis robe de flamme,
 J'étais rose aux jardins de Dieu.
 Sur terre on m'appelait la femme,
 Et l'on brûlait sous mes regards de feu.

Mais mou enfant, bouton de rose,
 Printemps, près de mon hiver.
 Salut à cette fleur éclosée,
 De mon amour fruit toujours vert.
 Je n'ai pas perdu ma couronne,
 Elle est au front de mon enfant.
 Mères, l'enfant que Dieu nous donne,
 Contre les rides nous défend.

Elle aura ma robe de flamme,
 Sera rose aux jardins de Dieu.
 Sur terre on l'appellera femme ;
 Et, fleur d'amour, son œil sera de feu.

Bonau.

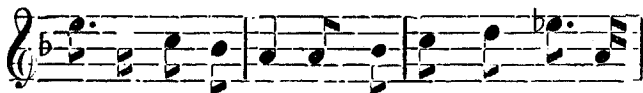


LE MIROIR,

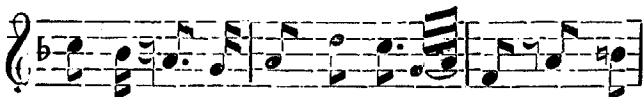
Moderato.



A son mi - roir de Ve - ni - se, Ma tante



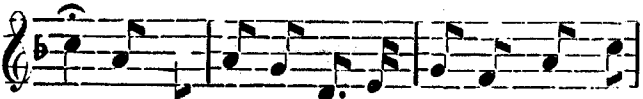
a mis un ri - deau, Di - sant pe - ti - te De-



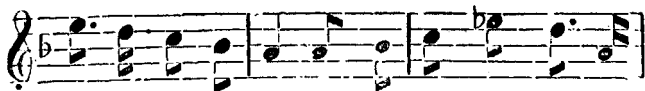
ni - se, Ahs'ai - mer tant n'est pas beau. Je ne



con - çois pas son blâ - me, Se mi - rer n'est pas nou-



veau, Car Eve é - tait u - ne fem - me Qui du



se mi-rer dans l'eau ! Car Eve é - tait u - ne



fem - me qui dut se mi - rer dans l'eau.

Maintenant c'est en cachette,
Que j'entre dans le boudoir,
Est-ce donc être coquette
D'interroger un miroir ?
Moi, je préfère, pour cause,
Cet ami du temps nouveau,
Il dit si gentilles choses,
Bien plus nettes que dans l'eau.

Ma tante, elle, se regarde
Beaucoup plus que moi, vraiment !
L'avoueraï-je ? elle se farde,
Ça pour plaire assurément .
Que deviendrait sa peinture
Et tout l'art de son pinceau
Si jamais, par aventure,
Ma tante tombait dans l'eau

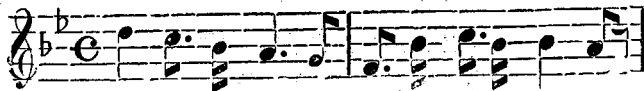
J'épouserai, quoi qu'on dise
Marcelin qui tout joyeux,
Hier me disait, Denise
Dans mes yeux mire tes yeux !

Laisse, crois-moi, ma promesse,
 Glace, parfum, oripeau.
 Viens, le clocher de l'église
 Là-bas se mire dans l'eau.

Sais-tu Pourquoi?

Très léger.

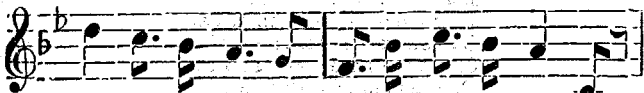
Emilio Naudin.



Sais - tu pour-quoi bien sou-vent je m'i - so - le,



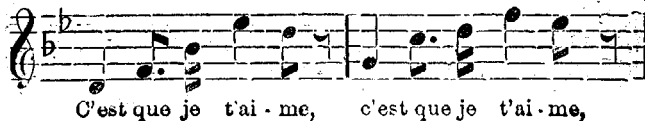
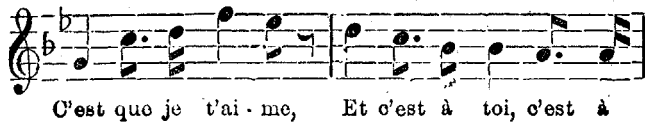
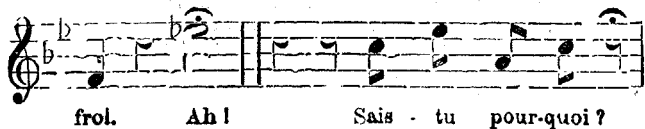
Dans la fo - rêt dont le re - pos con - so - le,



Sui-vant des yenx l oi - seau chanteur qui vo le,



Où le chevreuil qui bon - dit plein d'ef-



Sais-tu pourquoi quand le devoir m'entraîne.
 Dans une fête où tu n'es pas ma reine,
 Je suis distrait, pensif, et vois à peine,
 Ce qui s'agite et brille autour de moi ?
 Ah ! etc.,

Sais-tu pourquoi lorsque la poésie
 Que j'ai dans l'âme en mon rythme est saisie,
 Soudain mon cœur suspend ma fantaisie,
 Ma plume tombe et je suis en émoi ?
 Ah ! etc.

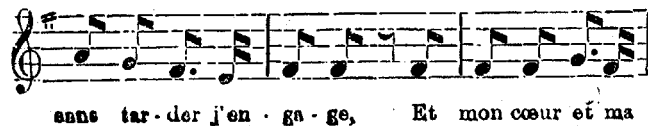
Sais-tu pourquoi quand le destin sans trêve,
 D'ennui m'accable et de faveur me sèvre,
 Plus d'un sourire épanouit ma lèvre,
 Et d'être heureux je me fais une loi.
 Ah ! etc.

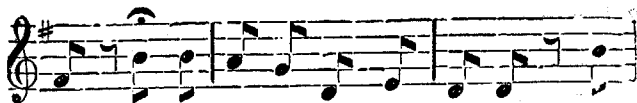
Un peu de patience

Allegretto.

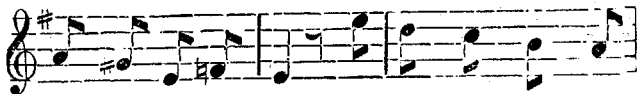
A - mi, j'aime à t'en - ten - dre, A

chaque ins-tant du jour, D'un air si doux si

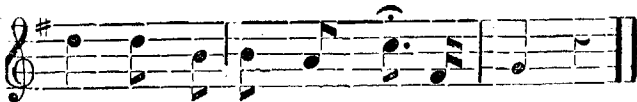




main ! Non ! Tu crois à ma cons-tan - ce, Je



crois à tes ser - ments, Un peu de pa - ti.



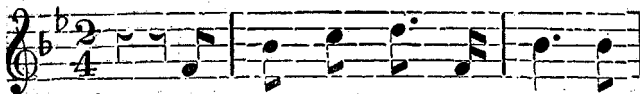
en - ce, Cha-que chose a son temps.

Dans un ciel sans nuage
 Peut-on toujours prévoir,
 Dès le matin l'orage
 Qui doit gronder le soir ?
 De l'amour si légère
 Est la flamme, qu'au vent
 Comme un feu de bruyère
 Elle s'éteint souvent
 Pour être sûrs qu'on s'aime
 Là, vraiment, sans danger,
 Il faut un an, et même
 C'est beaucoup abrégé !
 Mais.... Pour nous, huit jours, je pense
 Seront bien suffisants;
 Un peu de patience
 Chaque chose a son temps.

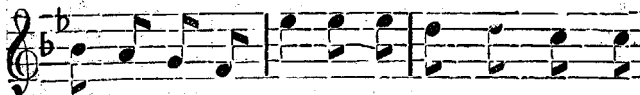
LA FIANCÉE DU SOLDAT.

Andantino.

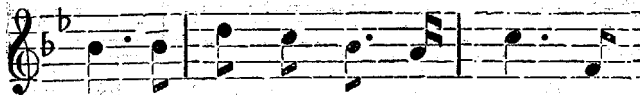
Etienne Arnaud.



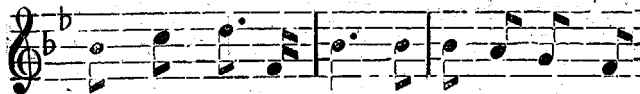
Un jour, rien qu'un seul jour, si



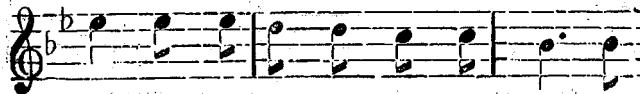
j'é - tais hi - ron - del - le, je fran - chi - rais les



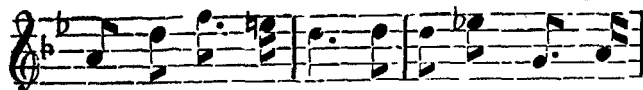
mers, je m'en i - rais - là - bas. Vers



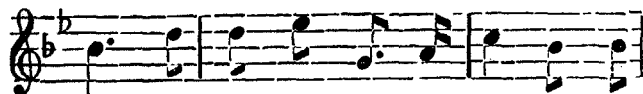
un ciel é - tran - ger, Gui-dant mon vol fi-



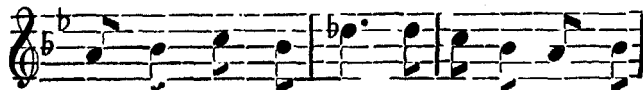
dé - le Mal-gré tous les pé - rils, Au-



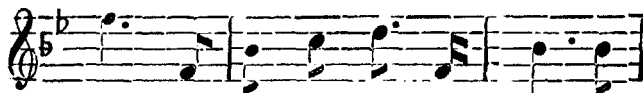
près de nos sol-dats. Là je re trou - ve-



rais ce - lui que mon cœur ai - me. Mais



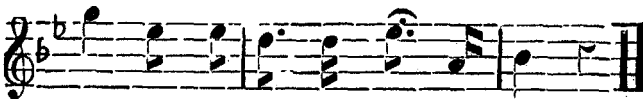
je ne puis par - tir, et je trem-ble tou-



jours. Pi - tié, mon Dieu, pi - tié, pour



ma dou-leur ex - trê - me, Fais tri - om - pher la



Fran - ce, é - par - gne mes a - mours.

Un jour rien qu'un seul jour, si j'étais le nuage
 Qui passe dans les airs, voilant l'azur des cieux,
 Vers lui, mon seul bonheur, dirigeant mon voyage,
 Comme un doux souvenir, je charmerais ses yeux.
 Mais je ne suis, hélas ! qu'une enfant de la terre ;
 Je ne puis rien pour lui, rien que pleurer toujours
 Mon Dieu ! je t'en supplie, écoute ma prière ;
 Fais triompher la France, épargne mes amours !

Un jour, rien qu'un seul jour, si j'étais son bon ange,
 Vers lui je descendrais, à l'heure des combats ;
 Je planerais sur lui, dans un mystère étrange,
 Et bien loin de la mort, je conduirais ses pas.
 A la voix de l'honneur, lorsqu'il a pris les armes,
 Mon Dieu ! veille sur lui, veille sur lui toujours !
 Pour le défendre, hélas ! je n'ai rien que mes larmes.
 Fais triompher la France, épargne mes amours !

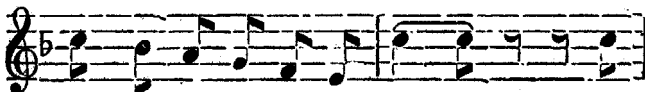
Un rêve de jeune fille.

Moderato.

Georges Piter

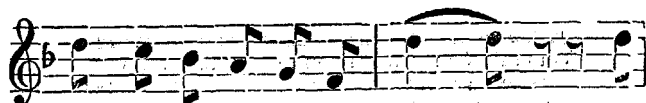


El - les sont trois sous les char - mil - les, Pro-

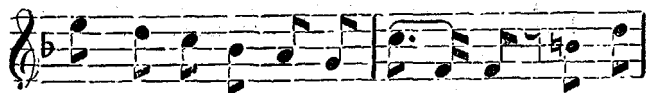


lon - geant un doux en - tre - tien.....

Et



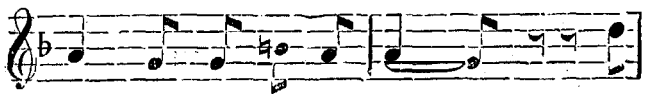
cau - sant mais vous sa - vez bien..... De



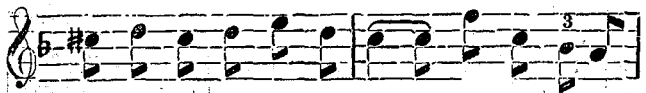
quoi cau-sent les jeu - nes fil - les. Moi, j'é-



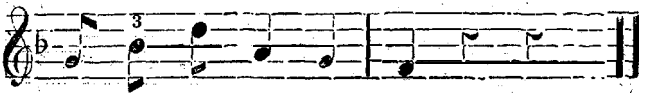
pouse un grand ro - man - cier.... Moi, je



rêve un beau mi - li - taire,.... La



troi - siè - me se fit pri - er, Moi, j'ai-me-rai



bien un no - tai - re.

A ce vœu digne d'une aieule,
 Dieu le sait f llement on rit,
 Elle, sans se troubler reprit
 Je veux un mari pour moi seule
 Or, un cœur longtemps comprimé
 Sous l'hypothèque et l'inventaire,
 A nos coquettes est fermé
 Ah ! j'aimerais bien un notaire !

Un poète dans son nuage,
 Toujours planant, toujours flottant,
 Ne trouve pas un seul instant
 Pour descendre dans son ménage,
 Parlez moi d'un homme absorbé,
 Qui jamais dans son œuvre austère
 N'appela la lune Phœbé,
 Ah ! j'aimerais bien un notaire

Un cœur d'officier rien de pire,
 Vrai salpêtre sous son acier,
 Un regard va l'incendier,
 Il saute en l'air pour un sourire.
 Un notaire saute fort peu,
 Il n'eut jamais rien d'un cratère,
 Son aspect seul éteint le feu
 Ah ! j'aimerais bien un notaire ?

Notre fillette fut fidèle
 Hélas ! a son rêve insensé
 Longtemps elle l'a caressé,
 Et le destin s'est moqué d'elle.
 Elle avait des yeux enivrants,
 Mais sa dot était terre à terre,
 Il lui manqua cent mille francs
 Pour se faire aimer d'un notaire ?

A. Lefrano.

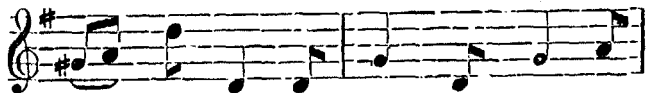
A la fleur du bel age.

Allegro Moderato.

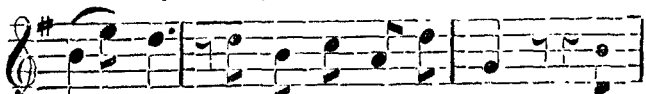
F. Herold



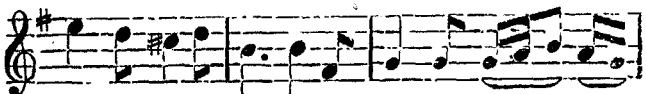
A la fleur du bel A - ge, Geor-get-te



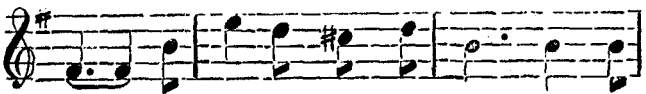
cha - que jour, Di - sait dans le vil.



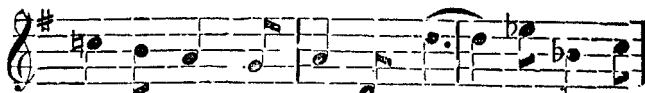
la - ge, Ja-mais n'au-rai d'a - mour. Un



soir par im-pru-den - ce, Au son du tam - bou.



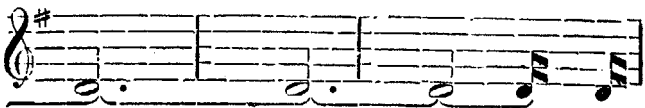
rin, El - le sui - vit la dan - se Sous



le bos - quet voi - sin, Ah! ah! Prends garde à



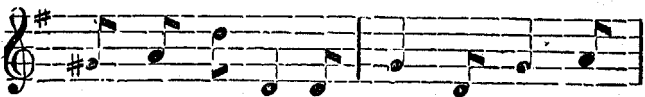
toi, Fuis le bal, ————— ma pau - vret - te,



Car



le dieu des a - mours y guette u - ne fil -



let - te tou - jours, Y guette u - ne fil -



let - te tou - jours, Oui, toujours oui tou - jours,

Robert du voisinage
 Était le beau danseur ;
 Il la voit il l'engage.
 Pour elle quel honneur !
 De son bras il la serre,
 Sur son cœur doucement ;
 Et la jeune bergère,
 Trouva le jeu charmant,
 Ah ! Ah ! prends garde, etc.

Tout en faisant la chaîne
 Robert prit un baiser,
 Et puis sous le grand chêne,
 On s'en alla jaser.
 La nuit vint, comment faire ?
 Robert offre son bras,
 Et depuis la bergère,
 Soupire et dit tout bas !
 Ah ! Ah ! prends garde, etc.

Amour et Fanatisme.

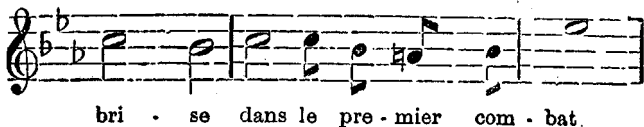
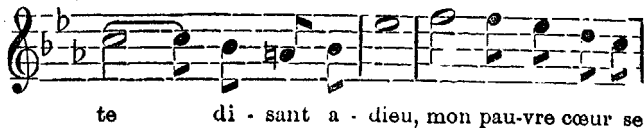
Andantino.

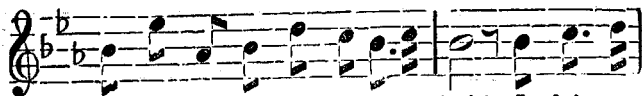


Chr é - tiennne aux longs yeux

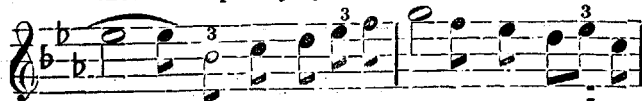


bleus dont mon â - me est é - pri-se, il

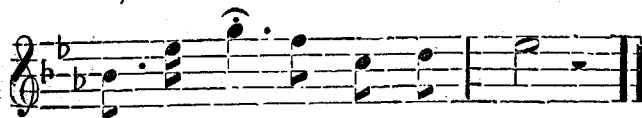




cher à toi pour qui j'eus tout quitté ! Je dois par-



tir, Al-lah me le commande pour con-qué-



rir et gloire et li-ber-té.

Enfant j'aurais voulu te consacrer ma vie,
Vivre de ton amour, mourir à tes genoux,
J'aurais quitté pour toi, mes frères, ma patrie,
Kohel, mon noir coursier, dont l'Emir est jaloux.
Pourquoi faut-il, etc.

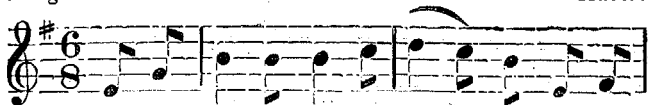
Je vois ton doux regard se voiler d'une larme,
Tu souffres comme moi d'un adieu sans espoir;
Enfant cache le moi, car, céder à ce charme,
Ce serait parjurer et trahir mon devoir.
Pourquoi faut-il, etc.



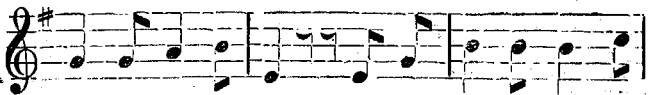
VENISE.

Allegretto.

Auber.



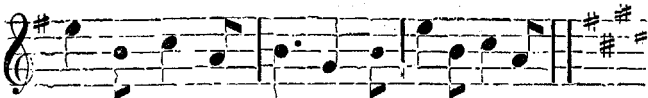
Glis - se, glisse, ô ma gon - do - le, Sur le



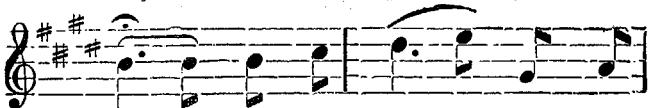
flot ri - ant d'a - zur, De Ve - ni - se, mon i.



do - le, Il re - flè - te le ciel pur; A-



mant toujours fi - œè - le, Auprès de toi j'ac-



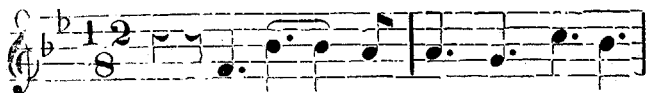
cours, O Ve - ni - se, 3 la



Sur les rives étrangères,
 On rencontre en voyageant,
 Des cités, beautés altières
 Qui séduisent un instant;
 Mais, en amant fidèle,
 On te revient toujours.
 O Venise etc,



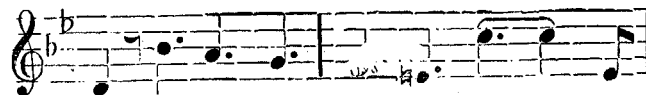
NOEL.

*Moderato.**Gounod.*

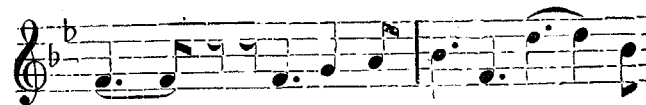
Mon-tez à Dieu, chants d'al-lé-



gres-se! O cœurs bru-lés d'un saint a-



mour, Chan-tez No-el! Voi-ci le



jour. Le ciel en-tier fré-mit d'i-



vres-se, Que la nuit som-bre dis - pa-

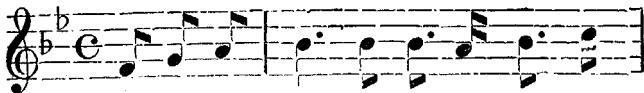


O Vierge mère, berce encore
 L'enfant divin, et dans ses yeux,
 Aspire la clarté des cieux!
 De son regard, céleste aurore,
 Sur ton front pur qui se colore,
 Une auréole semble éclore!

O Dieu sauveur, ma voix t'appelle,
 De tes enfants j'entends le chœur
 Remplir les cieux d'un chant vainqueur!
 Laisse à mon âme ouvrir son aile!
 Qu'elle s'envole et sente en elle,
 Rayonner ta flamme éternelle.



Le Soleil de la liberté.

*Moderato.**F. Boissière.*

Lors-que les yeux tour-nés vers l'Es - pé-



ran - ce, Sous le dra-peau de la Fra - ter - ni-



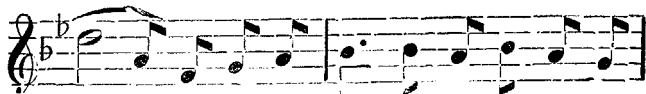
té, Nous cé - lé-brons le ré - veil de la



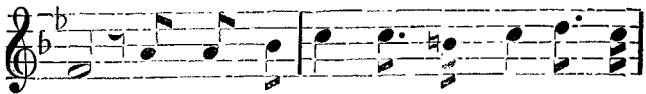
Fran - ce Dans les re - frains où rè - gne la gai-



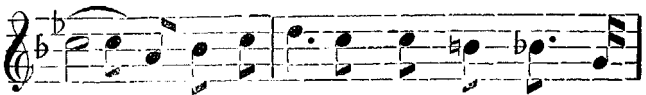
té. Par un é - lan de su - bli - me cou-



ra - ge, U - nis d'a-mour en nos cœurs fra - ter



nels, La Li - ber - té ne peut fai - re nau-



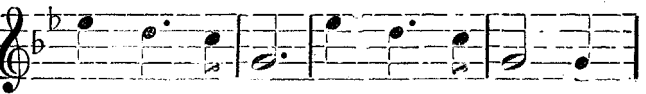
fra-ge Si nous veil-lons à ces dr ôts im - mor-



tels. Ai-mons, bu-vons, chan-tons en - co - re,



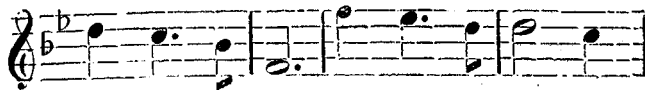
Chan-tons la Fran-ce a - vec fier - té!



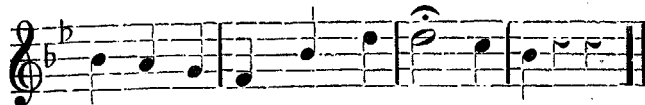
Tout res - plen-dit! Voi - ci l'au - ro - re,



du so - leil de la Li - ber - té!



Tout res - plen-dit! Voi - ci l'au - ro - re



Du so - leil de la li - ber - té.

Quand le progrès suit sa marche éternelle,
Vers l'horizon brillant de l'avenir,
Notre patrie à l'heure solennelle,
N'oubliant rien, saura se souvenir ;
Dans un passé de tristes hécatombes,
Malgré le deuil, la France eût la grandeur ;
Pour les héros glorieux en leur tombes,
Souvenons-nous qu'il ont sauvé l'honneur.

Je vois l'histoire écrire en traits sublimes,
Au livre d'or de la postérité :
L'honneur est sauf! gloire aux nobles victimes,
Dont le trépas fit notre liberté ;
Car de leur sang la semence féconde,
Dans le pays grand par l'Egalité,
A fait surgir des entrailles du monde,
L'indépendance et la Fraternité.

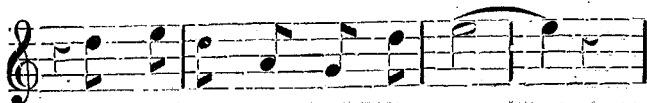
Ce que disent les ruisseaux.

Allegro Moderato.

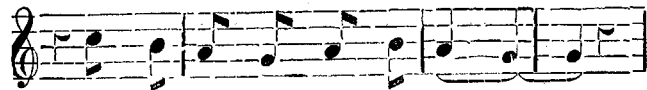
F. Wachs.



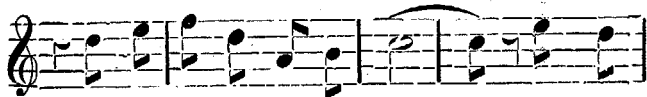
Che-veux flot-tants à la bri - se,



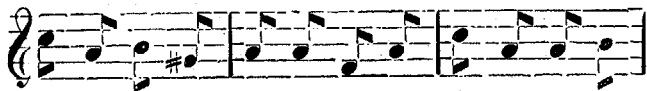
Fil - le d'E - ve dans sa fleur,



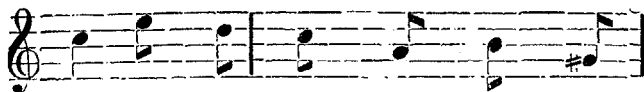
Blon - di - nette un jour as - si - se,



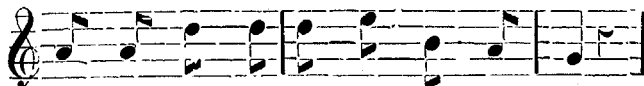
Au bord d'un ruis-seau ja - seur, E - cou-



tait la ri - tour - nel - le du flot pur sur le ga-



zon; Gen - til ruis - seau, di - sait-



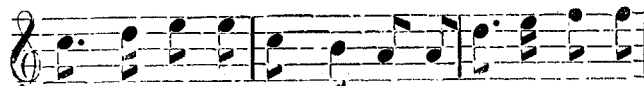
el - le, Chan - te, j'ai - me ta chan - son.



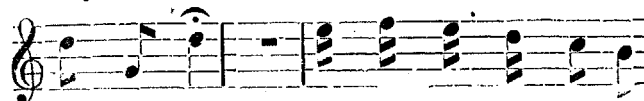
Ah!

Ah!

Ah!

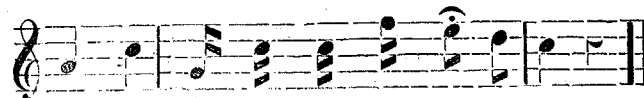


Ah! prends garde à toi, fil - let - te, J'entends ri - re



sous les eaux.

N'é - cou - tes pas Blon - di-



net - te, ce que di - sent les ruis.seaux.

Je reflète, disait l'onde,
 L'azur, la fleur et l'oiseau,
 Et ma course vagabonde
 Donne à tout l'éclat nouveau ;
 Plus d'une fille charmante
 Dans mes flots vient s'admirer
 Et rougissant, l'innocente,
 Se penche pour se mirer.

Ah !

Ah ! prends garde, etc;

En se mirant la superbe
 De fleurs parait ses cheveux.
 Les ondins blottis dans l'herbe
 La regardaient curieux ;
 Et poursuivant la voix douce
 Disait : Que n'est-il ici ?
 Partageant nos lits de mousse,
 Pour te contempler ainsi !

Ah !

Ah ! prends garde etc,

Soudain le buisson s'agite,
 Un galant tombe à genoux !
 Oh comme son cœur palpite !
 C'est lui !... son futur époux !
 De l'aimer toujours ; il jure,
 L'enfant sourit à l'espoir !
 Mais quand finit l'aventure
 Elle pleurait, et le soir :

Ah !

En riant dans leurs cachettes
 Rentraient les esprits des eaux.
 N'écoutez pas, ô si lettes !
 Ce que disent les ruisseaux.

E. Vatinel.

LA COLOMBE.

Andantino Grazioso.



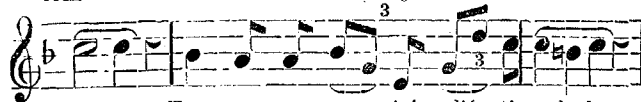
S'il ne sait pas, ô ma co - lom - be, S'il ne sait



pas qu'il est ai - mé, Et qu'avant l'heure où la nuit



tom - be Cent fois tout bas je l'ai nom -



mé, Tant que ses yeux pleins d'é - tin - cel - les



N'au - ront lu dans les miens un jour O ma co -



lom - be, sous tes ai - les Por-te lui



mon se - cret, mon se - cret d'a-mour, O ma co-



lom - be, sous tes ai - les porte lui



mon se - cret, mon se - cret d'a - mour.

Colombe aux ailes nuancées,
Hélas! dis bien à mon vainqueur,
Qu'à lui sont toutes mes pensées,
Et tous les rêves de mon cœur.
S'il ne croit pas aux cœurs fidèles,
Qu'il puisse croire au mien un jour
O ma colombe, etc,

O ma colombe aux plumes blanches,
Je l'aime et crois tout en rêvant
Que c'est sa voix qui sous les branches,
Pleure et me parle dans le vent.
Comme au printemps vient l'hirondelle,
Qu'il puisse à moi venir un jour.
O ma colombe, etc,

A. Van Hasselt.

SERENADE.

Moderato quasi Allegretto.

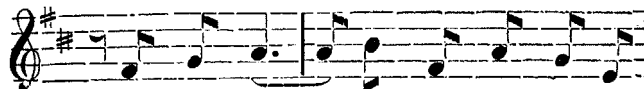
Gounod.



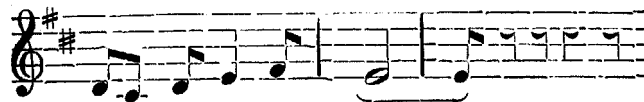
Quand tu chan - tes ber - cée Le



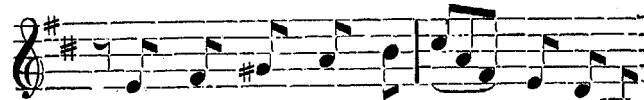
soir en - tre mes bras,



En - tends - tu ma pen - sée, Qui



te ré - pond tout bas——



Ton doux chant me rap - pel - le Les plus



beaux de mes jours.

Ah !

Chan-



tez, chan - tez ma bel - le, chan-



tez, chan-tez tou - jours, chan - tez



— chan - tez, ma bel - le, chantez tou - jours, chan-



tez, ma bel - le, chan-



tez tou jours.

Quand tu ris, sur ta bouche
L'amour s'épanouit,
Et soudain le farouche
Soupçon s'évanouit.
Ah ! le rire fidèle
Prouve un cœur sans détours.
Ah !

Riez, riez, ma belle,
Riez, riez toujours.

Quand tu dors, calme et pure,
Dans l'ombre sous mes yeux,
Ton haleine murmure
Des mots harmonieux.
Ton beau corps se révèle
Sans voile et sans atours.
Ah !

Dormez, dormez, ma belle,
Dormez, dormez toujours.



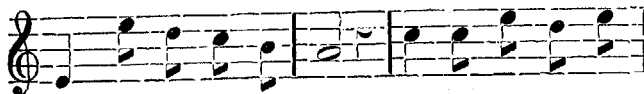
ALZAA.

*Allegretto Moderato.**P. Henrion.*

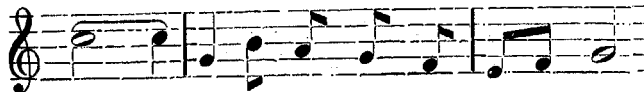
Con-nais-tu le pa - ys, le pa - ys où l'on



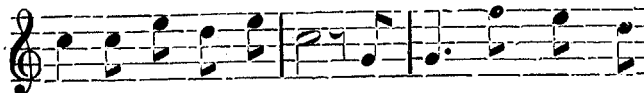
chan - te u - ne chan-son char - man - te?



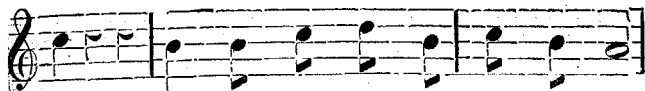
Ce pa - ys c'est Ca - dix. Dans les champs à la



vil - le, de Gre - nade à Sé - vil - le,



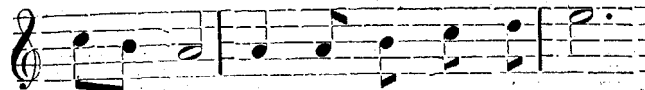
Cha-cun la dit tou-jours, tou - jours à ses a-



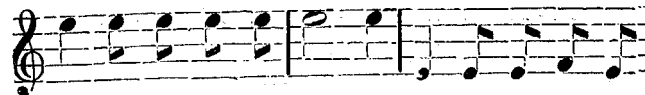
mours. Le mu - le - tier qui fou - et - te



la dit à ses che - vaux — et le ban - dit qui



guet - te, la ré - pète aux é - chos,



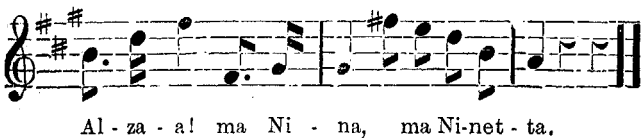
et le ban-dit qui guet - te, la ré - pète aux é.



chos. Al-za - a! Al-za - a! ma Ni-na, ma Ni-



net - te, Al-za - a! Al-za - a! ma Ni-na, ma Ninet-



Un jour on vint, dit-on,
 De la part de la reine
 Saisir un capitaine
 Du pays d'Aragon.
 C'était ce militaire,
 Qui venant de la guerre,
 Gaiment chantait toujours
 Ninette ses amours.
 La reine pour entendre
 Ses refrains amoureux,
 Lui dit d'une voix tendre:
 Chante, car je le veux.

Alzaa ! Alzaa !
 Ta Nina, ta Ninette,
 Alzaa ! Alzaa !
 Ta Nina, ta Ninetta.

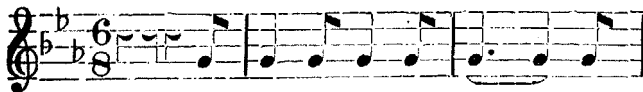
Oui, mais on dit tout bas,
 Que le beau capitaine
 Parut devant la reine
 Et qu'il ne chanta pas ;
 Car Ninetta la belle,
 Ninetta l'infidèle,
 Avait et pour toujours
 Oublié ses amours.
 Depuis cette aventure
 Où son bonheur a fui,
 Tout le monde murmure
 Et chante, excepté lui :
 Alzaa ! Alzaa !
 Ma Nina, ma Ninette,
 Alzaa ! Alzaa !
 Ma Nina, ma Ninetta,
 Alzaa ! Alzaa !
 Ma Nina, ma Ninette,
 Alzaa ! Alzaa !
 La chanson, la voilà.



Toujours Seul !

Andante non troppo.

A. Boieldieu.



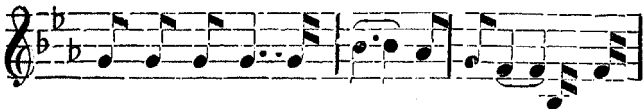
Sous ce ban-deau de fer, hé-



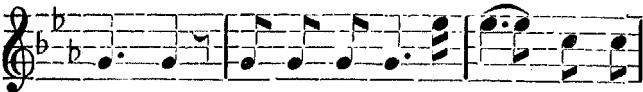
las ! pri - son in - fâ - me, Nul ne peut m'appro-



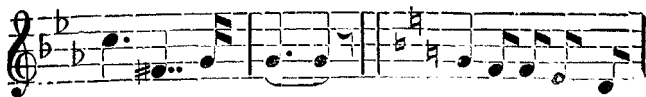
cher, leur fray - eur le dé - fend.



Que je se - rais é - mu des accents d'u-ne

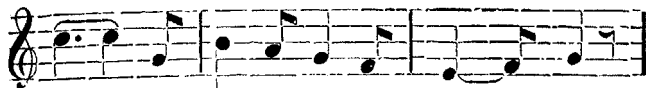


fem - me ! Que je se - rais heureux de la



voix d'un en - fant!

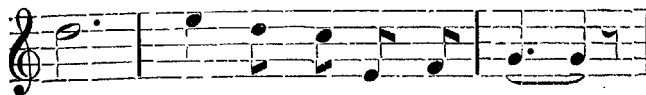
Mais je suis tou-jours



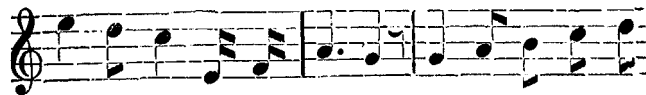
seul a - vec ma peine a - mè - re!...



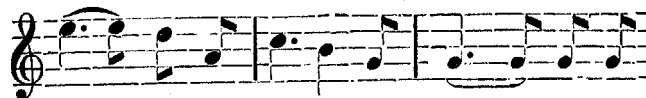
Moi, de pas un a - mi je n'at-tends le re-



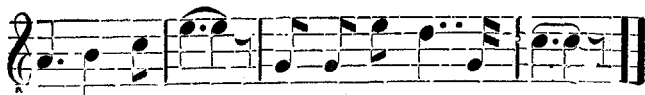
tour; Moi, je n'ai pas con - nu



Les bai - sers d'u - ne mè - re, Et pour elle ô mon



Dieu! j'au - rais eu tant d'a - mour! Et pour



elle ô mon Dieu ! j'au-rais eu tant d'a - mour !

Le jour s'enfuit au loin, et l'étoile rayonne ;
 La cloche tout là-bas dans l'air vient de gémir.
 De diamants la nuit parsème sa couronne,....
 Que je serais heureux si je pouvais dormir !
 Mais je suis toujours seul avec ma peine amère !
 Moi de pas un ami je n'attends le retour ;
 Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère !
 Et pour elle, ô mon Dieu ! j'aurais eu tant d'amour !

Plus de sommeil pour moi, tant mon âme est flétrie !
 O mon Dieu ! par pitié ! daigne me secourir !
 Toi seul es grand ! rends-moi ton ciel, douce patrie !
 Que je serais heureux si je pouvais mourir !
 Car je suis toujours seul avec ma peine amère !
 Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;
 Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère !
 Dans ton ciel, ô mon Dieu ! garde-moi son amour !



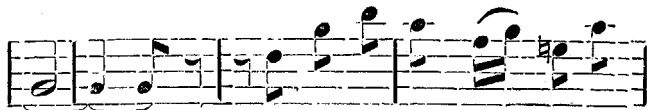
Philémon et Baucis.

Couplets de Vulcain, chantés par Lefebvre.

Gounod.



Au bruit des lourds marteaux d'ai-



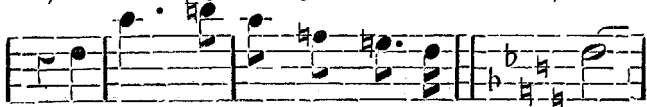
rain, Au sombre é - clat de la four-



naï - se, Dans mon em - pi - re sou - ter-



rain, Je marche et je res - pire à l'ai - se,



Je règne en maî - tre sou - ve - rain,



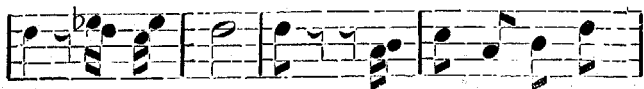
— Mais chez vous j'en ai hon - te, Cha-que fois que j'y



monte, j'en-ra - ge de me voir si dif - forme et si



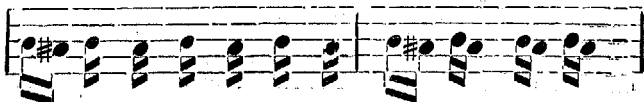
noir, Mon as - pect vous fait ri - re, Et tout



bas j'en-tends di - re: Vé - nus n'a-ait pas



tort, Il mé-ri - te son sort, Sans é - cou-ter le



res - te Loin du sé - jour cé - les - te moi je



Sous les monts fermés au ciel bleu,
 Je commande à toute une armée
 De noirs géants, maîtres du feu,
 Au sein de l'ardente fumée
 Comme vous là-haut, je suis dieu !

Mais quand Junon m'invite
 A lui rendre visite,
 J'enrage de me voir
 Si difforme et si noir !
 Mon aspect la fait rire,
 Tout bas je l'entends dire :
 " Vénus n'avait pas tort,
 " Il mérite son sort | "

Sans écouter le reste
 Loin du séjour céleste
 Je fuis. Voilà pourquoi
 J'aime à rester chez moi.

Ta Résille.

Mouvement de valse.

Louis Abadie.



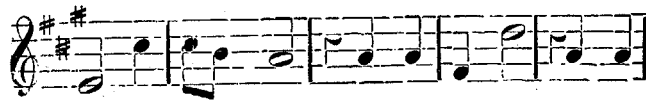
Ta Ré - sil - le, jeu - ne fil - le,



te fait plus belle et gen - til - le que la



rei - ne de Cas - til - le, sou - ri - ant à



son mi - roir ——— Toi blon - det - te, jo - li -



et - te, et de tail - le si par - fai - te,



Dans la fê - te si co - quet-te, que j'ai



plai - sir à te voir! Oui, de



To - lède à Gi - ro - ne. De Sé-



ville à Bar - ce - lon-ne, De Bur-



gos à Pé - na - flor, je n'ai



vu pa-reil tré - sor! Ta Ré-

Oui de Tolède à Gironne,
De Séville à Barcelonne,
De Burgos à Pénafior,
Je n'ai vu pareil trésor...

Ta résille,
Jeune fille,
Te fait plus belle et gentille
Que la reine de Castille,
Souriant à son miroir ;
Toi blondette,
Joliette,
Et de taille si parfaite
Dans la fête si coquette,
Que j'ai plaisir à te voir !

Je ne suis qu'un gentilhomme,
Mais si du plus beau royaume
Demain je devenais roi,
Eh bien ! il serait pour toi !
Ta résille, etc.

J'ai trois castels dans la plaine,
Deviens-en la châtelaine.
Je suis plus riche qu'un roi,
Si ta résille est à moi.
Ta résille, etc.



Philémon et Baucis.

Romance de Baucis, chantée par Madame Prume.

Moderato quasi andantino.

Gounod.



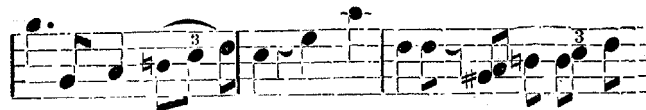
Ah ! si je re - de - ve - nais bel - le,



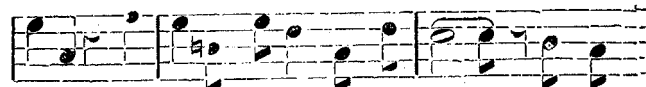
Si son front pouvait rajeu - nir, Des dieux si la faveur nou-



vel - le nous ou-vrait un autre a - ve - nir, nous ou-



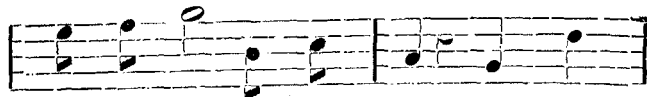
vrait un autre a - ve - nir, Vert printemps, re-nais-sante au-



ro - re, D'amour é - coutant la le - çon, Phi - lé.



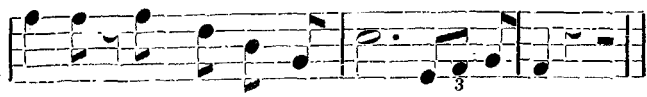
mon m'ai - me - rait en - co - re, j'ai - me -



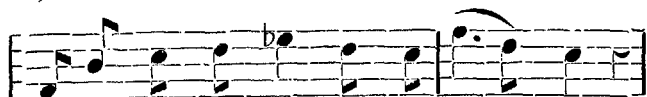
rais en - cor Phi - lé - mon, Phi - lé -



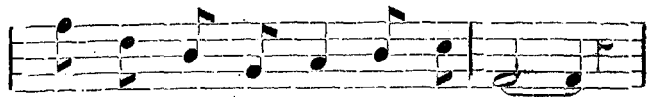
mon m'ai-me-raït en - co - re, j'ai - me - rais en -



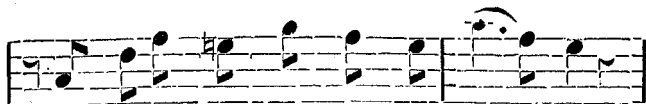
cor, j'ai - me - rais en - cor Phi - le - mon.



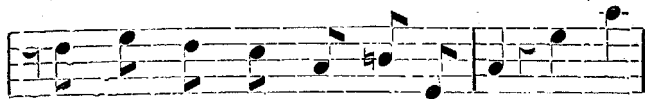
A tra - vers les bois et la plai - ne,



Les che - veux au vent, les pieds nus,



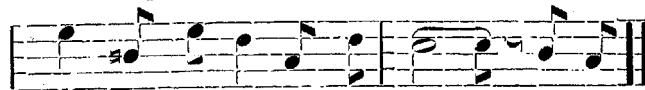
J'i - rais en cor à perdre ha - lei - ne,



cou - rant par les sen - tiers con - nus, De l'a-



mant que mon cœur a - do - re, E-



cho re - di - rait le doux nom. Phi - lé.



ALICE.

*Andante.**F. Ascher.*

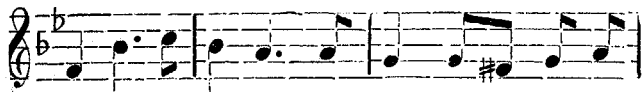
Au loin tout som-meil - le, Du



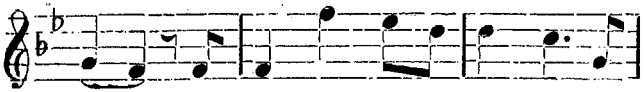
jour l'as - tre s'en - fuit, Phœ - bé luit ver-



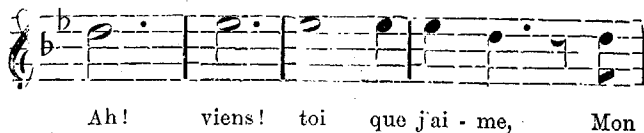
meil - le, Tout semble heu - reux la nuit. Moi

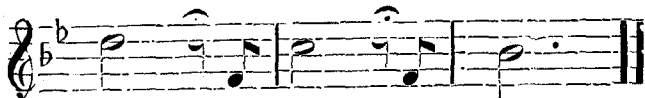


seul à cette heu - re, Moi seul triste, a - bat-



tu, je souffre et je pleu - re, A-





sent, je viens m'as . soir.

La fleur s'est fanée,
 Mais c'est jusqu'au printemps
 Depuis une année,
 Ma rose je t'attends.
 Tu restes cachée,
 Ton chant même s'est tu,
 Partout je t'ai cherchée,
 Alice, où donc es-tu ?
 Faut-il que mes yeux,
 Des nuits percent les voiles ?
 Faut-il te chercher aux cieux ?
 Ah ! viens, luis sans voiles.
 Parmi tant d'étoiles
 Tu brilles dans les cieux.
 O douce étoile,
 Tu luis anx cieux.



Philémon et Baucis.

Couplets de Jupiter

Allegretto Moderato.

Gounod.



Vé - nus mê - me n'est pas plus belle,



La main du sou - ve - rain des dieux a fait



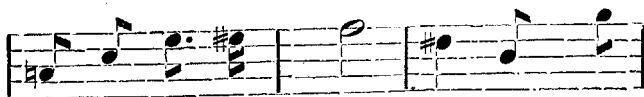
— s'é - pa - nou - ir en el - le Des trés-sors en-vi-



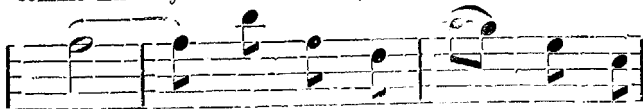
és des cieux. J'o - bé - is à l'a - mour, j'o - bé-



is à l'a-mour qui domp - te Ju - pi - ter



comme En - dy - mi - on, Et Phi - lé.



mon peut bien sans hon - te su-



bir le sort d'Am-phy - tri - on.



Que m'im-por-tent de vains scru-pu-les? Que m'im-



por - tent de vains scru - pu - les? Pour-quoi les



ter - res - tres é - poux ne se-raient-ils pas ri - di - cu - les,



Quand cer - tains dieux le sont chez nous ? Sans



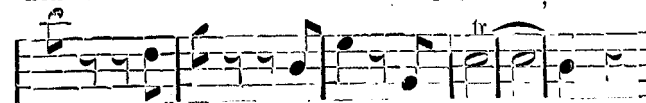
crain - dre qu'un mor-tel l'a - fron - te, Ju - pi-



ter suit sa pas-si - on, Et P i - lé - mon peut bien sans



hon - te su bir le sort d'Amphytri - on, Phi-lé-



mon peut bien su - bir sans hon - te



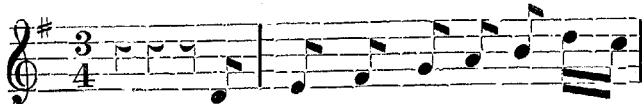
le sort

d'Amphytri-on.

LA NEIGE

Andante.

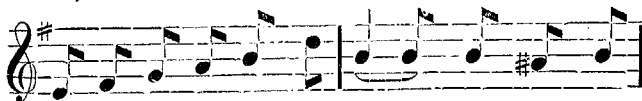
George Lefort.



Al - lons, fai - tes moi bon ac-



cueil, Mes chers a - mis je suis la nei - ge, De



mon blanc manteau je pro - tè - ge Vo - tre pau-



vre na - ture en deuil. Blonds enfants, fai - tes vous la



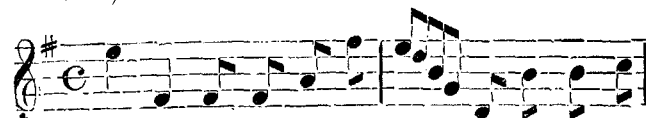
guer - re, Vieillards, je puis ca - cher vos



ans. Qui donc sait pou - drer tout sur



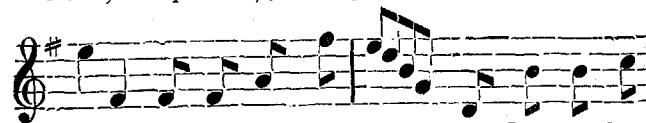
terre, Les vieillards com-m e les enfants ? C'est la



nei - ge a : blanc cor - té - ge. On me dit



froide, Oh ! que non, je le prou - ve - rai. J'ai sous ma



mous - se cha - leur bien dou - ce, Vous gre-lot-

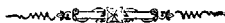


tez, ve - nez, je vous ré - chauff - fe - rai.

L'hiver vient de ouater le guéret
 On voit tremblotter la ramure,
 Nanon pâlit : chacun murmure,
 On sait maintenant le secret.
 La nuit, qui donc a pris ces notes ?
 Pour montrer à tout le canton,
 L'empreinte de deux grandes bottes,
 Suivant de près certain peton ?
 C'est la neige, etc :

Jeanne et Pierre, amours de printemps,
 Les sentiers n'ont plus de mystère,
 Je vous ramène à la chaumière,
 Et je crois bien qu'il ét . it temps !
 Là ! près d'un bon feu qu'on attise
 Sous les regards d'un grand-papa,
 Votre amour finit à l'église.
 Qui donc aura couvé cela ?
 C'est la neige, etc :

La soupe est servie, on attend !
 Le maître, un mari qui bougonne,
 Le chien de garde aboie, on sonne !
 Bonjour, Lison, oh ! dieux, quel vent.
 Ouf ! ce bon sarment qui pétille !...
 Femme comme on est bien chez soi !...
 Oh ! ma Lisette, es-tu gentille !...
 Qui donc le change ainsi, ma foi ?
 C'est la neige, etc.

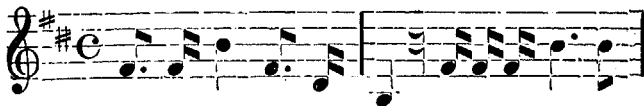


ROBERT LE DIABLE.

EVOCATION.

Molto Moderato.

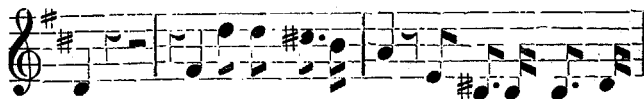
Meyerbeer.



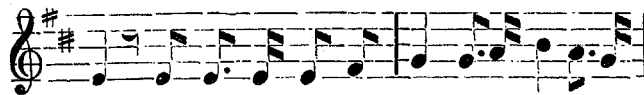
Voi-ci donc les dé - bris du monastère an-



ti - que, vou-é par Ro-sa - lie au culte du Sei-



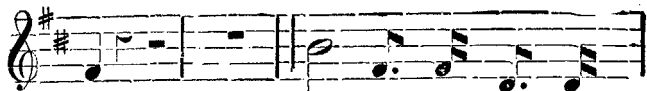
gneur. Ces fil-les des au-tels, dont l'in-fi - dèle ar-



deur, Brû-lant pour d'autres dieux un encens im-pu-



dique, Où ré-gnait la ver - tu, fit ré - gner le plai-



sir.

Non - nes qui re - po-



sez sous cet - te froi - de pierre,

M'entendez-

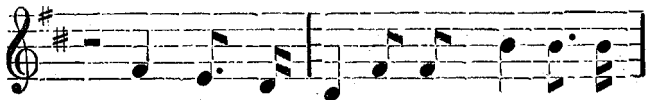


vous? Pour une heu - re quit-tez vo - tre lit fu-né-

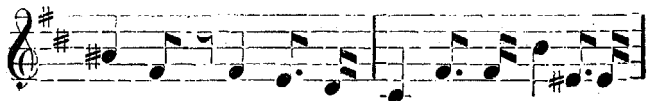


rai - re,

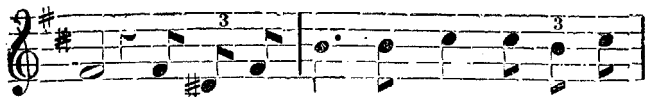
Re - le - vez - vous.



Ne crai - gnez pas d'u-ne sainte im-mor-



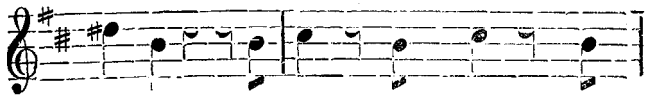
tel - le, ne crai-gnez pas le ter - ri - ble coup.



roux. Roi des en - fers, c'est moi qui vous ap-



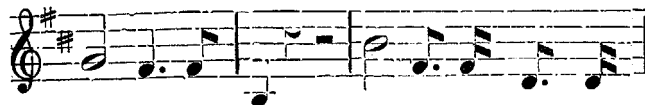
pel-le, Roi des en - fers, c'est moi qui vous ap-



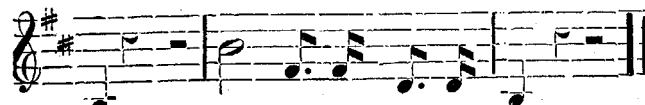
pel-le, c'est moi, c'est moi, c'est



moi, moi dam-né com-me vous, moi dam-



né com-me vous! Non-nes, m'en-ten-dez-

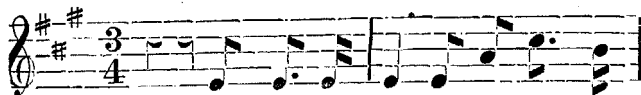


vous? Non-nes, re-le-vez-vous!

La Fiancée du Marin.

Andantino.

Fos. M. Beltjens.



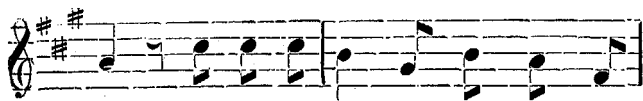
Tris-tesse a - mè - re ne peut cri-



er, pour - tant, ma mè - re, je veux pri-



er; là - haut peut - è - tre on m'en - ten-



dra: qui m'a fait naî - tre me sou - tien.



dra. Ja - me qui m'ai - me va me quit.



ter; cet - te nuit mê - me doit l'em - por-



ter. La nuit est som - bre et sur les



flots Voy - ez - vous l'om - bre des ma - te-



lots? Dans leur na - cel - le il s'em-bar-



qua, c'est en - cor cel - le qui nau - fra-



gea; Dans leur na - cel - le il s'em-bar-



qua ; c'est en - cor cel - le qui nau - fra - gea !

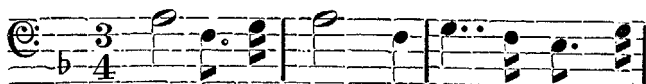
On tend la voile
 O désespoir !
 Pas une étoile
 Pour l'entrevoir ;
 A la chapelle
 Avant le jour,
 Un vœu m'appelle,
 Un vœu d'amour.
 Il doit m'attendre.
 J'y porte encore
 Un baiser tendre,
 Un anneau d'or,
 Don de mon père,
 C'est le dernier,
 Qu'il soit prospère
 Au marinier !
 Mais j'entends Jame
 Qui crie, adieu !
 Et ma pauvre âme
 S'en va vers Dieu.



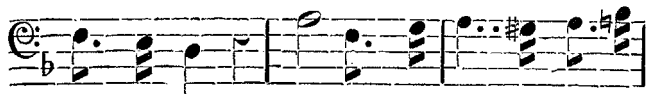
David chantant devant Saül.

Andante Maestoso.

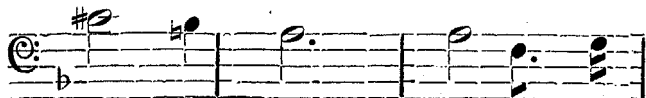
L. Bordèse.



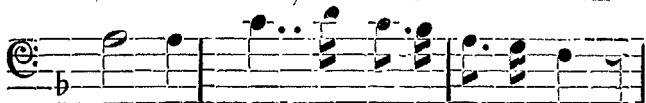
O Roi Sa - ul ! ton peu - ple te ré -



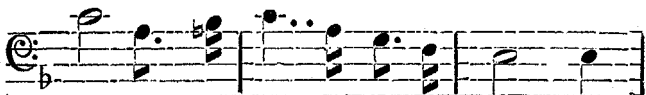
pè - te, Le Dieu des Rois veut é - prou -



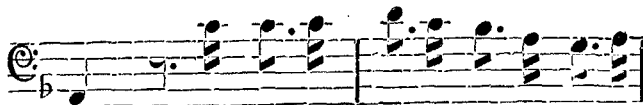
ver ta foi ; Pour le com -



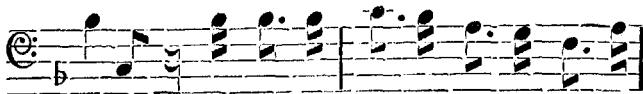
bat que ta va - leur s'ap - piè - te,



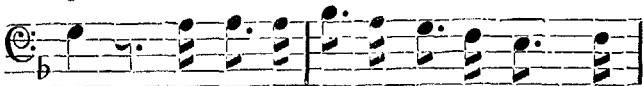
Il faut domp - ter l'es - prit du mal en



toi! A - vec la foi reprends l'ar-me su-



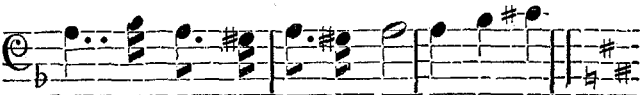
prê-me ne trem-ble pas ain-si qu'un faible en-



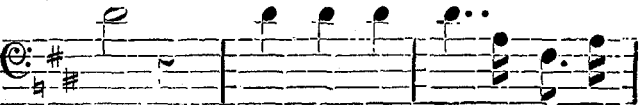
fant... Et de l'é-preuve où t'at-tend Dieu lui



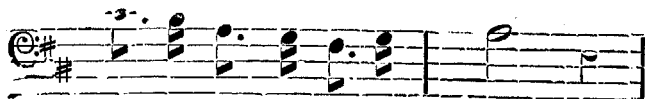
mê-me tu vas sor-tir vainqueur et tri - om



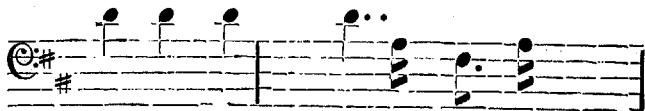
phant! tu vas sor - tir vain-queur et tri - om -



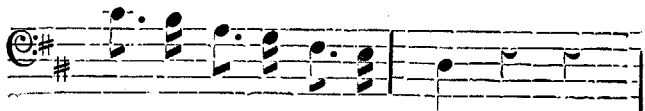
phant. Re - ten - tis - sez, harpes so -



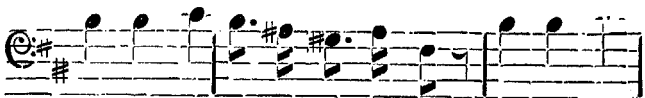
no - res, jusques au ciel



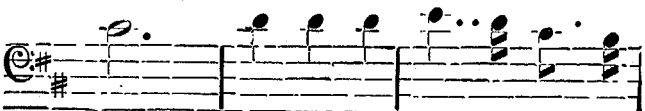
Chan - tez ce - lui que l'on a .



do - re dans Is - ra - el!



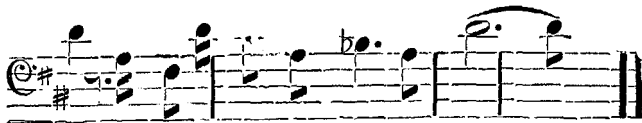
har - pes so no - - res, re - ten - tis



sez! chan - tez ce - lui que l'on a -



do . re dans Is - ra - el! har - pes so - no-



res! Re - ten-tis - sez jus - ques au ciel! —

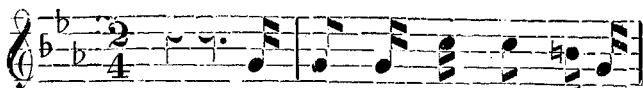
Je veux chanter pour adoucir ton âme,
 Les eaux, les bois, les montagnes, les prés...
 Les champs en fleurs avec les cieux en flamme;
 Je veux chanter des hymnes inspirés !
 Je chanterai la candeur de l'enfance,
 Je chanterai du vieillard la douceur;
 La souvenance unie à l'espérance,
 La créature unie au Créateur !

Retentissez, etc.



Les plaintes de la ieune fille.

Adagio assai.



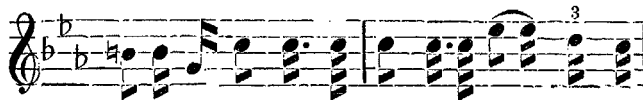
L'o - rage en pas - sant fait gé-



mir le feuilla-ge, Et moi tris-te - ment je m'as-



sieds au ri - va - ge : les flots à mes pieds ont mu-



gi fu - ri - eux. Quel-le nuit ! je ne vois ni la



mer ni les cieux, et des



pleurs sans té-moins cou - le - ront de mes yeux.

Mon cœur déjà mort ne sent plus d'espérance ;
 Ma vie est déserte : ah ! c'est trop de souffrance !
 Mon Dieu, près de vous rappelez ma douleur ;
 Car le jour à mes yeux a perdu sa douceur ;
 J'ai vécu de l'amour ; j'ai goûté le bonheur.

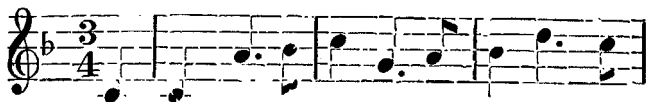
Hélas ! point de pleurs : que vous sert d'en répandre ?
 Les morts tant pleurés peuvent-ils nous entendre ?
 Mon Dieu ! vous savez si mon cœur doit souffrir !
 Dites-moi, par pitié, ce qui peut le guérir.
 Ah ! parlez, à vos lois je promets d'obéir !

Eh bien ! laisse aller tes regrets et tes larmes :
 Les pleurs sans espoir ont encor quelques charmes.
 Les pleurs ont guère plus d'un cœur qui souffrait.
 Quand il faut vivre encor sans celui qu'on aimait,
 Il n'est rien de si doux qu'un fidèle regret.

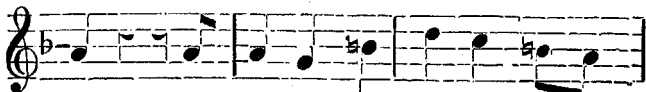


Le printemps.

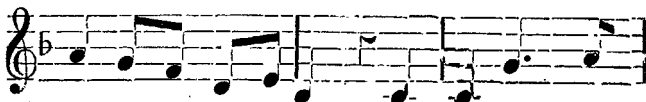
Mouvement de valse.



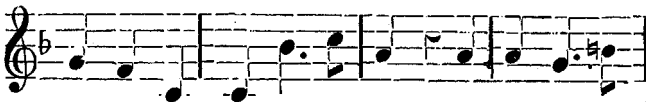
En - fin l'air s'é - pu - re, Le ga - zon ver -



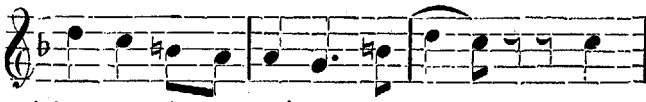
dit, Le ruis - seau mur - mu - re, Le



ciel res - plen - dit. Au val, dans la



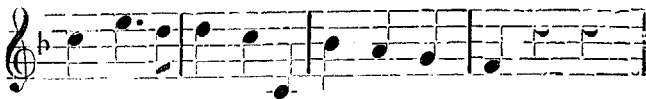
plai - ne, Quel souffle em-bau - mé! C'est ta douce ha -



lei - ne, Prin - temps bien - ai - mé— Au



val, dans la plai - ne quel souffle em-bau - mé ! c'est



ta douce ha - leine, prin-temps bien ai - mé !

O saison charmante
 Du guérêt nouveau,
 Où tout rit, tout chante,
 Tout nous paraît beau.
 Fleurs, humbles ou superbes,
 Oiseaux, prés, buissons,
 Insectes ou brins d'herbe,
 Tout dit sa chanson.

Printemps de délices,
 De rians atours,
 Dans tes purs calices
 Naissent les amours.
 Des plus douces choses
 Tu nous fais jouir
 Les cœurs et les roses
 Vont s'épanouir.



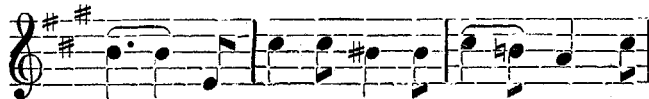
Marie.

*Andante.**Ferdinand Berré.*

Du soir lors - que le



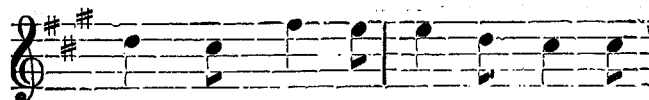
voi - le S'é - tend bien len - te.



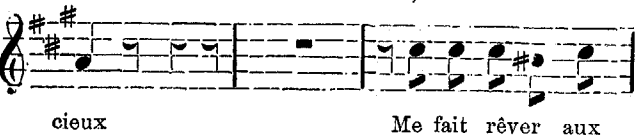
ment, Lors-qu'ap-pa-rait l'é - toi - le Qui



brille au fir - ma - ment, Je



pense à toi, Ma - ri - e, Je



Du soir lorsque le voile
 S'étend bien lentement,
 Lorsqu'apparaît l'étoile
 Qui brille au firmament,
 Je pense à toi, Marie,
 Je pense à tes beaux yeux ;
 Ton image chérie
 Me fait rêver aux cieux.

Quand le flot qui scintille
 Caresse mon bateau,
 Quand l'hirondelle agile
 Au loin effleure l'eau :
 Je pense à toi, Marie,
 Je pense à tes beaux yeux ;
 Ton image chérie
 Me fait rêver aux cieux.

Lorsque le doux zéphir
 M'apporte d'une fleur
 Parfum qui semble dire :
 Sans toi pas de bonheur.
 Je pense à toi, Marie,
 Je pense à tes beaux yeux ;
 Ton image chérie
 Me fait rêver aux cieux.

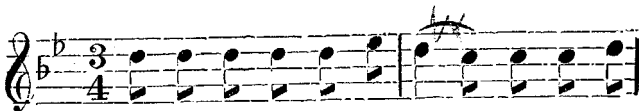


Ça fait peur aux oiseaux.

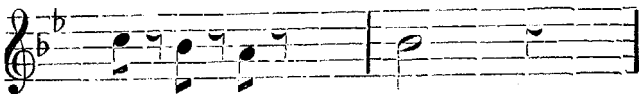
COUPLETS TIRÉS DE L'OPÉRETTE "BREDOUILLE."

Andantino.

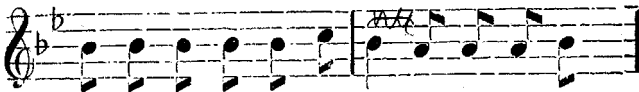
Paul Bernard



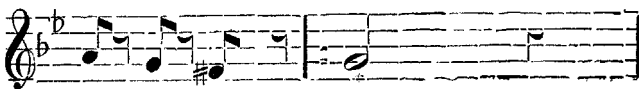
Ne parlez pas tant, Li-san-dre, Quand nous ten-



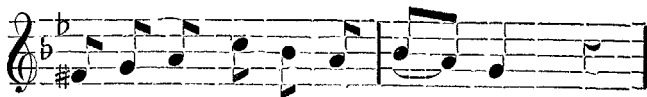
dons nos fi - - lets;



Les oi-seaux vont vous en-ten-dre et s'enfui-



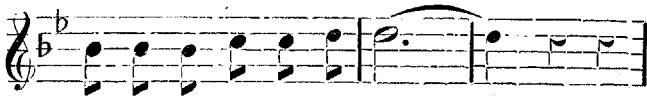
ront des bos - quets,



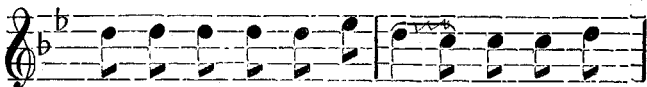
Aimez - moi sans me le di - re,



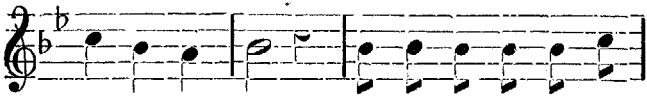
Aimez - moi sans me le di - re,



A quoi bon tous ces grands mots—



Cal - mez ce bruy-ant dé - li - re, car ça fait



peur aux oi - seaux ; Cal-mez ce bruyant dé-



li - re, car ça fait peur aux oi - seaux—

Ne parlez pas tant, Lisandre,
 Quand nous tendons nos filets ;
 Les oiseaux vont vous entendre,
 Et s'enfuiront des bosquets.
 Aimez-moi sans me le dire,
 A quoi bon tous ces grands mots ?
 Calmez ce bruyant délire,
 Car ça fait peur aux oiseaux.

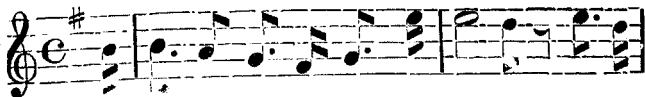
Bon ! vous m'appellez cruelle,
 Vraiment vous perdez l'esprit ;
 Vous me croyez infidèle...
 Ne faites pas tant de bruit.
 Quoi ! vous parlez de vous pendre. (bis)
 Aux branches de ces ormeaux !...
 Mais vous savez bien, Lisandre, } bis
 Que ça f'rait peur aux oiseaux. }

Vous tenez ma main, Lisandre,
 Comment puis-je vous aider ?
 Il faudrait, à vous entendre,
 Vous accorder un baiser.
 Ah ! prenez-en deux bien vite, (bis)
 Et retournez aux pipeaux.
 Mieux vaut en finir de suite, } bis
 Car ça fait peur aux oiseaux. }

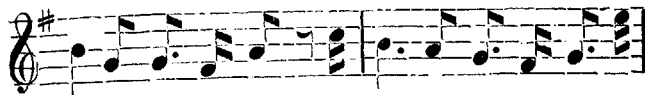


Mignonne.

Andantino.



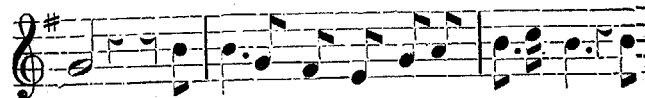
Non ! tu ne peux plus vivre en ca - ge pars, mi-



gnonne, je vais t'ou-vrir. Ton cœur veut se mettre en voy-



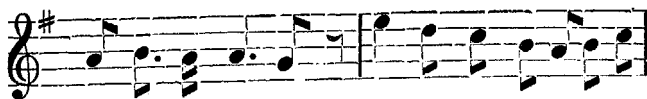
a - ge Et bru - - le dé - jà de par-



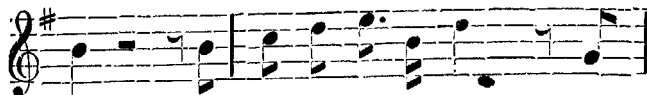
tir. Mais que dans ta cour - se loin - tai - ne Ton



cœur re-vienne au-près de moi Bien plus long-temps



qu'u- ne se - mai - ne Qu'il te souviennne encore de



moi. A - dieu, mi - gnonne, pars ! Ou-



vre ton ai - le bru - - ne. Pour six mois de so - leil



va, je te fais cré-dit ! De promesses à ton cœur



je n'en de-man-de qu'une C'est que tu re-vien-dras



l'hi-ver à l'an - cien nid !

Non, tu ne peux plus vivre en cage,
 Pars, mignonne, je vais t'ouvrir ;
 Ton cœur veut se mettre en voyage,
 Et brule déjà de partir !
 Mais que dans ta course lointaine
 Ton cœur revienne auprès de moi.
 Bien plus longtemps qu'une semaine,
 Qu'il te souvienne encor de moi !

Toi qu'on appelle l'oublieuse,
 Ne manque pas de revenir,
 Et ne va pas, brune frileuse,
 De moi ne plus te souvenir !
 Sitôt que la bise et Novembre
 Nous ramèneront le verglas,
 Sur les blancs carreaux de ma chambre,
 Que j'entende sonner tes pas !

Nous reprendrons nos rêveries,
 Tu me diras au coin du feu,
 Tes caprices, tes fantaisies,
 Tu pourras me mentir un peu,
 Je ferai semblant de te croire ;
 Mon cœur ne peut plus se fermer !
 A ta coupe il me faudra boire,
 Tant que je saurai dire : « aimer ! »

Adieu mignonne, pars ! ouvre ton aile brune !
 Pour six mois de soleil, va, je te fais crédit !
 De promesses à ton cœur, je n'en demande qu'une.
 C'est que tu reviendras l'hiver à l'ancien nid.



Nos Danseuses.

*Andantino.**E. L'Huillier.*

Dans tous les sa - lons j'en - tends di - re: Rien



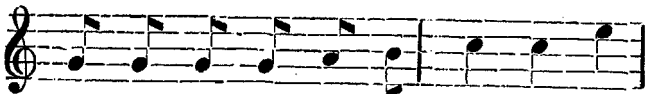
n'est bê - te comme un dan - seur et



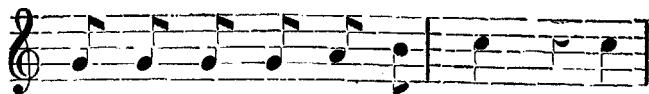
cha-que da - me, de sou - ri - re d'un



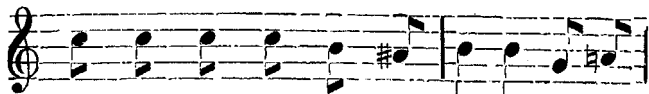
pe - tit air ap - pro - ba - teur. Pour



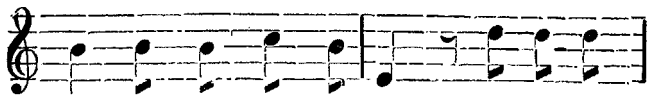
quoi si nous som - mes si bê - tes Tant



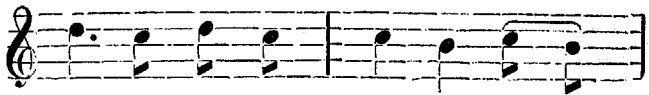
de frais pour nous at - ti - rer? Pour.



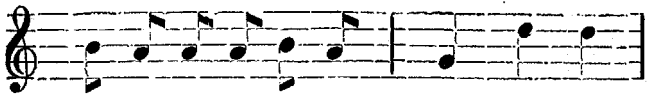
quoi ces bril - lan tes toi - let - tes, Si ce



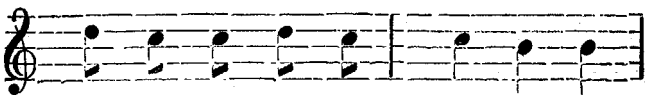
n'est pour nous les mon-trer; Puis, croyez.



vous que nos dan - seu - ses dé -



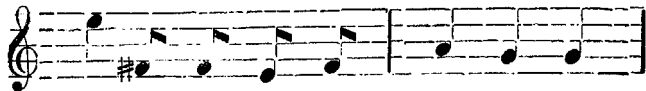
pen-sent pour nous tant d'es - prit : Les trois.



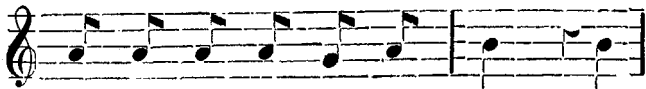
quarts sont fort peu cau - seu - ses, à



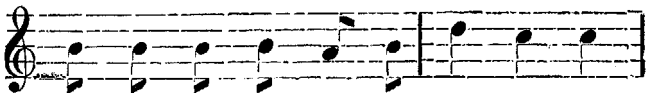
peine é - cou - tant ce qu'on dit: Leur seul



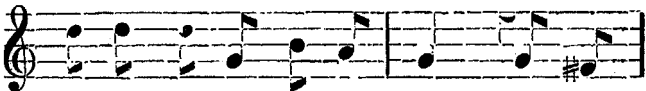
but é - tant d'ê - tie bel - les, et



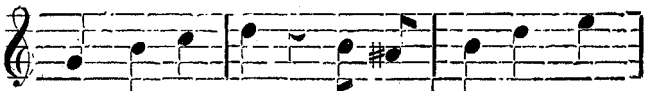
de cher-cher à s'é - clip - ser, Nous



ne sommes sou - vent pour el - les que



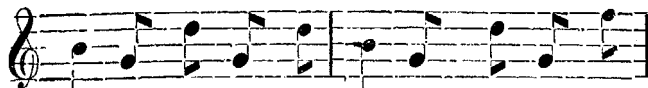
des ma - chi - nes à dan - ser! Com - me



c'est a - mu - sant! comme c'est en - ga.



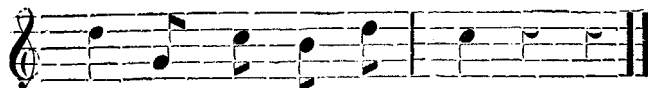
geant Pourtant, pourtant, voi - là de nos dan-



seu - ses, si gra - ci - eu ses et si mo-



queu - ses, Voi - là, sans compli-ment, le por-trait char-



mant et fort res - sem - blant!

De quoi voulez-vous que l'on parle,
 A sa danseuse, en galopant ?
 De piano, de son cousin Charles,
 De la Pologne, ou du couvent ?
 Eut-on tout l'esprit de Voltaire,
 C'est du bien perdu dans les bals,
 Et ne vaut-il pas mieux se taire
 Que de tenir ces propos banals :
 « Il fait bien chaud, Mademoiselle. »
 « Oui Monsieur » Ce bal est charmant.
 « Oui monsieur. » Patti vous plait-elle ?
 « Oui Monsieur. » C'en est agaçant.

Et la mère qui vous regarde
 De loin faisant des gros yeux,
 Qui semble dire : « Prends bien garde !
 « Ces danseurs sont si dangereux ! »
 Comme c'est amusant ! etc.

Nous avons l'espèce railleuse,
 Toujours riant et critiquant,
 Et qui, dans son humeur moqueuse,
 Déchire chacun en dansant.
 Nous avons la sentimentale,
 Qui, coiffée en saule pleureur,
 Prenant des poses de Vestale,
 N'ose regarder son danseur.
 Il en est d'autres, je vous le jure,
 Mais ça, je vous le dis tout bas
 Qui ne dansent pas en mesure...
 Vous comprenez notre embarras.
 « C'est un peu lent, Mademoiselle. »
 « C'est trop lent Monsieur, vous croyez ;
 « Allons plus vite » me dit-elle,
 Tout en m'écrasant les deux pieds.
 Comme c'est amusant ! etc.

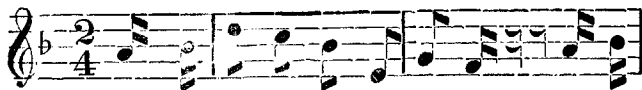
Puis nous avons l'abandonnée,
 Pauvre fille, seule en son coin,
 Que par bon cœur dans la soirée,
 On fait danser de loin en loin !
 Ou bien, c'est la petite fille de la maison,
 Que poliment il faut régaler d'un quadrille !
 Ah ! quel plaisir ! quel agrément !
 Puis, nos parentes, nos cousines,
 Que par respect pour nos aïeuls,
 Nous faisons danser (quelles mines ;)
 Sur l'air « Où peut-on être mieux. »

Enfin, nous avons les grand'mères,
 Qui, vers la fin d'un bal parfois,
 Cédant à d'instantes prières,
 Daignent danser comme autrefois !
 Comme c'est amusant ! etc.

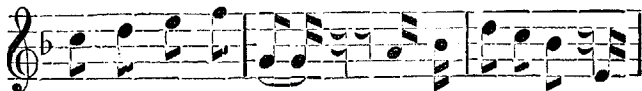
Puis, ces sylphides éthérées,
 Qu'un zéphir flétrit en passant,
 Sans en paraître fatiguées,
 Danseront douze heures durant.
 Lorsque le cotillon arrive,
 Voyez-les toutes s'élancer,
 Et jusqu'à ce que mort s'en suive,
 Forcent leurs danseurs à danser !
 En vain, les grands parents se plaignent,
 En vain, plus d'un danseur a fui,
 En vain, tous les lustres s'éteignent,
 En vain, déjà, le jour a lui.
 « Mesdames, arrêtez, de grâce,
 Nous ne pouvons plus faire un pas »
 Qui, nous, messieurs, quitter la place ?
 On meurt mais on ne se rend pas.
 Comme c'est amusant, etc.



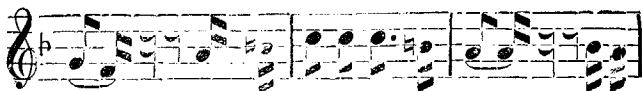
Echo Malin.

*Allegro.**E. B. de St. Aubin.*

L'é - cho de no - tre vil - la - ge est un



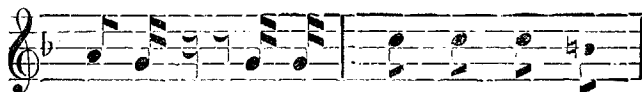
é - cho dan - ge-reux vous ne savez pas, je



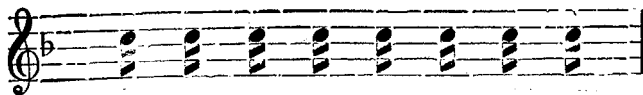
ga - ge, ce qu'il dit des a - mou-reux? quand ces



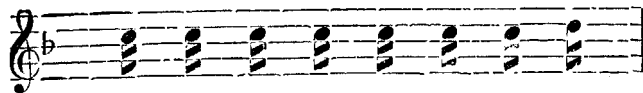
messieurs à la bru-ne Vont d'u - ne voix impor-



tu - ne, Lui ra - con - ter leurs tour-



ments, L'é - cho ré - pond « Tu mens » « tu



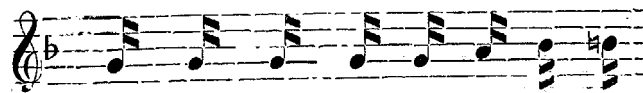
mens! » L'é - cho ré - pond: tu mens! » tu



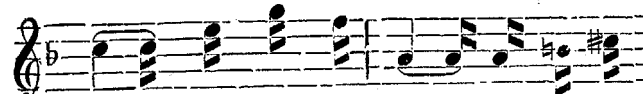
mens! » Echo ma - lin, qui ré - pé -



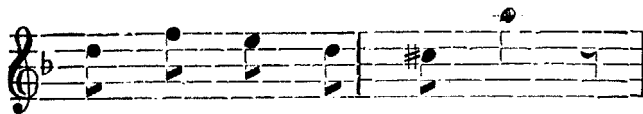
tez sous le bo - ca - ge, des a - mou -



reux le doux langage, E - cho ma -



lin, [qui ré - pé - tez des a - mou -



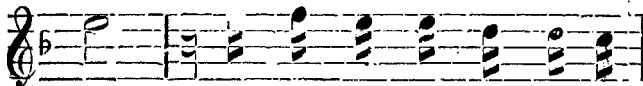
reux le doux lan - ga - ge,



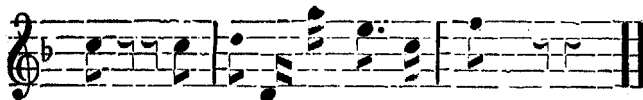
mo - quez - vous bien, mo - quez - vous



bien, moquez - vous bien de leurs dis-



cours Moquez - vous bien de leurs dis-



cours, Pour moi, j'en ri - rai tou - jours !

L'écho de notre village,
Est un écho dangereux ;
Vous ne savez pas, je gage,
Ce qu'il dit des amoureux ?

Quand ces messieurs, à la brune,
 Vont, d'une voix importune,
 Lui raconter leurs tourments,
 L'Echo répond : « Tu mens ! » « Tu mens ! »
 Echo malin, qui répétez sous le bocage
 Des amoureux le doux langage,
 Echo malin, qui répétez,
 Des amoureux le doux langage,
 Moquez-vous bien, moquez-vous bien,
 Moquez-vous bien de leurs discours,
 Pour moi, j'en rirai toujours !

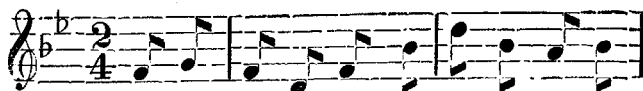
En amour on se querelle ;
 Vous ne saviez pas cela ?
 Apprenez-en la nouvelle,
 Hier la chose arriva.
 « Je sais, disait une belle,
 « Que vous êtes infidèle,
 « Et pourtant, je vous aimais ! »
 L'écho répond : « Jamais ! » « Jamais ! »
 Echo malin, etc.

L'amour est une folie ;
 Vous saviez cela ? vraiment !
 Mais on se réconcilie,
 C'est la suite du roman.
 « Jamais, jamais, O ma belle,
 « Je ne veux être infidèle,
 « Ni changer en mes amours ! »
 L'Echo répond ; « Toujours, toujours ! »
 « Ah ! cui. tu changeras toujours ! »
 Echo malin, etc.

L'Alouette.

Moderato.

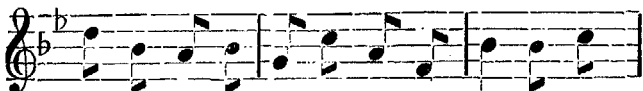
F. Boissière.



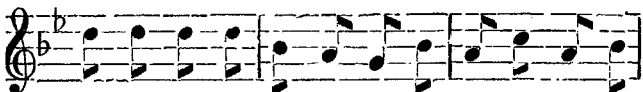
De la gentille a - lou - et - te Admi-



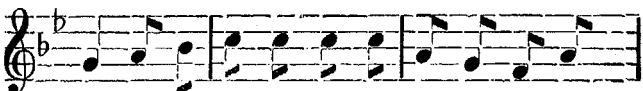
rez le chant si gai, voy - ez la, vive et co-



quet-te Pré-pa - rer son nid de mai. A - vec



le so - leil le - vé - e, Prenant son ra - pide es-

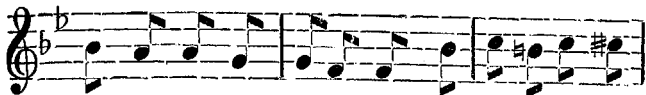


sor. El - le chante sa cou - vé - e, Sa fa-

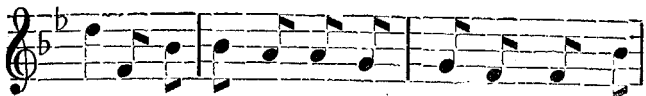


mil - le son tré - sor.

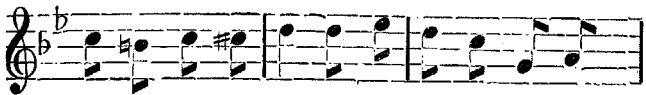
Joy - eu-



se, mais sans pa - ru-re Elle an - non-ce le ré.



veil En cé - lé - brant la na - tu - re, Le prin-



temps et le so-leil, En cé - lé - brant la na-



tu - re, Le printemps et le so - leil

De la gentille alouette,
Admirez le chant si gai,
Voyez la, vive et coquette,
Préparer son nid de mai.

Avec le soleil levée,
 Prenant son rapide essor,
 Elle chante sa couvée,
 Sa famille, son trésor.
 Joyeuse, mais sans parure,
 Elle annonce le réveil,
 En célébrant la nature
 Le printemps et le soleil.

Voyez la, quand le jour baisse,
 Hors des sillons de blé mûr
 Sortir, et comme en ivresse,
 Monter dans le ciel d'azur.
 Son chant rend jaloux les merles,
 Le pinson, le rossignol :
 On dirait un flot de perles
 Du ciel tombant sur le sol !
 Joyeuse, mais sans parure,
 Elle annonce le sommeil
 En célébrant la nature,
 Le printemps et le soleil.

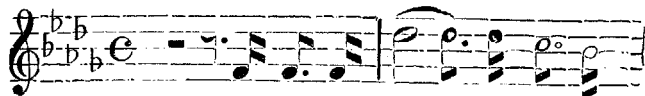
Un jour un chasseur l'a vue,
 Il la vise ; un plomb cruel
 La fait tomber de la nue,
 Atteinte d'un coup mortel.
 Que deviendra sa couvée,
 Trop faible pour se nourrir ?
 Hélas ! de ses soins privée,
 Elle n'aura qu'à mourir.
 Pauvres petits sans pâture,
 Voici leur dernier sommeil.
 Pour eux adieu la nature,
 Le printemps et le soleil !

La Dame Blanche.

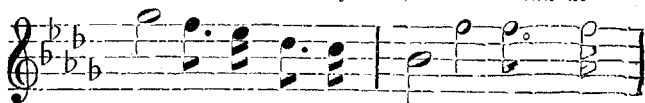
BALLADE DE JENNY CHANTEE PAR MDE. A. FILIATREAU.

Moderato.

A. Boieldieu.



D'i - ci voy - ez — ce beau do-



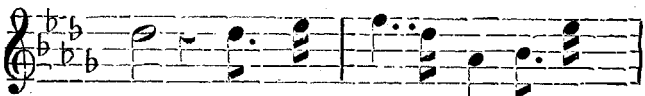
mai - ne Dont les créneaux touchent le



ciel, une in - vi - si — ble châ - te-



lai - ne veille en tous temps sur ce cas-



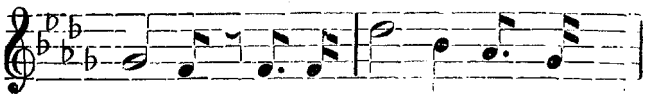
tel. Che - va - lier fé - lon et mé.



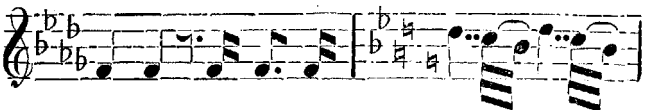
chant, — Qui tra-mez com-plot mal - fai-



sant, Pre - nez gar-de, pre - nez



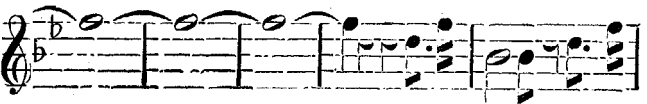
gar - de, pre - nez gar - de, pre - nez



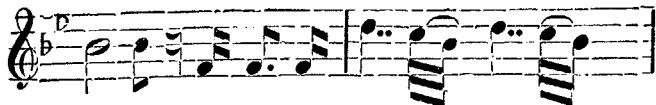
gar - de, La da - me blan - che vous re-



gar - de, La da-me blan - che vous en - tend —



prenez garde, prenez



gar-de, La da - me blan - che vous re-



gar - de, pre - nez gar-de pre - nez



gar-de, la da-me blan- che vous en - tend.

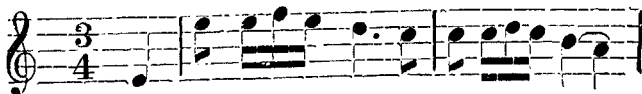
Sous ces voûtes, sous ces tourelles,
 Pour éviter les feux du jour,
 Parfois, gentilles pastourelles,
 Redisent doux propos d'amour.
 Vous qui parlez si tendrement,
 Jeune fillette, tendre amant,
 Prenez garde, etc.

En tout lieu protégeant les belles,
 Et de son sexe ayant pitié,
 Quand les maris sont infidèles,
 Elle en avertit leur moitié.
 Volage époux, cœur inconstant,
 Qui trahissez votre serment,
 Prenez garde, etc.

Pepita la Grenadine.

Mouvement de Bolero.

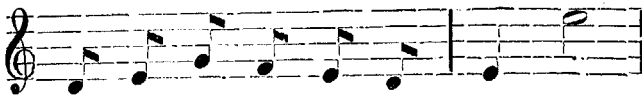
E. Lhuillier.



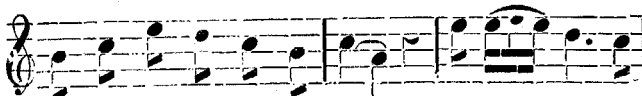
Voi - là, voi - là la Pe - pi - ta,



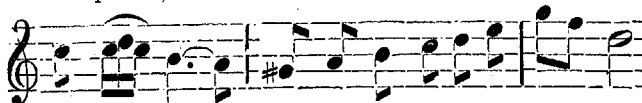
Pe - pi - ta la Ba - le - ri - ne,



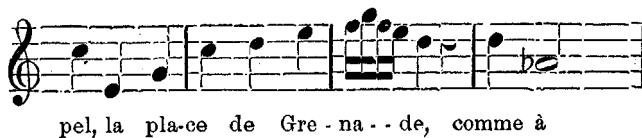
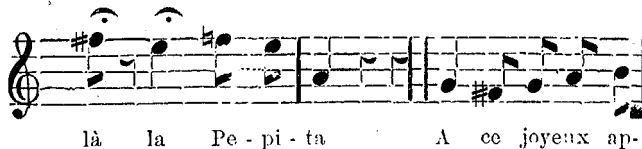
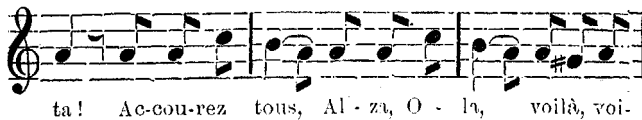
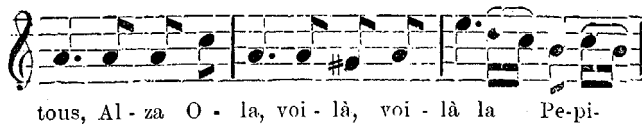
Pe - pi - ta, la Gre - na - di - ne,



Pe - pi - ta, la Gi - ta - na! ses joy - eu - ses



cas - ta - gnettes, Font tourner toutes les tê - tes

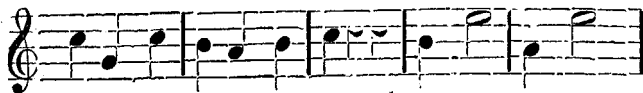




mi - ra - cle, se rem - plit : Ba - che - lier hi - dal



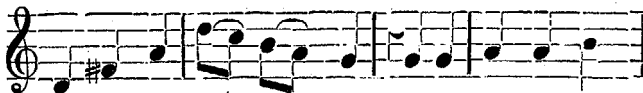
go, To - ré - a - dor, Al - ca - - de, Chacun d'a



van - - ce l'ap - plau - dit, Et quand sur un



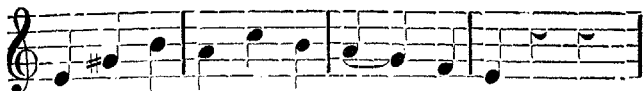
rhythme fan - tas - - - que, Les gre - lots du .



tambour de bas - - - que, Sous ses doigts réson-



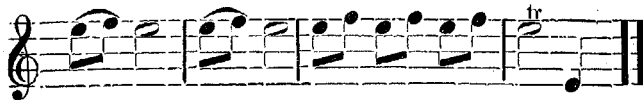
nent gaiement, Ah ! —————



Chacun ac - court en l'en - tendant,



Chacun ac - court en l'en - ten - dant,

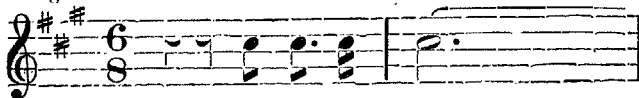


Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! voi-

Soudain cambrant sa taille, elle glisse, s'élance,
 Son pied provoque son danseur;
 Elle tourne, bondit, se ploie et se balance,
 Ses yeux se ferment de langueur!
 Brûlés par son regard de flamme,
 On crie, on tressaille, on s'enflamme,
 On lui jette des bijoux et des fleurs,
 Ah! merci, dit-elle, mes seigneurs. Ah! ah!, etc.

Partout on l'appaudit, on la suit, on l'admire,
 Brillant seigneur et vieux barbon,
 Nobles, riches, pour elle en vain chacun soupire,
 Donnant son cœur, donnant son nom;
 Mais elle, vive et souriante,
 Répond à cette offre brillante :
 « C'est grand honneur, en vérité !
 Ah! mais j'aime mieux ma liberté,
 Mes chants, ma danse et ma gaité. Ah! ah!, etc.

Raphaëlo.

*Allegro.**Monpou.*

Ra - pha - e - lo ———



— di - sait à sa maî - tres — se :



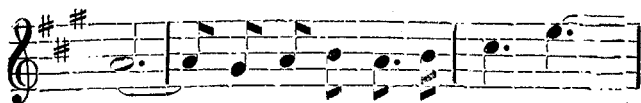
— Stel - la je veux, je veux de-



main ob - te - nir u - ne tres - - - se



— de tes che - veux; Cel - le qui



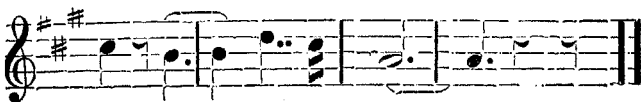
flot - te sur ton col de Ma - do ne,



— blanc et po - li, Cel - le qu'au vent



— ton ca - price a - ban - don - ne à Ti - vo,



li, à il vo - li.

Celle qui joue à travers tes dentelles,
 Dans la saison,
 Où tu viens voir bondir les cascates,
 Sur le gazon.
 Lorsque tu viens parmi les jeunes filles,
 Fleur de gaieté,
 Avec ton souffle embaumé de quadrilles,
 Des bals d'été.

Celle que j'aime et qui vers moi s'incline,
 Quand nous parlons,
 Tout bas le soir, au pied de la colline,
 Dans le vallon ;
 Celle qui joue entre tes mains unies,
 Quand l'œil fermé,
 Tu viens le soir chanter les litanies :
 Ora pro me.

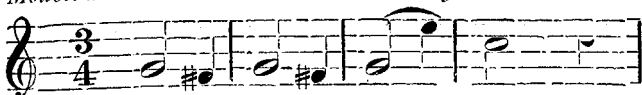
J'attends de toi ce doux présent, j'espère,
 L'avoir demain.
 Je le ferai bénir par le Saint-Père,
 Mon dieu Romain.
 Et j'en serai bien plus fier, ô ma belle,
 Venant de toi,
 Que Léon X n'est fier de sa chapelle,
 Peinte par moi.



Babil de Fauvette.

Mouvt. de valse.

J. L. Battmann.



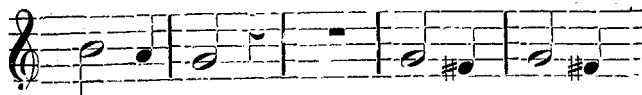
Sur la jeu - ne ro - se,



Frai-che - ment é - clo - - se, un ray-



on se po - - se, Dorant



son car - min;

La bri - se mu-

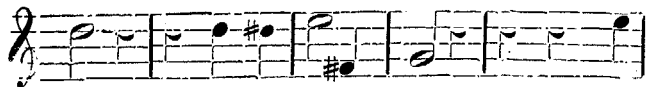


ti - - ne

Frô - le l'au - bé - pi -



ne, Et par - fois lu - ti -



ne Le bril - lant jas - min! Qui



jase ain - si sous la char - mil -



le? C'est un bel oi - seau dn bon Dieu ;



C'est la fauvet - te qui ba - bil - le

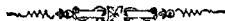


en voyant un coin du ciel bleu !

Sur la jeune rose,
 Fraîchement éclore,
 Un rayon se pose,
 Dorant son carmin ;
 La brise mutine,
 Frôle l'aubépine,
 Et parfois lutine,
 Le brillant jasmin ! Qui, etc.

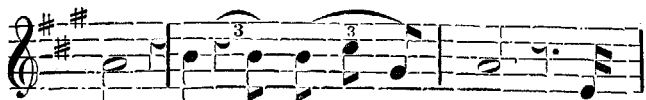
Le ruisseau rapide,
 Au cristal limpide,
 Que nul vent ne ride,
 Réfléchit les cieux ;
 Diligente abeille,
 Remplis ta corbeille ;
 A la fleur vermeille
 Dis ton chant joyeux ! Qui, etc.

Papillon volage,
 Vois-tu ce nuage,
 Annonçant l'orage,
 Poindre à l'horizon ?
 Le vent se déchaîne,
 Et courbe le chêne.
 Les fleurs de la plaine,
 Jonchent le gazon !... Qui, etc.





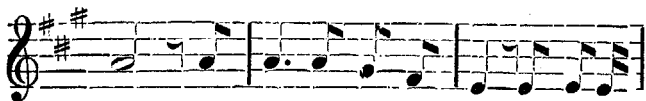
En at - tendant que Dieu vers lui m'ait rap - pe -



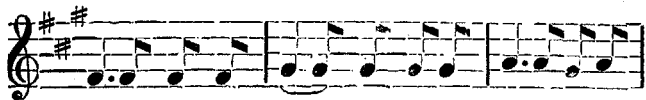
lé !... Tout me semble nou - veau : j'ai



faim, et puis, j'ai froid... tout, hormis les en -



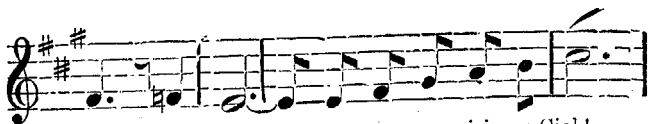
fans, me cau - se de l'effroi... aus - si, le



soir, dans ma pri - è - re, Ma voix murmure à l'Eter -



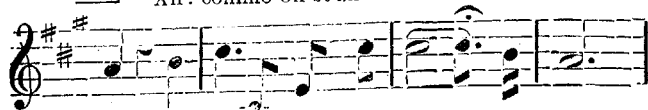
nel Ah ! comme on souffre sur la ter -



re!.. Quand donc re - tour-ne-rai-je au Ciel!



— Ah! comme on souffre sur la ter-



re!..Quand donc retour - ne - rai - je au Ciel!

J'avais cru ce matin voir passer un autre ange...
Plein d'espoir, je disais : du Ciel nous parlerons.
De nos peines, du moins, nous ferons un échange...
En pleurant tous les deux, nous nous consolerons.
Mais...c'était une femme !...elle m'a fui, soudain...
Et depuis, je le sens, j'ai bien plus de chagrin.

Etre si belle !...être si fière !...

Regard si doux !...cœur si cruel !...Ah comme, etc.

Dans ma douleur, mon Dieu, j'en appelle à vous,
Ce monde inexorable, où j'aurai tant souffert,
Où l'on ne peut trouver une âme qui vous aime,
Est-ce la terre ? oh ! non !...ce doit être l'enfer !...
Mais l'ange a reparu...près de moi la voici...
Elle a l'air de me plaindre...et, même, elle a souri !...

Je suis aimé !... la coup amère,

Pour moi se change en flot de miel !..

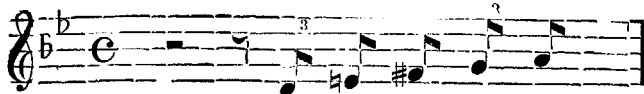
Ah ! pour toujours rester sur terre,

L'amour y fait rêver le ciel !

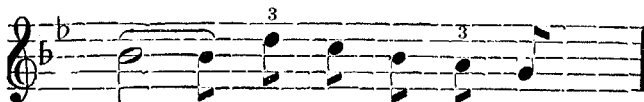
La mer se plaint toujours !..

Andante con affectuoso.

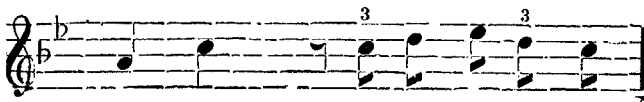
J. Potharst.



De - puis qu'il est par-



ti — je viens sur ces ri-



va - ges vaste abî - me où sans



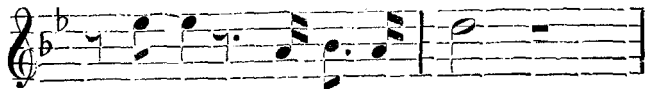
fin — j'entends pleurer les flots O mer pourquoi gé



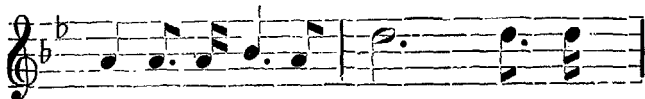
mir — en é - ternels sanglots, -- toi dont tout est la



proie et qui fait les nau - fra - ges?



Hé - las! nous qui souf - frons,



nous in - c'i - nons nos fronts!... Et la



mer qui dé - vo - re tant d'es - poirs tant d'a-



mours!... 'a mer — se plaint en-



co - re! La mer se plaint tou - jours!

Depuis qu'il est parti, je viens sur ces rivages,
 Vaste abîme où sans fin j'entends pleurer les flots !
 O mer pourquoi gémir en éternels sanglots,
 Toi dont tout est la proie et qui fait les naufrages ?

Hélas ! nous qui souffrons,
 Nous inclinons nos fronts !...

Et la mer, etc.

Au retour de Piétro, voici l'heure assignée...
 Dans trois jours, disait-il, et les trois jours ont lui,
 Cependant je ne vois ni sa barque, ni lui !
 Et, l'œil à l'horizon, j'attends là, résignée...

Oui j'attends en ce lieu,
 Sans me plaindre de Dieu !

Et la mer, etc.

Mais quelle est cette voile, arrivant sous la bise,
 Linceul d'un pauvre esquif, sans guide et sans agrès ?
 Ah ! Piétro, c'est la tienne !... Oh ! viens et de plus près,
 Parle, mon tendre ami !... c'est moi ! c'est ta promesse...

Quoi ! rien dans ces débris !...

Ne répond à mes cris !...

Et la mer, etc.



La Mansarde

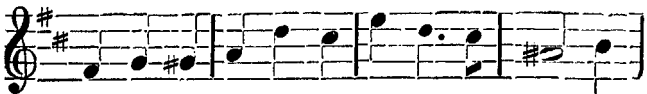
Con amore.



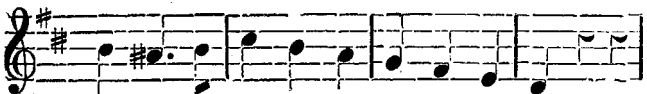
J'é-tais heu-reux par ta douce pré - sen - ce,



Es - prit du ciel, mon seul bien, mon bon - heur,



Quand tu par-tais, je dé - plo - rais l'ab - sen - ce



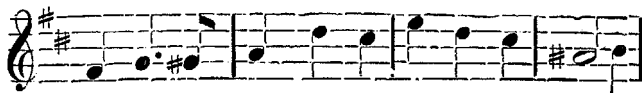
Qui dé-trui-sait le char - me de mon cœur.



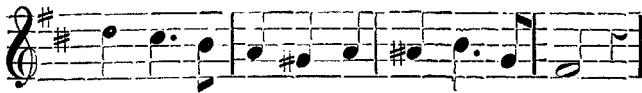
Mais en pleurant je pri - ais Dieu qu'il gar - de



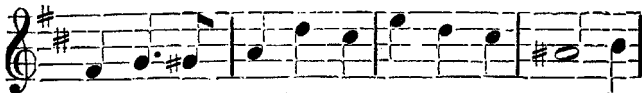
Le sou - ve - nir d'un an - ge tant ai - mé,



Si tu sa - vais dans ma pau-vre man - sar-de



Com-bien de fois, hé - las ! ai - je pleu - ré !



Si tu sa - vais dans ma pau - vre man - sar - de,



Combien de fois, né - ras : ai - je pleu - ré !

J'étais heureux par ta douce présence,
 Esprit du ciel, mon seul bien, mon bonheur,
 Quand tu partais je déplorais l'absence
 Qui détruisait le charme de mon cœur.
 Mais en pleurant je priais Dieu qu'il garde,
 Le souvenir d'un ange tant aimé !
 Si tu savais dans ma pauvre mansarde,
 Combien de fois, hélas ! ai-je pleuré !

Pour toi ma chère, oui pour toi je veux vivre
 Car en toi seul, je trouve le bonheur,
 Ta parole, ta douce voix m'enivre,
 Puisque c'est toi qui possède mon cœur.
 Mais en pleurant, je priais Dieu qu'il garde,
 Ma bonne amie, mon ange tant aimé,
 Tu te rappelles dans ma pauvre mansarde,
 Pour toi, ma chère, hélas ! j'ai tant pleuré !

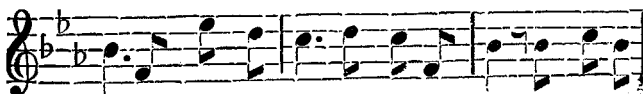
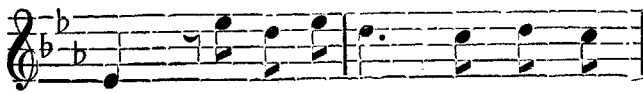
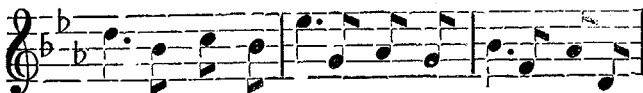
Si le destin que l'on ne peut connaître,
 Vient séparer deux cœurs faits pour s'unir,
 La croix de bois t'indiquera peut-être,
 Celui qui meurt avec ton souvenir.
 Je dormirai, mais là haut Dieu te garde,
 Vierge d'amour, bel ange révééré,
 Tu voleras bien loin de ma mansarde,
 Où tant de fois en priant j'ai pleuré.

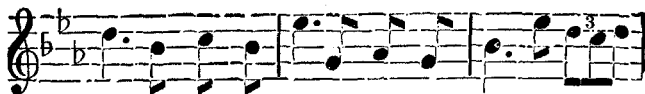


Pourquoi garder ton cœur.

Mouvement de valse.

J. B. Wekerlin.





ra ton front charmant du chaste é- clat d'un cœur ai-



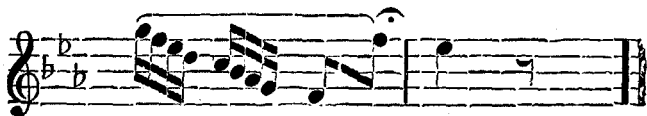
mant, Ah!



.



.



.

Julia gentille, ô fraîche fleur,
 Pourquoi veux-tu garder ton cœur ?
 Au Dieu d'amour tout est soumis,
 Il fait du monde un paradis.
 C'est lui qui donne à l'humble fleur,
 Et son parfum et sa couleur ;
 Il ornera ton front charmant,
 Du chaste éclat d'un cœur aimant. Ah ! etc

Ne vois-tu pas que le bonheur,
 Sourit au rêve de mon cœur,
 Que le plaisir et les amours,
 De soie et d'or, tressent nos jours.
 Mais si du moins auprès de toi,
 Je ne puis vivre sous ta loi,
 Conserve-moi ton souvenir,
 Puis à tes pieds, je veux mourir. Ah ! etc.

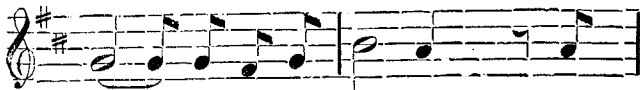
Julia gentille, ô fraîche fleur,
 Pourquoi veux tu garder ton cœur ?
 Tu connaîtras pourtant un jour.
 Les douces peines de l'amour ;
 Si pour un autre tu brûlais,
 Epargne-moi d'amers regrets,
 Et cache-moi l'affreux secret,
 Sans quoi mon cœur se briserait. Ah ! etc.



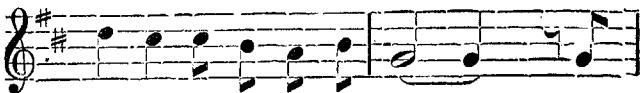
Testament d'un Cœur.

*Moderato.**R. Planquette.*

Jean-ne, puisqu'il ne res - te plus de nos a-



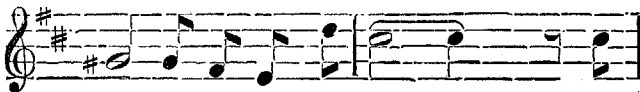
mours — que des re - li - ques, Que



mes beaux jours sont de - ve - nus, — Hé-

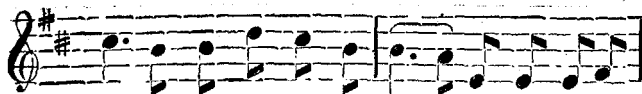


las! des jours mé - lan - co - li - ques, Que mon

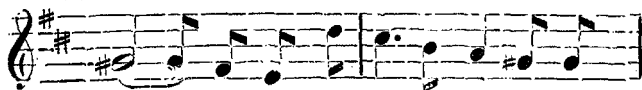


cœur est sans mou - ve - ment —

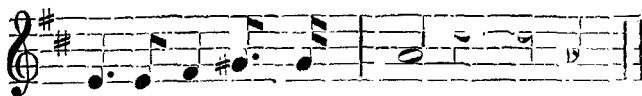
De-



puis qu'il ne sait plus te plai - - re En ta fa-



veur- Laisse - moi fai - - - re, O ma



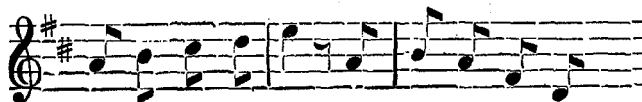
Jean-ne ! mon tes - ta - ment. Vê-



tu d'un ha-bit noir comme un par-fait no-



tai - re au - jourd'hui pre-mier mai, mois



du li - las en fleur, Par de - vant ton por-



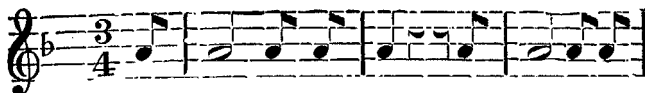
Jusqu'au milieu du grand chemin,
 Un jour de printemps tu me laisses,
 Et que ta main quitte ma main,
 Jeanne, sans larmes ni tristesses
 Ivre des vapeurs du festin
 Où ta lèvre était mensongère,
 Triste, je m'en irai sur terre,
 Désormais comme un orphelin.

Mais peut-être qu'en souriant,
 Tu t'en vas détourner la tête,
 Des lignes de ce testament,
 En te parant pour une fête,
 Quand la valse t'emportera
 Dans ses torrents de mélodie,
 Mon âme en deuil, ô mon amie,
 De la terre s'envolera.

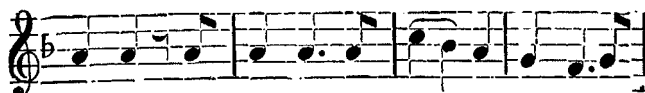
La Valse.

Allegro moderato.

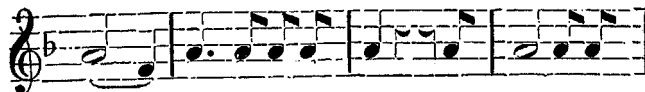
G. G. Emery.



A - vant de par - tir joy - euse et pa -



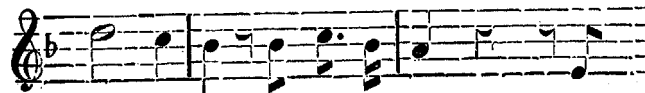
ré - e, Le cœur plein d'a - mour, le front ceint de



fleurs pour ce bal bril - lant, pour cet-te soi -



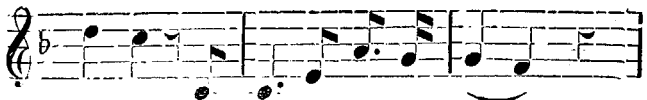
ré - e Où par tes at - traits la fou-le en -



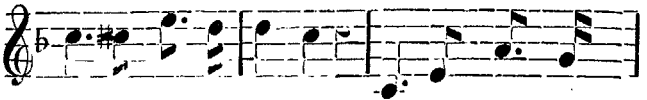
vré - é va te men-di - er les



moin - - dres fa - veurs En - tends la pri-



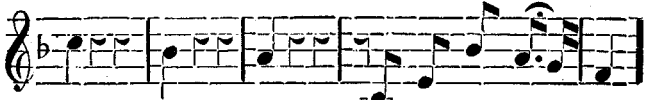
è - re Que je te fais tout bas,



Si tu veux me plaire, Ah! ne val - se



pas! non, non, non, ne val - se



pas! non, non, non, non, ne valse pas!

Avant de partir joyeuse et parée,
Le cœur plein d'amour, le front ceint de fleurs,
Pour ce bal brillant, pour cette soirée
Où par tes attraites la foule enivrée,
Va te mendier les moindres faveurs :
Entends la prière, etc.

Ah ! ne valse pas, ma toute charmante,
Car mon pauvre cœur triste, soupçonneux,
Tu le sais hélas ! de tont se tourmente
Et je ne pourrais qu'avec épouvante,
Te voir dans les bras d'un rival heureux.
Entends la prière, etc-

Ah ! ne valse pas, car la valse inspire,
Un aveu souvent au cœur incertain,
Et je gémirais seul en mon délire,
De ce qu'un rival dont le cœur soupire,
Put hélas oser te presser la main.

Entends la prière,
Que je te fais tout bas,
Si tu veux me plaire,
Ah ! ne valse pas !



L'Etranger.

Allegro agitato.

G. Alary.



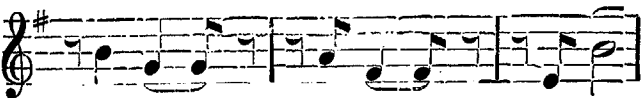
Il a pas - sé comme un nua - - ge.



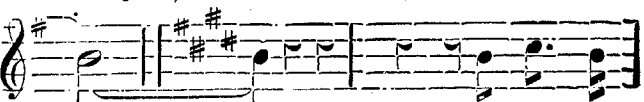
Comme un flot ra - pide en son cours—



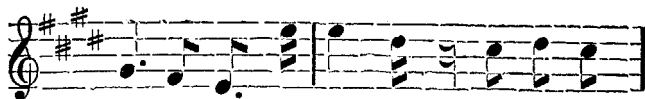
Mais mon cœur gar - de son ima - - ge



Toujours, toujours, toujours



Mais son re-



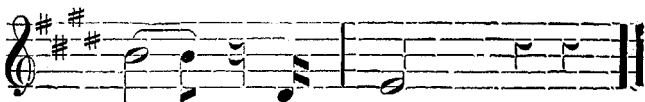
gard, plein de tendres - se a rencon-



tré mes yeux ra - vis, et de- puis



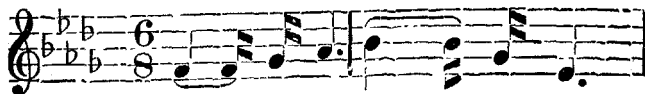
ce moment d'i-vres - se je vis, — je



vis! — je vis!

Il a passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours;
Mais mon cœur garde son image,
Toujours, toujours! toujours!
Mais son regard plein de tendresse,
A rencontré mes yeux ravis,
Et depuis ce moment d'ivresse,
Je vis! je vis! je vis!

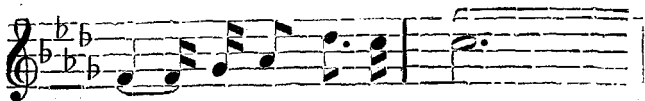
Connais-tu le pays ?

*Andantino.**Ambroise Thomas.*

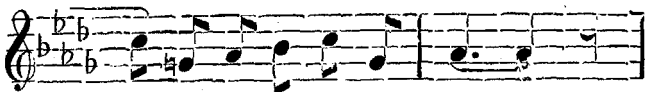
Con - - nais- tu le pa - ys



où fleu- rit l'o - ran - ger ? —



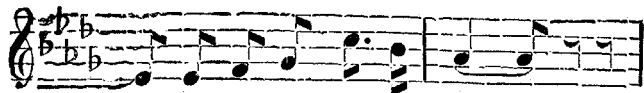
Le pa - ys des fruits d'or —



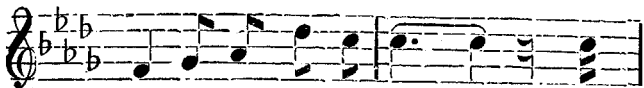
— et des ro - ses ver - meil - les,



où la brise est plus douce —



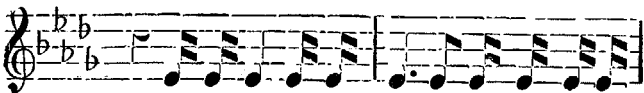
— et l'oi-seau plus lé-ger,



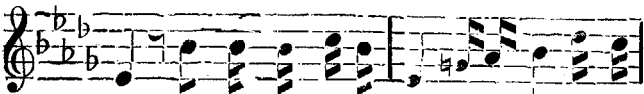
où dans tou-te sai-son bu-



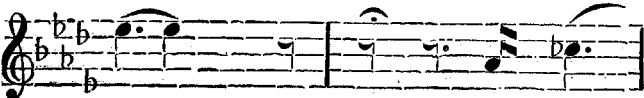
minent les a-beil-les,



où rayonne et sou-rit comme un bienfait de



Dieu, un é-ter-nel printemps, sous un ciel toujours



bleu!

hé-las!

que ne puis-je te suivre vers ce rivage heu-

reux d'où le sort m'ex - i - la? C'est

là C'est là que je vou - drais

vi - vre, ai - mer, ai - mer et mou

rir, c'est là que je vou-drais

vi . vre c'est là, oui c'est là.

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?
 Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles,
 Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,
 Où dans toute saison, butinent les abeilles,
 Où rayonne et sourit comme un bienfait de Dieu,
 Un éternel printemps, sous un ciel toujours bleu !

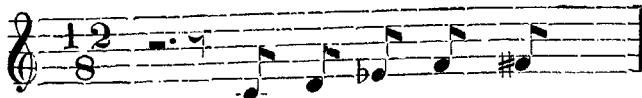
Hélas ! que ne puis-je te suivre,
 Vers ce rivage heureux
 D'où le sort m'exila ?
 C'est là que je voudrais vivre,
 Aimer et mourir,
 Oui, c'est là !

Connais-tu la maison où l'on m'attend là-bas ?
 La salle aux lambris d'or où des hommes de marbre
 M'appellent dans la nuit, en me tendant les bras ?
 Et la cour où l'on danse, à l'ombre d'un grand arbre,
 Et le lac transparent où glissent sur les eaux,
 Mille bateaux légers pareils à des oiseaux ?

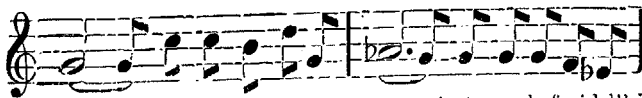
Hélas ! que ne puis-je te suivre
 Vers ce pays lointain,
 D'où le sort m'exila,
 C'est là que je voudrais vivre,
 Aimer et mourir,
 Oui, c'est là !



Elle est au Ciel.

*Moderato.**L. Frédéric.*

Pour . quoi cet air de



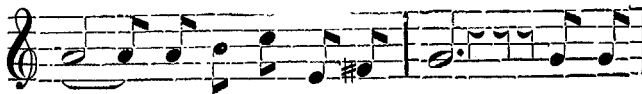
fê . te au sein de la na . tu- re c'est, que le froid d'hi



ver a fait place au printemps. Dans les prés dans les



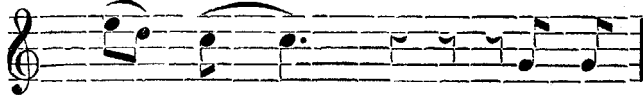
bois j'a - perçois la ver - du-re Le soleil rend joy-



eux les vieillards les en . fants. Moi seul

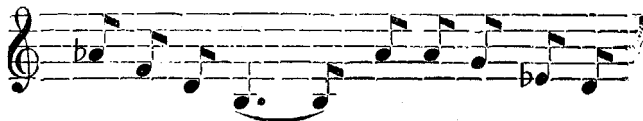


j'ai dans le cœur u - ne dou - leur pro-



fon - - de —

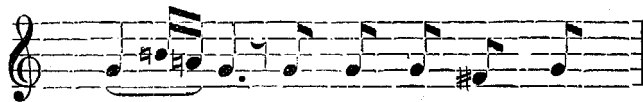
La Vier.



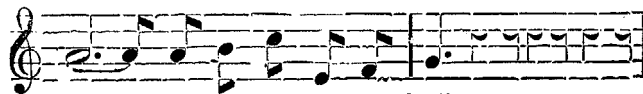
ge que j'ai - mais — dort au fond du cer-



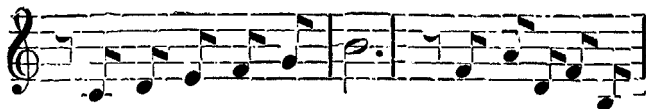
cueil. Sans amour maintenant que ferais - je en ce



mon - de ? Ma vie est sans es-



poir et mon âme est en deuil.



je m'é-loi-gne de vous, fleurs malgré vos par



fums je m'éloi .. gne de vous.

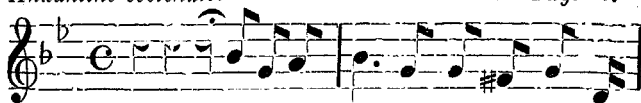
Mon Dieu, ta volonté parfois est bien cruelle,
 Pourquoi m'as-tu privé de celle que j'aimais !
 Tu savais bien pourtant qu'en me séparant d'elle,
 Le bonheur loin de moi s'enfuyait à jamais ;
 Sans doute tu voulus en la voyant si pure,
 Que ton beau paradis eût un ange de plus,
 Mais j'aurais su garder ton humble créature
 Digne d'entrer plus tard au séjour des élus.

Jamais je n'ai reçu le baiser d'une mère,
 Car en naissant, hélas ! je devins orphelin !
 Sans parents, sans amis, je vivais sur la terre
 Quand un jour je trouvai Lise sur mon chemin.
 En voyant cette enfant si belle d'innocence,
 Je me pris à l'aimer j'eus foi dans l'avenir ;
 Le destin a brisé cette douce espérance,
 Lise est morte, aujourd'hui, mon Dieu, fais moi mourir !

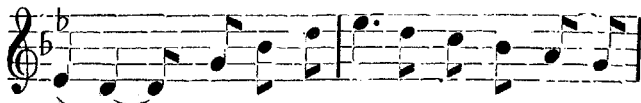
La fleur mourante.

Andantino sostenuto.

Ben-Tayoux.



Depuis trois ours la fleur é - tait mou-



ran-te---; Elle a - vait soif, car le ciel é - tait



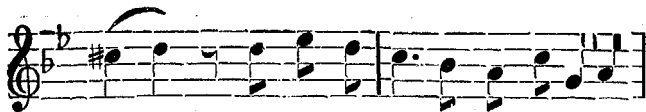
bleu, mais le so - leil de sa lè - vre brû-



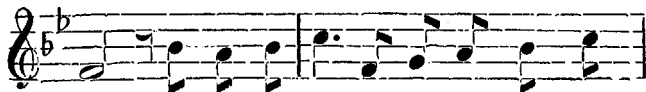
lan - te bu - vait toujours les larmes du bon



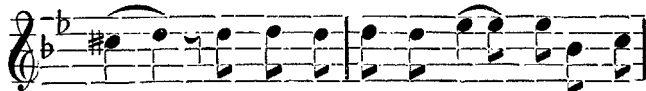
Dieu. Chaque ma - tin la gout-te de ro-



sé - e tombait en vain sur le pauvre blu.



et, et languis-sant sur sa ti - ge bri-



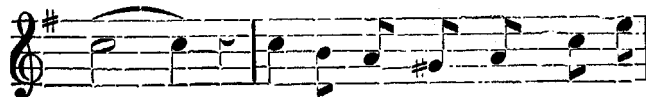
sé - e il semblait dire au ciel qui l'oubli-



ait : Je veux vivre un ma - tin en-



co - re : toi qui me vis naître et gran-



dir — ver - se les lar - mes de l'au



ro - re sur u ne fleur qui va mou - - rir.

La brise allait emporter cette plainte,
 Quand un poète en passant la surprit ;
 Par la douleur sa vie était atteinte,
 Au désespoir son âme tressaillit.
 Alors cherchant parmi l'herbe jaunie,
 Il entendit la fleur parler tout bas ;
 Elle disait : ma corolle est ternie
 Je vais mourir, ne m'abandonne pas !
 Je veux vivre un matin encore,
 Poète qui me vis grandir
 Va dire à l'oublieuse aurore,
 Qu'une fleur ici va mourir.

A ces accents, dans l'âme du poète,
 Passa sans doute un triste et doux regret,
 Car, de ces yeux une larme muette,
 Soudain tomba sur le pauvre bluet.
 Lui, ranimé par la rosée humaine,
 S'épanouit sous le soleil ardent
 Alors, son front se dressant dans la plaine,
 Vit le rêveur qui pleurait en disant :
 Je veux vivre un printemps encore,
 Dieu ! qui me vit naître et grandir,
 Vois ! le désespoir me dévore...
 Console un cœur qui va mourir !

La Mère de famille.

Andantino.

L. Clapisson.



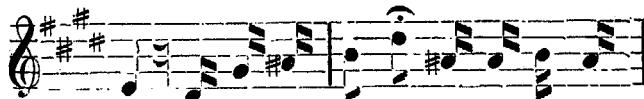
Jean le pé-queur a-vait perdu sa



femme...Et c'était là pour lui tous ses pa-



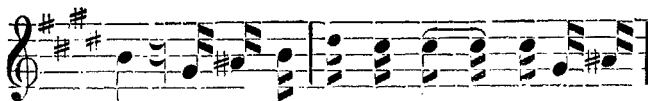
rents! Le pauvre Jean a-vait la mort dans



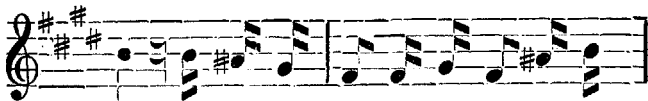
l'âme...il restait seul...seul, a-vec six en-



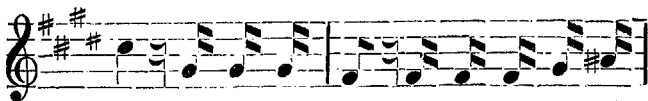
fants! quand il se - ra le jour loin du ri-



vage, qui veil - le - ra sur eux, sur la mai-



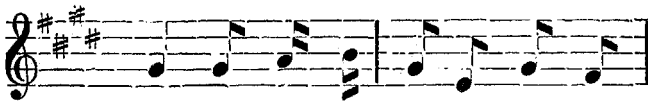
son ?...l'ai - né de tous, le plus grand, le plus



sage, il a sept ans, c'est un pe-tit gar-



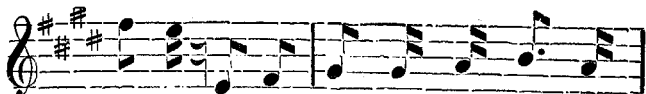
çon. Va, mon pe - tit soi - gne tes



frères, fais de ton cœur un bon em



ploi...Dieu qui voit tout, Dieu, le meilleur des



pè - res. A son tour pren - dra soin de



toi ! Dieu, qui voit tout, Dieu prendra soin de toi !

Chaque matin, Jean quitte le village...
 Dans la cabane, alors sans nul retard,
 Comme sa mère, Eloi fait le ménage,
 A déjeuner donne à chacun sa part...
 Couvant des yeux sa petite famille,
 Il sait des jeux bannir les accidents...
 Il berce l'un ; puis, un autre il l'habille...
 Même, il les gronde un peu de temps en temps...
 Bien, mon petit, etc.

Frères et sœurs éprouvaient ses tendresses
 A tout propos... si bien qu'en s'endormant,
 Le plus petit, trompé par ses caresses,
 Lui répondait, parfois : merci, maman.
 Il les menait, le dimanche, à l'Eglise ;
 Et Jean, le soir, en revenant, trouvait
 Enfants sur pieds, du feu, la nappe mise,
 Comme du temps où sa femme vivait !

Bien, mon petit, etc.

La Goutte de Rosée.

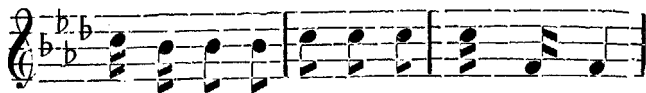
CHANTÉE PAR CAPOUL.

Andantino.

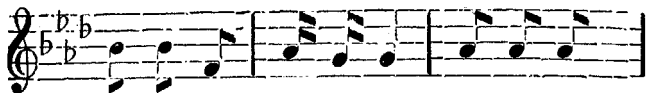
Ambroise Thomas.



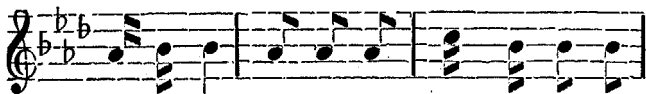
El-le ne croyait pas dans sa can-



deur na - i - ve, que l'amour in - no - cent



qui dormait dans son cœur dût se chan-



ger un jour en une ar - deur plus vi - ve,



et troubler à jamais son rê - ve

de bonheur Pour rendre à la fleur é - poi - sé - e sa fraîcheur, son é - clat ver - mei. prin - temps, don - ne lui ta gout - te de ro - sé - e O mon cœur don - ne - lui, donne - lui ton ray - on de so : leil.

Elle ne croyait pas, dans sa candeur naïve,
 Que l'amour innocent qui dormait dans son cœur
 Dût se changer un jour en une ardeur plus vive,
 Et troubler à jamais son rêve de bonheur !

Pour rendre à la fleur épuisée
 Sa fraîcheur, son éclat vermeil,
 O printemps, donne-lui ta goutte de rosée !
 O mon cœur ! donne-lui ton rayon de soleil !

C'est en vain que j'attends un aveu de sa bouche,
 Je veux connaître en vain ses secrètes douleurs ;
 Mon regard l'intimide, et ma voix l'effarouche,
 Un mot trouble son âme et fait couler ses pleurs.

Pour rendre à la fleur épuisée
 Sa fraîcheur, son éclat vermeil,
 O printemps, donne-lui ta goutte de rosée !
 O mon cœur ! donne-lui ton rayon de soleil !



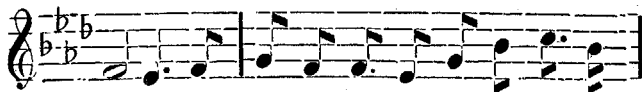
Nous verrons après.

Canto moderato.

C. F. Domergue.



A peine as - tu douze ans, mon pauvre



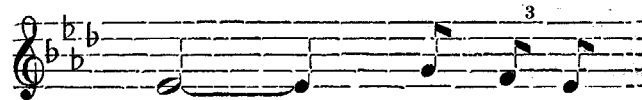
Pierre; dé - jà la guerre, enfant, t'a fait souff-



rir: Ton frère est mort, En cendre est la chau-



mière, Mort le foy - er où tu devais gran-



dir ————— tu vis pas.



ser, par un ma - tin d'automne; Vaincus, cap-



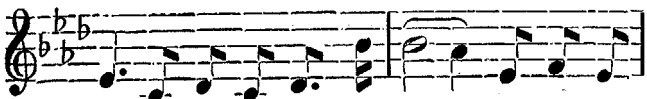
tifs, cent mil-le malheureux. Lorsqu'appa-



rut la san-glan-te co-lon - ne, Des pleurs de



rage ont i - non-dé tes yeux. Mais, avant



tout songe à la dé - li - vrance! Les morts là-



bas dorment sous les cy - près. sou - venons-



nous ! travaillons en si - len - ce. souvenons-



nous. et nous verrons a - près! —

Travaille, enfant car c'est notre ignorance
 Qui nous a fait succomber éperdus.
 Que le pays soit une ruche immense !
 Le dur labeur est la loi des vaincus.
 Au travail donc ! Pour servir la patrie,
 Il faut des bras jeunes et vigoureux.
 Puisque la France est sanglante, meurtrie,
 Relevons là ! Debout, les paresseux !

Préparons tous l'œuvre de la délivrance.
 Les morts là-bas dorment sous les cyprès,
 Souvenons-nous ! Travaillons en silence.
 Souvenons-nous ! Et nous verrons après !

Tu trouveras des lâches sur ta route,
 Des courtisans serviles du succès.
 Ils te diront : la patrie est dissoute !
 C'est à rougir d'avoir un nom français.
 Ah ! dis-leur bien, à ces faux patriotes :
 Aux malheureux vous qui jetez l'affront,
 Allez ailleurs rejoindre les despotes :
 Partez ! partez ! Les Français resteront !

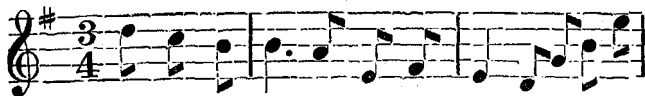
Pour y rester, il faut aimer la France,
 Les morts là-bas dorment sous les cyprès.
 Souvenons-nous ! Travaillons en silence,
 Souvenons-nous ! Et nous verrons après !

Comme un marin sur les flots en furie
 Dans le danger sent sa force grandir,
 Dans nos malheurs puisons notre énergie,
 Ne laissons pas notre vaisseau s'engloutir.
 La République est la terre Promise !
 A l'œuvre donc ! Plus de division !
 Et que bientôt le monde entier se dise :
 C'est elle encore, la grande nation !

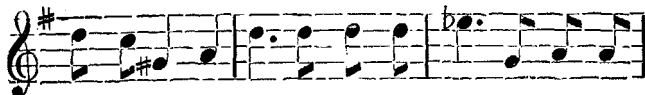
Préparons tous l'œuvre de délivrance.
 Les morts là-bas dorment sous les cyprès.
 Travaillons tous à refaire la France,
 Souvenons-nous ! Et nous verrons après !



Ne Grandis plus !

*Andantino.**C. Lefay.*

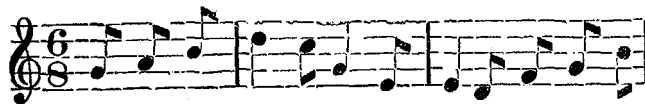
Ne grandis*plus bel-le ingé - nu - e, Car le pri-



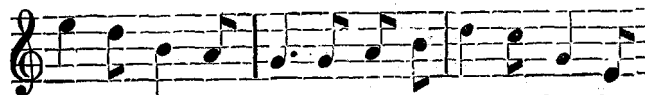
temps fleurit pour toi, quand le bonheur seul t'a con-



nu - e Ne grandis plus, enfant, crois - moi !



Comme u - ne fleur à peine é - close Sous les bai-



sers des chauds ray - ons s'é - pa - nou-it ta bou-che



ro - se qui doit tromper les papil - lons comme l'é -
 pi ra che - ve - lu - re A les re - flets de la - mes
 d'or que Dieu répond sur la na - tu - re quand le so -
 leil prend son es sor. — Ne grandis*

Ton œil est bleu car ta prunelle
 Est un miroir du ciel d'azur ;
 Il réfléchit une étincelle
 Qui dit à tout mon cœur est pure :
 Mon âme est vierge et je l'ignore,
 Car de la vie au gai matin
 Je ne connais rien que l'aurore,
 Sans me douter de mon destin.

Ne grandis plus, belle ingénue,
 Le firmament brille pour toi :
 L'ange du ciel seul t'a connue,
 Ne grandis plus, enfant, crois moi !

Ta voix est fraîche, elle gazouille,
 Sans soupirer, une chanson :
 Que rien jamais ne te souille ;
 Chante toujours comme un pinson,
 Reste au matin de cette vie
 Qui respendit d'un si beau jour,
 Car le midi qui nous convie
 Nous brûle tout, même l'amour.

Ne grandis plus, belle ingénue,
 Tous les oiseaux chantent pour toi,
 Si l'arc-en-ciel seul t'a connue,
 Ne grandis plus, enfant, crois-moi !

Mais si l'amour jamais t'enivre,
 Que ses rayons brulent ton cœur,
 Blond chérubin il te faut vivre
 Et te soumettre à ce vainqueur,
 Prendre la main de l'espérance,
 Fille du ciel dont la bonté
 Nous fait goûter dans sa clémence
 D'ardents transports de volupté.

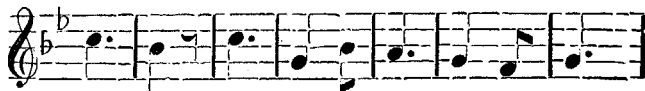
Grandis alors belle ingénue,
 Les chauds baisers seront pour toi ;
 Lorsque l'amour t'aura connue,
 Grandis toujours, enfant, crois-moi



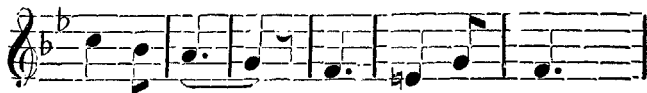
La Valse des Adieux.

*Allegro.**Ernest Gouin.*

Il est un air à la fois vif et



ten - dre, Dont j'ai gar - dé le tou - chant



sou - ve - nir. — J'ai - mais ja - dis,



j'aime encore à l'en - ten - dre il m'annon -



cail qu'el - le de - vait ve-nir —



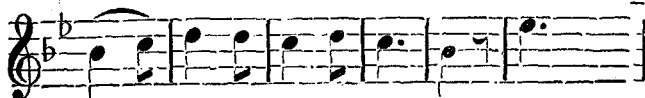
C'é - tait l'é-cho d'u-ne valse en - trainan-



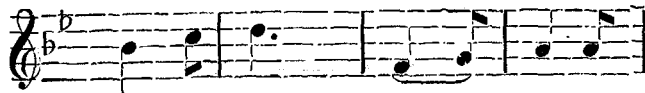
te que nous avons en - ten - due



un beau soir— nous la chan-tions...



Sa— voix é - tait charman - te : Nous



l'ap - pe - lions la— val - se



du re . voir.—

Chaque matin, j'entr'ouvais ma fenêtre
 Pour épier l'harmonieux signal ;
 Et, du moment qu'on me voyait paraître,
 On entonnait le refrain matinal.
 Et, tout le jour, notre valse sonore
 Frappait le ciel blanc ou bleu, gris ou noir,
 La nuit venait, nous la chantions encore ;
 Nous l'appelions la valse du revoir !

Or, qu'advint-il ? je le dirai sans rire :
 Un air nouveau remplace un air ancien
 Sans le savoir, et surtout sans le dire,
 Chacun de nous avait changé le sien.
 Le souvenir, même d'une folie,
 A quelquefois des larmes dans les yeux :
 J'ai retenu la valse qu'elle oublie,
 Pour l'appeler la valse des adieux.



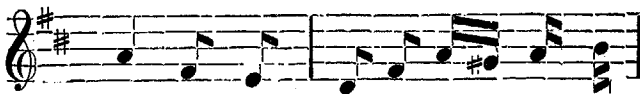
Le Baptême d'une Poupée.

*Allegretto.**J. Darcier.*

Trois en - fants de six à sept



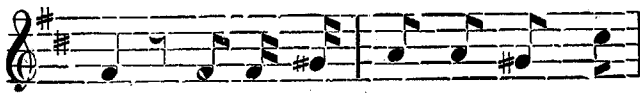
ans, tou - tes pe - ti - tes fil .



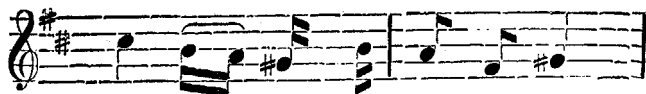
les causaient un beau jour de prin-



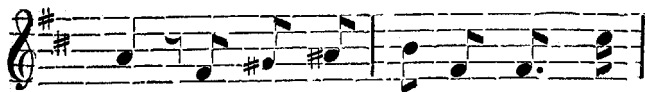
temps Sous d'ombreu - ses char - mil-



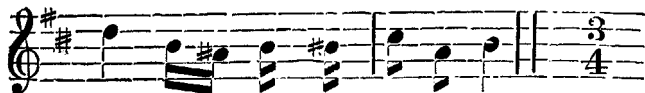
les. Chacun é - tait à de - vi-



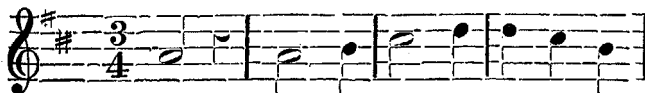
ser Gra - ve - ment oc - cu - pé.



e: il s'a - gis - sait de bap - ti



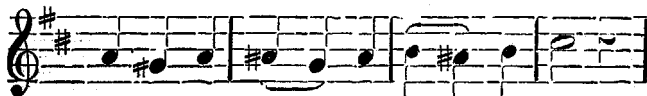
ser u - ne é - nor - me pou - pé.



e. Sans bruit sur les souples ro-



seaux Que le cré - a - teur sè - me,



la tri - bu des petits — oiseaux



Trois enfants de six à sept ans,
 Toutes petites filles,
 Causaient un beau jour de printemps
 Sous d'ombreuses charmillles.
 Chacun était à deviser
 Gravement occupée,
 Il s'agissait de baptiser
 Une énorme poupée.
 Sans bruit, etc.

Moi, dit d'un ton officiel,
 La fille d'un notaire,
 Je voudrais sa robe bleu ciel ;
 Ce sera beau j'espère.
 Quand à son nom, parmi beaucoup,
 Je choisirais Marie,
 Sa fête serait le quinze août
 Dans la saison fleurie.
 Sans bruit, etc.

Quand à moi dans mes sentiments,
 Mon avis est contraire,
 Dit la seconde des enfants
 Noble et riche héritière.
 Je veux l'habiller tout en blanc,
 C'est la couleur divine,
 Et la baptiser noblement
 Du nom royal d'Hermine.
 Sans bruit, etc.

Tout ça c'est très beau, j'en conviens,
 Répliqua la dernière,
 Elle était, si je m'en souviens,
 Fille d'un propriétaire.
 Je trouve qu'en fait de couleur
 Le rouge est bien plus crâne !
 Et je l'appellerais sans peur
 Du nom de Marianne.
 Sans bruit, etc.

Des discours on vint aux mots,
 Et dans cette épopée
 On faillit mettre en trois morceaux
 L'innocente poupée !
 Mais une voix parmi les fleurs
 Leur dit : enfants, silence !
 Que sa robe ait les trois couleurs
 Son nom sera : la France !
 Sans bruit, etc.



La terre d'exil.

*Moderato.**Camille Schubert.*

Frap - pé d'un ar - rêt plein d'horreur ; Meur-



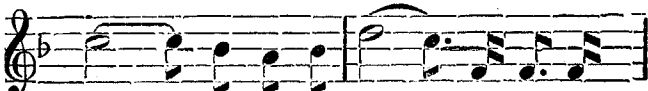
tri par les flots en fu - reur ; — bien loin du



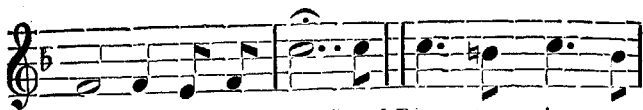
sol — qui m'a vu naî - tre l'on me ban-



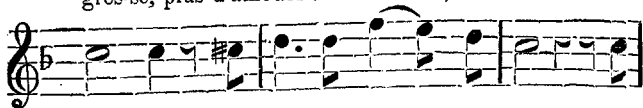
nit — ain - si qu'un traî - tre !.. non, non, pour



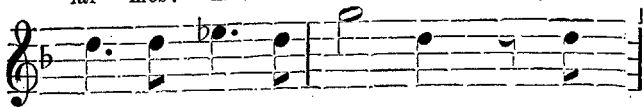
moi — plus de beaux jours, plus d'al - lé-



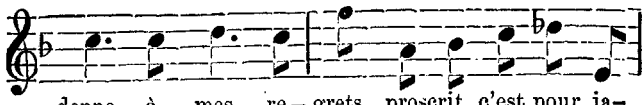
gres-se, plus d'amours ! Grand Dieu, tu vois mes



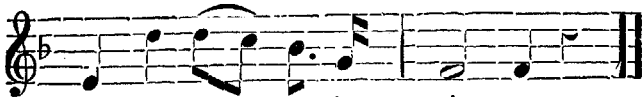
lar - mes ! Entends mes vœux — se-crets, ter-



mi - ne mes a - lar - mes ! par-



donne à mes re - grets, proserit, c'est pour ja-



mais, oui — pour ja - mais —

Frappé d'un arrêt plein d'horreur ;
 Meurtri par les flots en fureur ;
 Bien loin du sol qui m'a vu naître
 L'on me bannit ainsi qu'un traître !...
 Non, non, pour moi plus de beaux jours,
 Plus d'allégresse, plus d'amours !

Grand Dieu, etc.

Jeté sur la terre d'exil,
 Mon sort, désormais, quel es-til ?
 Languir brisé par la souffrance,
 Pleurer ma noble indépendance !
 Et puis, à force de gémir
 Sur un rocher tomber, mourir.
 Grand Dieu, etc.

J'avais des parents, des amis ;
 Un jour me les a tous ravis !
 Remplace-t-on le cœur d'un père,
 Et les caresses d'une mère !
 Mânes sacrés de mes aïeux,
 Veillez sur moi du haut des cieux.

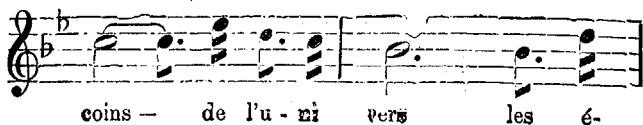
Grand Dieu, tu vois mes larmes !
 Entends mes vœux secrets !
 Termine mes alarmes !
 Pardonne à mes regrets.
 Proscrit, c'est pour jamais,
 Oui, pour jamais.

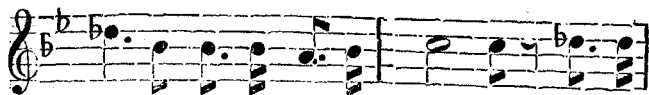


Le cri des Zouaves.

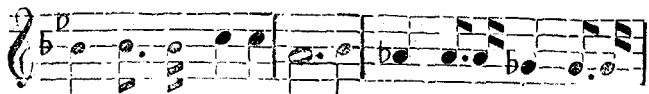
Tempo di marcia.

Pierre Dupont.

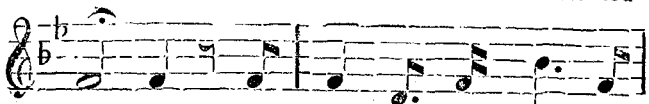




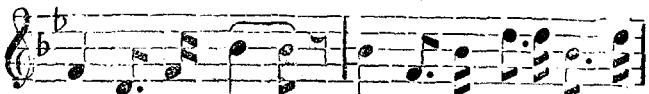
cris des li-bres et des bra-ves, on va



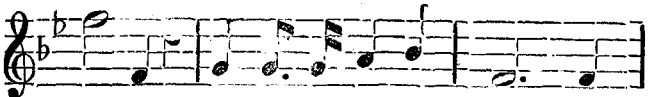
voir les nouveaux anciens : La France a lâ-ché ses Zou-



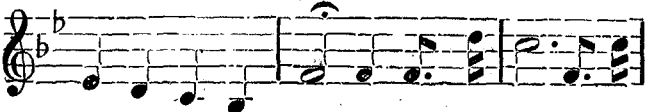
a - ves ! La pou-dre a par - lé,



Les clairons au vent Sonnent la charge et la vic-



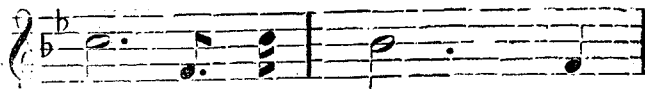
toi - re ; La bay - onnette a soif, el-



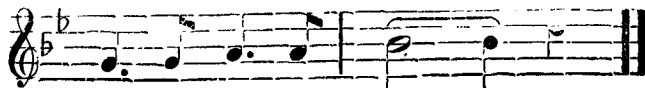
le demande à boi - re ! En avant, en a-



vant, Zou - a - ves, en a - vant ! en a -



vant, en a - vant, Zou -



a - ves, en a - vant ! —

L'Italie a frappé les airs
 D'un appel à sa délivrance ;
 Des quatre coins de l'univers
 Les échos ont répondu : France !!!
 Sur tous les champs italiens,
 Aux cris des libres et des braves,
 On va voir les nouveaux anciens :
 La France a lâché ses Zouaves.
 La poudre, etc.

Ils s'en vont l'arme à volonté,
 Le rire en barbe, et haut la tête,
 Cou nu, bonnet sur le côté,
 Comme des coqs à la rouge crête...

En les voyant passer, on sent
 Qu'ils n'ont pas peur de teindre l'herbe
De la belle couleur du sang,
 Ces prompts soldats au front superbe.
 La poudre, etc.

Avec leurs amis les chasseurs,
 Les dragons, les grenadiers graves,
 Clairs cuirassiers, fiers artilleurs,
 Et les zéphirs, et tous les braves,
 Ils marchent pour la liberté,
 Le bon droit des choses publiques,
 La justice et la vérité...
 En avant, soldats électriques!

La poudre a parlé, les clairons au vent
 Sonnent la charge et la victoire;
 La baïonnette a soif, elle demande à boire;
 En avant ! en avant ! zouaves, en avant ! (*Bis.*)



Au Large.

*Moderato.**E. Chanat.*

Au lar - ge, ma nacel - le, Au lar - ge,



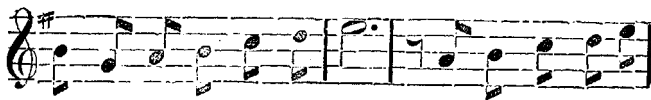
ma nacel - le; Tout mon bonheur à moi,



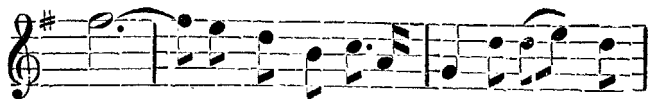
C'est l'o - cé - an et toi! au lar - ge,



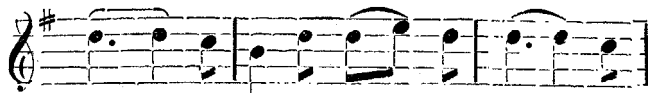
ma na-cel - le, au lar - ge, ma nacel-



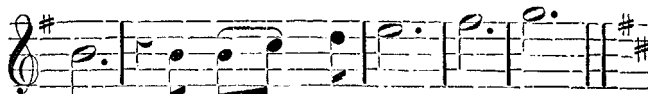
le, Tout mon bonheur à moi, Tout mon bonheur à



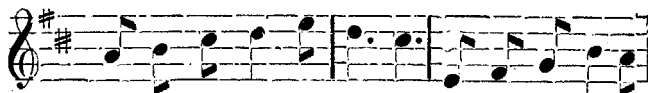
moi — c'est l'o - cé-an et toi ! tout mon bon



heur à moi, C'est l'o - cé - an — et



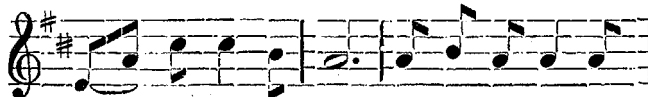
toi ! C'est l'o - - cé - an et toi !



D'u - ne branche fleuri - e j'ai pa-voi - sé ton



bord, Ma na-cel - le ché-ri - - e, A-



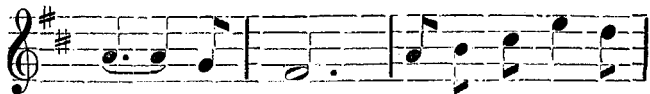
ban - donnons le port, Vi-te, partons ; l'é-



toi - - le de l'ho - ri - zon a fui, —



Et dé - ja sur la voi - le Un ray - - on



dé - - ja luit, et dé - ja sur la



voi - le Un ra - yon dé - - ja luit.

D'une branche fleurie
 J'ai pavaisé ton bord,
 Ma nacelle chérie
 Abandonnons le port,
 Vite, partons ; l'étoile
 De l'horizon a fui,
 Et déjà sur la voile
 Un rayon déjà luit. (*Bis.*)
 Au large, etc.

J'aime quand tu chemines
 Par un temps calme et pur,
 Quand soudain tu t'inclines
 Dans un sillon d'azur,
 Sur l'onde qui se ride
 J'aime le trait d'argent
 Qu'en ta course rapide
 Tu laisses frémissant, (*Bis.*)

Au large, etc.

J'aime aussi quand s'allume
 La foudre dans les cieux ;
 Que le flot blanc d'écume
 S'élance furieux
 A la voix du tonnerre.
 Mon plus doux chant répond,
 Et tu vogues plus fière
 Sur l'abîme profond. (*Bis.*)

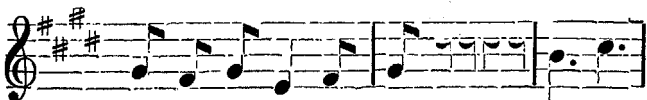
Au large, etc. .



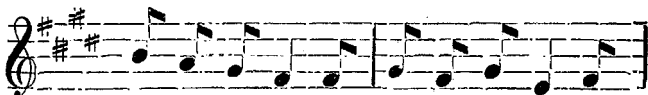
Où voulez-vous aller ?

*Mouvt. de Barcarolle.**Gounod.*

Di - tes, la jeu - ne bel - le,



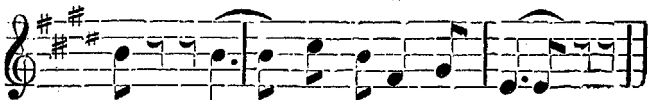
Où vou - lez-vous al - ler ? La voile



ou-vre son ai - le, La bri - se va souf -



fler



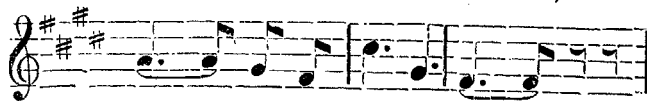
— La bri-se va souffler.



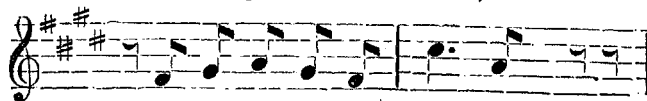
L'a - vi - ron est d'i - voi - re,



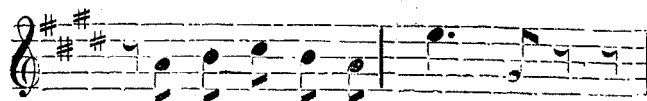
Le pa - vil - lon de moi - - re,



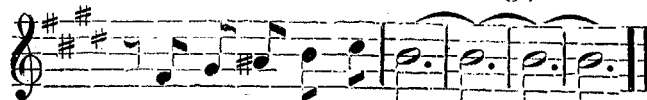
Le — gou - ver - nail d'or fin;



J'ai pour lest une o - ran - ge,



Pour voile une ai - le d'an - ge,



Pour mousse un sé - raphin, ——— D. C

L'aviron est d'ivoire,
 Le pavillon de moire,
 Le gouvernail d'or fin ;
 J'ai pour lest une orange,
 Pour voile une aile d'ange,
 Pour mousse un séraphin.

Dites, la jeune belle, etc.

Est-ce dans la Baltique,
 Sur la mer Pacifique,
 Dans l'île de Java ?
 Ou bien dans la Norvège,
 Cueillir la fleur de neige
 Ou la fleur d'augsoka ?

Dites, la jeune belle, etc.

Menez-moi, dit la belle,
 A la rive fidèle
 Où l'on aime toujours !
 Cette rive, ô ma chère,
 On ne la connaît guère
 Au pays des amours.

Dites, la jeune belle,



Marguerite.

*Andantino.**Gounod.*

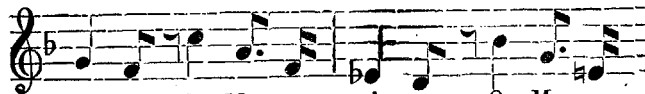
Si le bon - heur à sou - ri - re t'in-
Comme deux fleurs sur u - ne mê - me



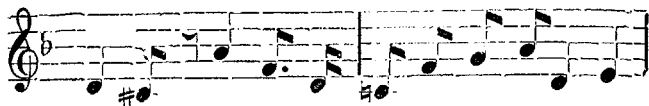
vi - te, Joy-eux a - lors je sens un doux é-
ti - ge, Notre des - tin suivait le mê - me



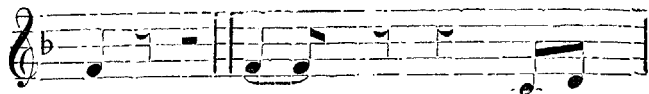
moi ; Si la dou - leur t'ac - ca - ble, Margue-
cours ; de tes chagrins en frè - re je m'af-



ri - te, O Margue - - ri - te, O Margue-
fi - ge, O Margue - ri - te, O Margue-



ri - te, Je pleure a - lors, je pleu-re comme
ri - te, Comme u - ne sœur je t'ai - merai tou-

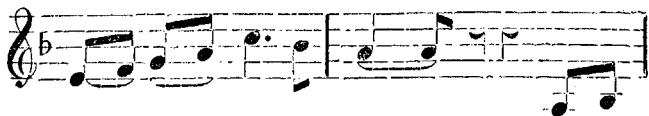


toi.

D. C.

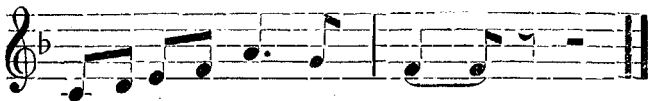
jours.—

Je

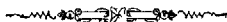


t'ai - me - - rai toujours—

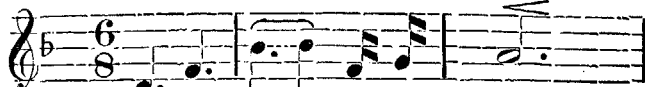
Je



t'ai - me - - rai tou - jours.



Le Torreador.

*Allegretto.**D'adhémar.*

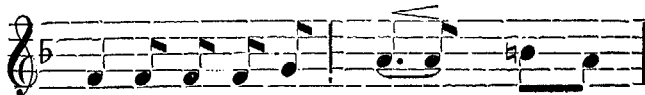
Enfant de— la mon — ta-



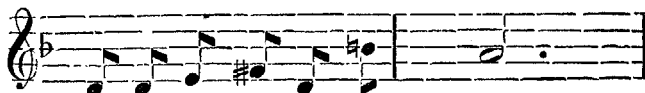
gne, Ah! que j'ai — me l'Es — pa-



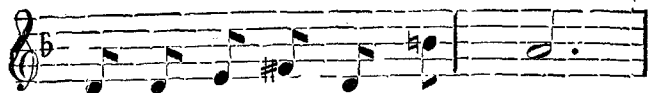
gne!— ah! que j'ai — — me l'Es-



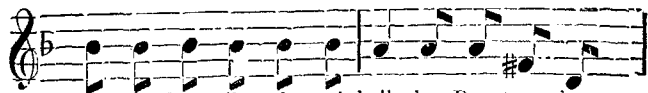
pagne, Ce merveil — — leux sé—



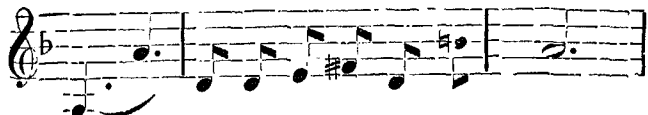
jour. L'An-da - lou - se gen - - til.



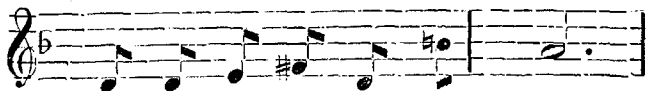
le, Voi - lant sous la man - til-



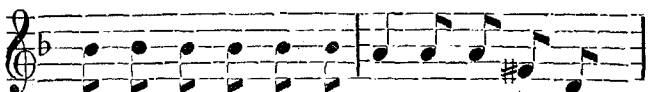
le son bel œil noir qui bril - le De tous les



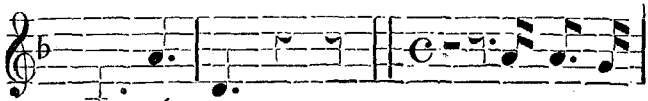
feux d'amour. L'An-da-lou-se gen til-



le, voi - lant sous la man - - til-



le, son bel œil noir qui bril - le De tous les



feux d'a- mour.

La trom-pe

sonne au taureau mu- gissant, La lance au
 poing, je dé- cla- re la guerre, Ah ! qu'il est
 beau dans sa dé- marche fiè- re, Frappant le
 sol et de rage é- cu- mant, frappant le
 sol et de rage e- cu - - - mant.

La trompe sonne au taureau mugissant,
 La lance au poing, je déclare la guerre,
 Ah ! qu'il est beau dans sa démarche fière,
 Frappant le sol et de rage écumant, (*Bis.*)

Enfant de la montagne, etc.

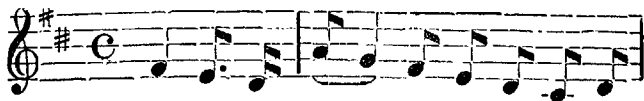
Il me poursuit, je trompe sa fureur,
 Il lutte en vain, je frappe, son sang coule,
 Puis en tombant dans l'arène il se roule,
 Expire enfin, et moi je suis vainqueur ! (*Bis.*)
 Enfant de la montagne, etc.

Entendez-vous pour le Torréador ?
 Tous ces bravos d'enivrante allegresse,
 Ils font bondir le cœur de ma maîtresse'
 Ces cris joyeux, et de fête et de mort. (*Bis.*)

Enfant de la montagne
 Ah ! que j'aime l'Espagne, (*Bis.*)
 Ce merveilleux séjour.
 L'Andalouse gentille,
 Voilant sous la mantille,
 Son bel œil noir qui brille
 De tous les feux d'amour.



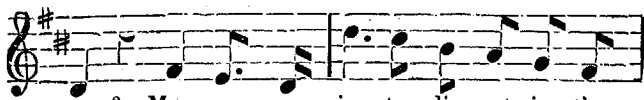
L'Oracle.

*Adagio non troppo.**Mendelssohn*

Comment peux-tu de moi dou-ter en-



co-re, Quand ton nom seul me fait bat-tre le



cœur? Mes yeux ra-vis te di-sent je t'a-



do-re, Sans ton amour il n'est plus de bon-



heur! crois aux ser-ments qu'a mur-mu - ré ma

lé - vre A ton o - reil - le un soir de l'autre é -

té. O soir de dou - ce fièvre Et de fé - li - ci -

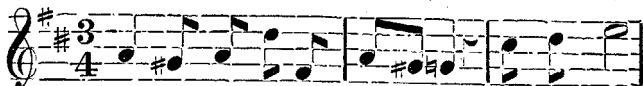
té, Tu con - sul - tas — la fleurette el - le -

mê - me, La margue - rite aus - si - tôt te par -

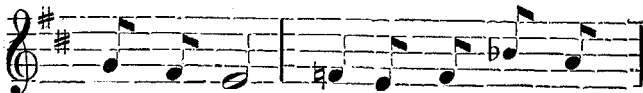
la : Pas - sion - nément, dit - elle, il

t'aime: Elle a dit vrai, crois cet o - ra - cle - là.

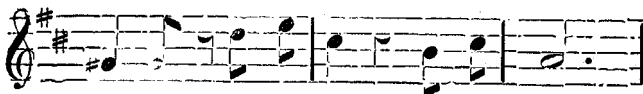
M'aimez-vous ?

*Audante.**Gustave Nadaud.*

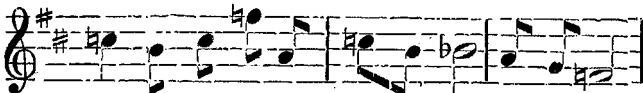
Vous ê - tes si jo : li - - e, Lais-sez-moi,



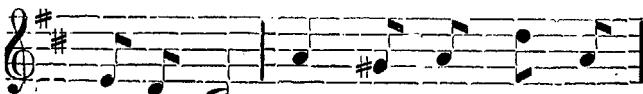
lais - sez - moi Vous re - gar - der, Ju-



li - e Sans ef - froi, sans ef - froi ;



Vos regards que j'ap - pel - - le sont si doux,



sont si doux, Je vous ai - me, cru-



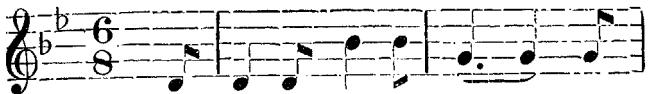
el - le, M'ai- mez-vous, m'ai - mez-vous ?

Si vous vouliez m'entendre
 Je serais, je serais
 Respectueux et tendre,
 A peu près, à peu près.
 Vous-même seriez franche,
 Entre nous, entre nous
 A charge de revanche....
 Voulez-vous, voulez-vous ?

L'amour, qu'il rie ou pleure,
 N'est-il pas, n'est-il pas
 La chose la meilleure
 D'ici-bas, d'ici-bas ?
 C'est moi qui vous supplie
 A genoux, à genoux,
 D'être heureuse, Julie !
 M'aimez-vous, m'aimez-vous ?



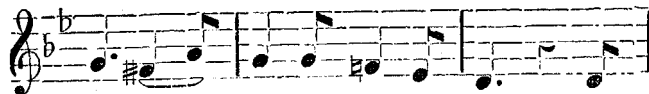
Le Mineur.

*Andante.**Paul Henrion.*

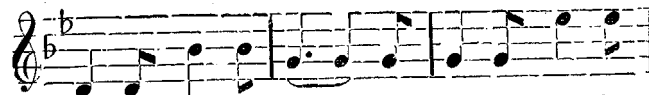
Pau - vre po ri - on Bel - ge, à



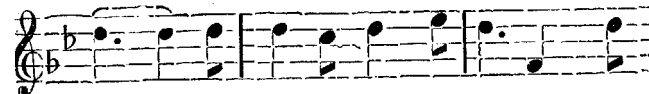
trois cents pieds sous ter-re J'extrais le noir char-



bon, qui— doit sor - tir du puits : A



pei - ne si du jour— je connais la lu-



miè - re, Ma lampe est mon so-leil, tous mes



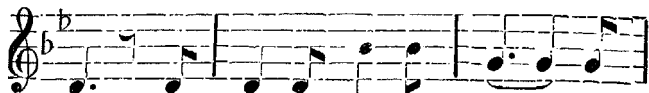
jours sont des nuits. Quand l'heu- re du re-



pos vient a - vec le di-man-che, Je



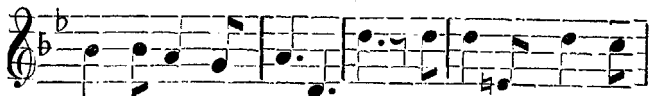
monte as - pi - rer l'air et sou-rire au ciel



bleu, En baisers pa - ter - nels mon



tris-te cœur s'é-pan-che, C'est ma ma-nière à



moi d'hono-rer le bon Dieu ! C'est ma ma-nière à



moi d'ho-no-rer le — bon Dieu !

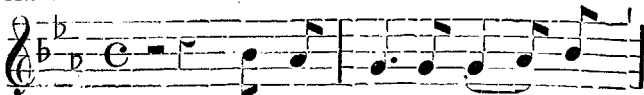
Que mon labeur pénible amène son salaire,
 Que l'amour de mes fi's me désire souvent,
 Que je passe un seul jour près de leur tendre mère
 Et je ne maudis pas mon sépulcre vivant.
 La richesse jamais n'exita mon envie ;
 Frugal et résigné, je suis content de peu,
 J'espère en l'avenir d'une meilleure vie....
 C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu !

Mais quels cris tout-à-coup frappent ces voûtes sombres
 Au secours ! un mineur vient d'être enseveli.
 La muraille s'écroule, et nul sous les décombres
 N'ose affronter la mort pour sauver un ami.
 Hésiter est honteux et fuir est misérable !
 A l'œuvre ! et maudit soit celui qui déserte ce lieu !
 Devoir doux à accomplir, j'ai sauvé mon semblable,
 C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu !

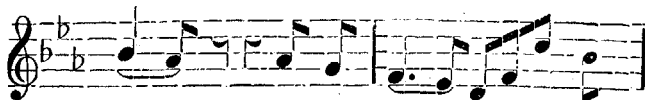


Première pensée de Boieldieu.

Andantino.



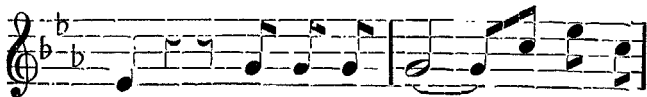
1. Sil est vraie d'ê - tre
2. Chaque ins - tant vient at - ti-
3. U - ne fleur cueil-lie un



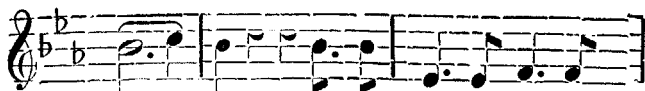
deux, Fut tou - jours le bien — su-
ser La — flam - - me qui me dé-
soir Par — el - le dans la prai-



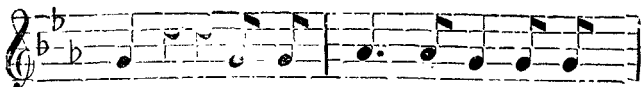
prê - me, Hé-las! c'est un mal af-
vo - re; N'est-ce pas un doux bai-
ri - - e Me di - sait en - core es-



freux De ne plus voir — ce qu'on
ser Qui me vient bru - ler en-
poir! Mais la pau - vret - - te est flé-



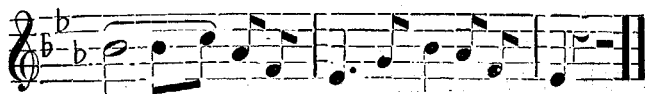
ai - me, } Vi-vre loin de ses a-
co - - re,
tri - - e.



mours, N'est-ce pas mou-rir tous les



jours ? vi - vre loin de ses — a-



mours — N'est-ce pas mourir tous les jours,



Le Bonsoir.

*Allegretto.**Gustave Nadaud.*

Bon-soir, Margue - ri - - - te,



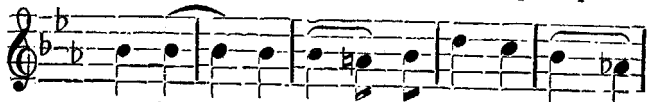
La nuit vient si vi - te Qu'on ne



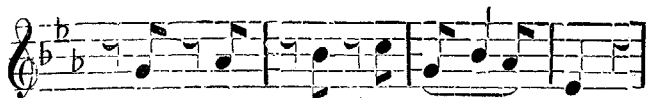
peut par-ler d'amour— Quand on aime a-



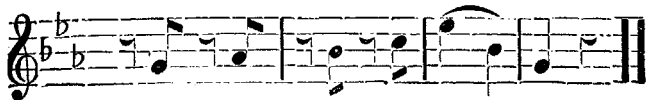
vec con-stan-ce Pour di-re tout ce qu'on pen-



se On n'a pas— as-sez du jour—



La . . . nuit . . . vient si vi - - - te,



Bon - soir . . . Mar - gue- ri - - te.

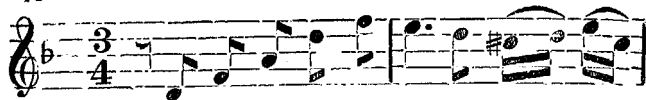
Fermez la paupière,
 Tout dort sur la terre
 En attendant le soleil,
 Chaque plante se réveille.
 Un frisson courbe la feuille,
 Les fleurs dorment leur sommeil.
 Tout dort sur la terre,
 Fermez la paupière.

A demain, ma mie:
 Restez endormie
 Jusqu'à ce moment si doux
 Qui voit se dorer les grèves
 Et, si vous faites des rêves,
 Rêvez à qui pense à vous.
 Restez endormie,
 A demain, ma mie.

Pourquoi me parler d'elle ?

Appassionato.

Rossini



Pourquoi me parler d'elle Dé— sor.



mais ? J'ai ban ni l'in-fi de —



le Qui me fut si cru - el - le Que j'ai-



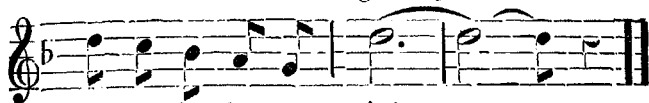
mais... mais... mais... Mais je ne l'ai - me



plus— Ses plaintes et ses pleurs sont su- per-



flus. De ses regrets je ris—



Je re-nais, je re - vis ! —

Pourquoi souffler la cendre

De mon cœur ?

Vous ne pouvez lui rendre

Sa flamme pure et tendre,

Son ardeur.

Non, non,

Non je ne la crois plus,

Et ses serments menteurs

Sont superflus.

Elle est loin de mon cœur,

Je renaiss au bonheur.

Bien loin de ma pensée

J'ai chassé

Son image effacée ;

Ma tendresse insensée

A passé.

Ah ! ah !

Je blasphème et je meurs !

Hélas ! je l'aime encore.

Oui, je le sens,

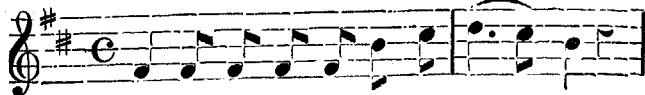
Le triste abandonné

A déjà pardonné.

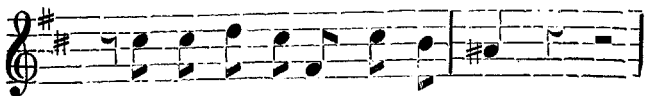
Le melon.

Allegro moderato.

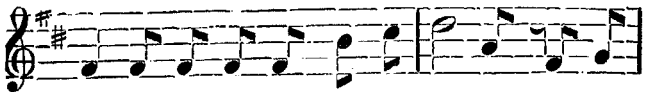
G. Nadaud.



J'ai-me la ter-re de bru-yè - - re,



J'ai-me les rayons du so-leil;



A sa bien-fai-san-te lu-mière Je de-



viens ri-ant et ver - - meil.



J'ai-me a clo-che bien fer - - mé - e



Je suis l'unique providence
 Des charlatans et des auteurs ;
 Je suis la dernière espérance
 Des filous et des directeurs
 Je suis le héros des bitumes,
 Et, dans les mines de charbon,
 Je prends des actions posthumes :
 Je suis melon.

Je crois aux éternelles flammes
 Des maris anciens et nouveaux,
 A la fidélité des femmes,
 A la bonne foi des journaux.
 Aux convictions politiques
 De...Démosthène et de Platon,
 Aux peupliers démocratiques :
 Je suis melon.

Je pousse dans la chambre unique,
 (J'en aimerais deux cependant ;))
 Et je couvre la république
 Sous la cloche du président.
 Dans cette fertile Champagne,
 Je pousse à côté du chardon,
 Jusqu'au sommet de la montagne :
 Je suis melon.

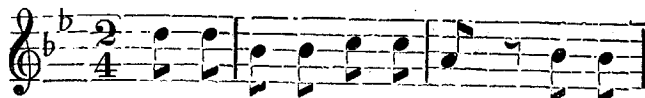
En un mot, je suis le seul maître
 De ce globe où nous végétons ;
 Et, dans les planètes, peut-être
 Ai-je d'illustre rejetons ?
 Vous, enfin, juges peu sévères
 Qui m'écoutez là... tout de bon,
 Donnez-moi la main, chers confrères :
 Je suis melon.



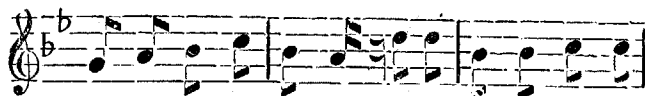
Vieille Histoire.

Andantino.

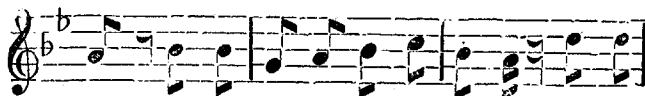
G. Nadaud.



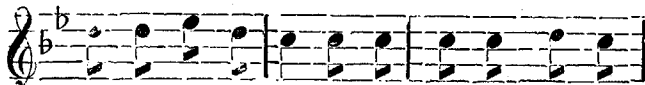
Mes enfants, au coin du feu Quand cha-



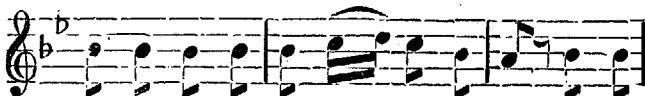
cun de vous se pres-se, Laissez-moi penser un



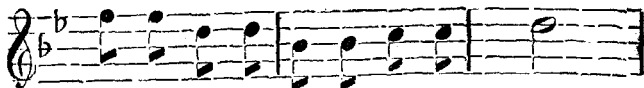
peu Au vieux temps de ma jeu- nes - se ; Laissez



moi rê-ver toujours au sou - ve - nir sé - cu-



lai - re qui ber - ça mes premiers jours.. Vieille his-



toi - re ma grand'mè - re Vieille his - toi -



re, ma grand' - mè - - - re.

Mes'enfants, au coin du feu,
 Quand chacun de vous se presse,
 Laissez-moi penser un peu
 Au vieux temps de ma jeunesse :
 Laissez-moi rêver toujours
 Au souvenir séculaire
 Qui berça nos premiers jours...
 Vieille histoire, ma grand'mère.

Si vous saviez, mes enfants,
 Comme alors nous étions belles,
 Avec nos flots de rubans,
 Avec nos fines dentelles.
 C'était le temps des amours ;
 Les hommes cherchaient à plaire,
 Les femmes plaisaient toujours...
 Vieille histoire, ma grand mère.

Loin de nos salons, alors,
 On laissait la politiquè :
 Point de pianos discorés,
 Et point de thé britannique :

Mais un compliment bien dit,
 Une épigramme légère,
 De la grâce et de l'esprit...
 Vieille histoire, ma grand'mère.

Alors, nous avions, enfants,
 Des écrivains de génie ;
 Ils étaient beaucoup plus grands
 Avec plus de modestie.
 Ils avaient moins de procès ;
 Ils apprenaient la grammaire ;
 Ils écrivaient le français...
 Vieille histoire, ma grand'mère.

Mes enfants, si vous saviez !
 Nous avions toutes les gloires :
 Les poétiques lauriers
 Et la palme des victoires.
 Tout s'inclinait devant
 Et les peuples de la terre
 Nous admiraient à genoux...
 Vieille histoire, ma grand'mère.



La reine du matin.

Andantino.

Gounod.



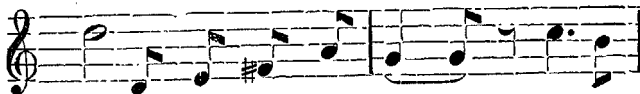
Comme la naissante au - ro-re Se lè-ve pâle en-



co - re Dans l'a - zur des cieux,--



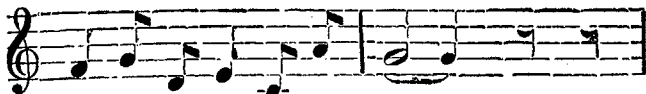
Et bien-tôt é - tin - ce - lan - te, De sa clar - té brû-



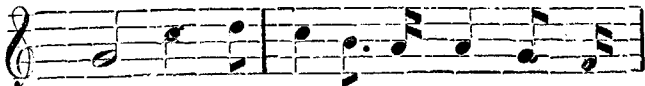
lante é - blou - it les yeux.— Tel son



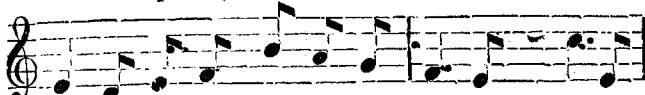
doux printemps ray-on - ne Sous la vaine couronne Que



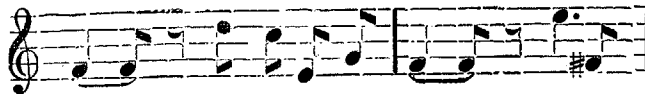
mit sur son front le des - tin.—



Mais qui ja - mais pour - ra di - re Ta



Grê - ce ta grâce et ton sou - ri - re O Bal-



Kis,— rei - ne du ma - tin— O Bal-



Kis,— rei - ne du ma - tin !

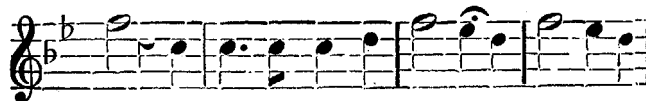
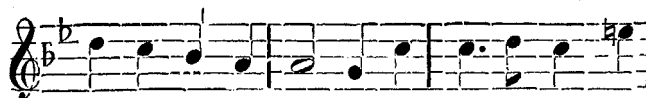
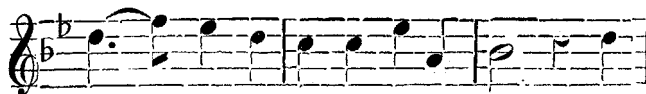
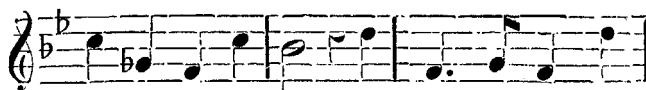
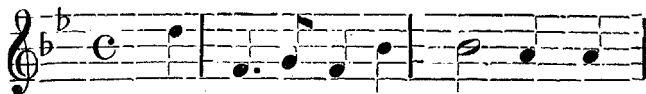
Comme la naissante aurore
Se lève pâle encore
Dans l'azur des cieux,
Et bientôt étincelante
De sa clarté brûlante
Eblouit les yeux,

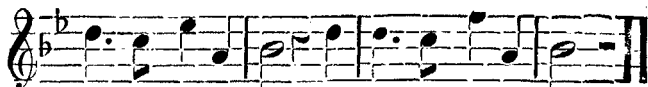
Tel son doux printemps rayonne
 Sous la vaine couronne
 Que mit sur son front le destin,
 Mais qui jamais pourra dire
 Ta grâce et ton sourire,
 O Bal-Kis, reine du matin !

Sous la gaze se devine
 Dans sa splendeur divine
 Sa jeune beauté,
 Sur son visage réside
 Une pudeur candide
 Avec la fierté.
 Entre l'ignorance heureuse
 Et l'ivresse amoureuse.
 Son cœur semble encor incertain
 Mais qui jamais pourra dire
 Ta grâce et ton sourire,
 O Bal-Kis, reine du matin !



L'Echo.

*Moderato.**F. Schubert.*



pond soudain l'é-cho, répond soudain l'écho.

Colin me dit encore
Que dans le bois souvent,
Il guette dès l'aurore
Pour me suivre en rêvant.
Que tout rendrait prospère
Le don d'un cœur nouveau,
Mais qu'il en désespère...

Espère !

Répond soudain l'écho ! (*Bis.*)

Et lui croyant m'entendre
Dans cette voix de l'air,
Son doux regard plus tendre
Brilla comme un éclair :
Veux-tu quand tout repose,
Dit-il dans le hameau,
Que sur ce teint de rose...

Ose !

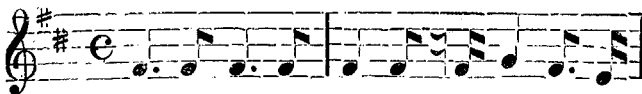
Répond soudain l'écho ! (*Bis.*)

Colin viendra, ma mère,
Te demander mon cœur ;
Dis-lui, si c'est chimère,
L'écho fut un moqueur ;
Mais si ton indulgence
Te dit qu'un feu si beau
Mérite récompense...

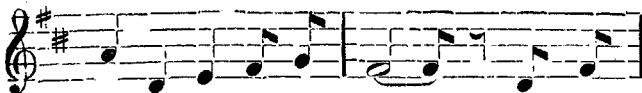
Pense !

Que moi j'étais l'écho ! (*Bis.*)

Au Rossignol.

*Andante.**Gounod.*

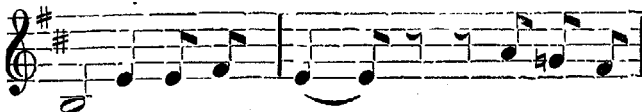
Quand ta voix cé - les - te pré-lude Au si-



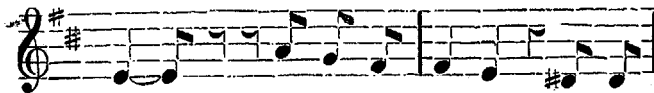
len ce des bel-les nuits,— Barde ai-



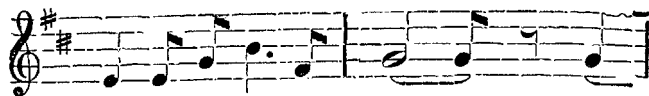
lé de ma so - li - tu - de, Tu ne sais



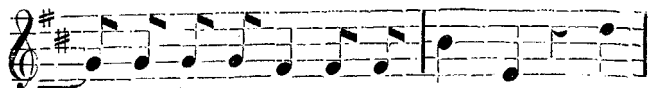
pas que je te suis ;— Tu ne sais



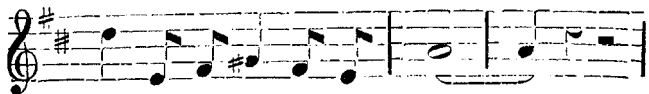
pas— que mon o - reil - le Sus-pen-



due à ta dou-ce voix—— De



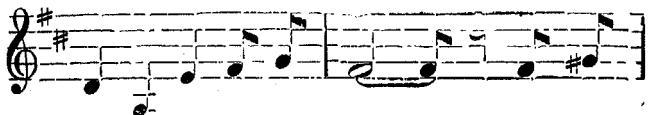
l har-mo-ni - cu - se mer - veil - le s'en-



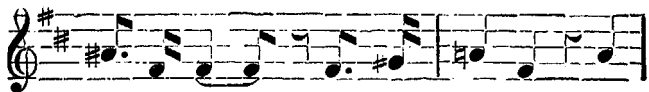
i - vre longtemps sous les bois!——



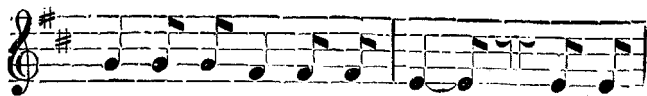
Tu ne sais pas que mon ha - lei - ne sur mes



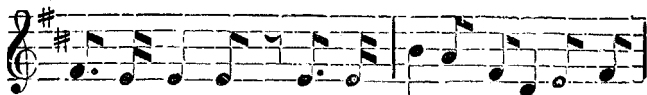
lè - vres n'o - se pas - ser;—— Que mon



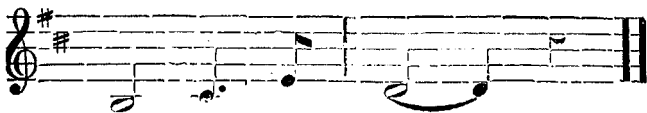
pied mu - et—— foule à pei - ne La



feuille qu'il craint de frois - ser — ; Que mon



pied mu - et — foule à pei-ne La feuille qu'il



craint de frois — ser —

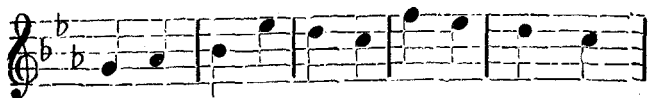
Ah ! ta voix touchante au sublime,
 Est trop pure pour ce bas lieu ;
 Cette musique qui t'anime,
 Est un instinct qui monte à Dieu !
 Tu prends les sons que tu recueilles
 Dans les gazouillements des flots,
 Dans les frémissements des reuilles,
 Dans les bruits mourants des échos !
 Et de ces doux sons où se mêle
 L'instinct céleste qui t'instruit,
 Dieu fit ta voix, O Philomèle !
 Et tu fais ton hymne à la nuit !
 Philomèle ! Philomèle !
 Tu fais ton hymne à la nuit !

Ah ! ces douces scènes nocturnes,
Les pieux mystères du soir,
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes
Comme l'urne d'un encensoir ;
Et cette voix mystérieuse
Qu'écoutent les anges et moi,
Ces soupirs de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi !
Oh !.. mêle ta voix à la mienne ;
La même oreille nous entend ;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend,
Ta prière, ta prière
Monte mieux au ciel qui l'attend !





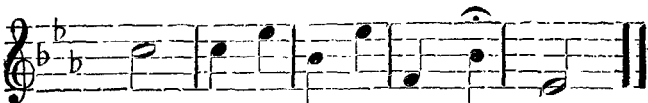
Non Jean - net - te la charman - te ; Cha - grin



plus grand me tourmen - te... Je n'ai pas trou-



vé le tien ; de plus, j'ai per - du le



mien ! de plus, j'ai per - du le mien !

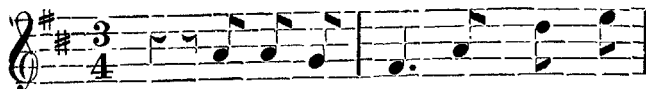
Hélas ! j'ai perdu mon cœur ;
 Je le cherche en ce village,
 Dans nos bois ou sur la plage,
 Mais je n'ai pas de bonheur...
 Jean, as-tu trouvé mon cœur ?
 Dis, as-tu trouvé mon cœur ?
 Non, Jeannette la charmante ;
 Chagrin plus grand me tourmente...
 Je n'ai pas trouvé le tien ;
 De plus, j'ai perdu le mien ! (*Bis.*)

Eh bien, cherchons notre cœur,
 Et cherchons tous deux ensemble...
 Mais, dis-moi pourquoi ta voix tremble ?
 Serait-ce donc de frayeur ?
 Jean, faut avoir plus de cœur !
 Faut avoir bien plus de cœur !
 Oui, c'est de peur, et je n'ose
 Hélas ! t'en dire la cause...
 Si tu veux chercher le mien,
 Moi, je chercherai le tien ! (*Bis.*)

Soudain pour chercher leur cœur,
 Tout tremblants ils sont en route...
 Ils cherchèrent tant, sans doute,
 Que touché de leur douleur,
 Dieu leur fit trouver leur cœur.
 Dieu leur fit trouver leur cœur,
 Entre deux cœurs, c'est l'usage,
 Tout s'arrangeant, au village
 Jeanne, à Jean dit : prends le mien...
 Puisque j'ai déjà...le tien ! (*Bis.*)



Où vas-tu petit oiseau ?

*Moderato.**Amat.*

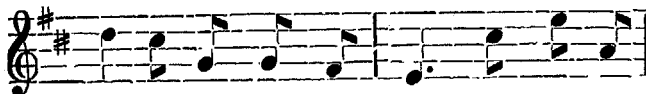
Rê-ve, par - fum ou frais mur-



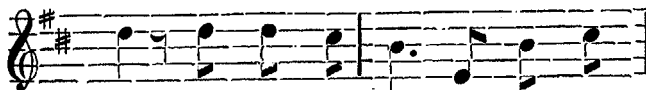
mu - re, pe - tit oi - seau, qui donc es-



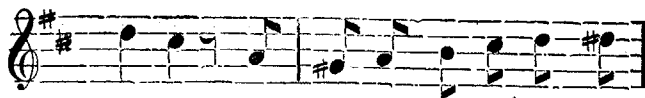
tu ? Je suis l'a mant de la na-



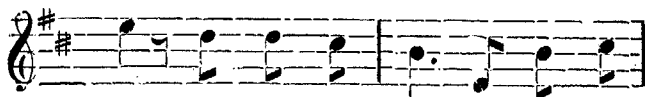
tu - re cré - é par Dieu, par lui vê-



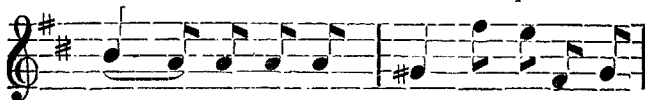
tu ; Je suis un prin - ce sans roy-



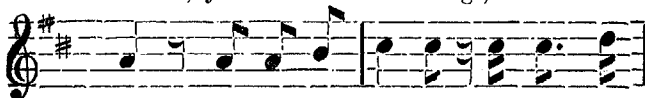
au-ma ! Je suis heu - reux, peu m'importe



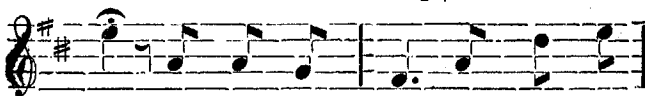
où ; Et mal - gré tout ce qu'en dit



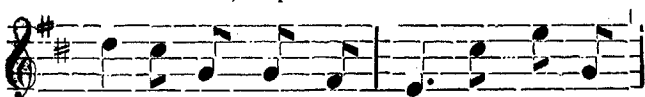
l'hom-me, je suis le sa - ge, il est le



fou ! Je suis le sa - ge, il est le



fou ! Rê - ve, par - fum ou frais mur-



mu - re, pe - tit oi - seau, qui donc es-



tu ? Je suis l'a - mant de la na-



tu - re, cré é par Dieu, par lui vê - tu.

Dans tes chansons toujours joyeuses,
 Petit oiseau, que chantes-tu ?
 Je chante mes plumes soyeuses,
 Ma liberté, mon bois touffu !
 Je chante l'astre qui rayonne,
 Et ma campagne et mes amours !
 Je chante le Dieu qui me donne
 Le grain du mil et les beaux jours !..
 Dans tes chansons toujours joyeuses,
 Petit oiseau, que chantes-tu ?
 Je chante mes plumes soyeuses,
 Ma liberté, mon bois touffu !

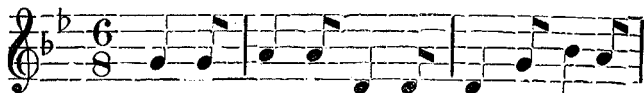
De nos bosquets, hôte infidèle,
 Petit oiseau, dis, où vas-tu ?
 Je vais où me porte mon aile,
 Vers l'avenir, vers l'inconnu !
 Je vais où va l'homme moins sage :
 Tous deux même but nous attend ;

Nous faisons le même voyage,
 L'un en pleurant, l'autre en chantant ;
 De nos bosquets, hôte infidèle,
 Petit oiseau, dis, où vas-tu ?
 Je vais où me porte mon aile,
 Vers un avenir inconnu.

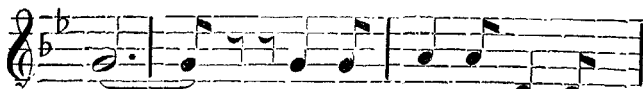
Mais au terme de ton voyage,
 Petit oiseau, qu'espères tu ?
 J'espère le repos du sage,
 Si doux au voyageur rendu !..
 J'espère au Dieu de la nature
 Rendre ce qu'il m'avait prêté ;
 Ma plume blanche et ma voix pure
 Mon innocence et ma gaieté !
 Mais au terme de ton voyage,
 Petit oiseau qu'espères-tu ?
 J'espère le repos du sage,
 Si doux au voyageur rendu.



Crépuscule.

*Andante moderato.**Gounod.*

Quand sur la col - li - ne Seul je vais m'as-



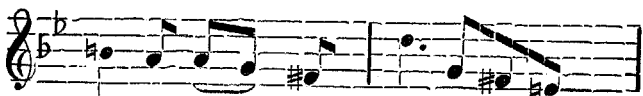
soir ! — Quand le jour dé - cli - ne



dans la paix du soir ! — Dis ! a-



lors ne viens - tu pas ? Car mon



cœur en - tend tout bas mur - mu-



rer ta — — — voix di — vi — — — — — ne.

Loin de ton sourire
 La douleur me suit !
 Tout me semble dire,
 Le bonheur te fuit !
 Mais que ton regard charmant
 Me caresse doucement,
 Dans tes yeux mon âme expire !

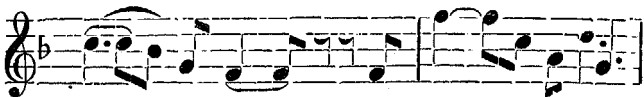
Si tu m'es ravies
 Il me faut mourir !
 Car sans toi ma vie
 N'est plus que souffrir !
 Mais rêver et vivre à deux,
 Ici-bas c'est vivre aux cieux,
 Viens rêver ma douce amie !



La Berceuse.

*Moderato.**F. Schubert.*

Le frais — ruisseau, le



bois — t'appel - le, Viens là, — cher enfant,



près de nous !.. Et com - me l'oiseau



sur — son ai - le L'en-



fant ac - court — joy - eux — et doux ; l'en-



fant -- accourt -- joy - eux -- et doux.

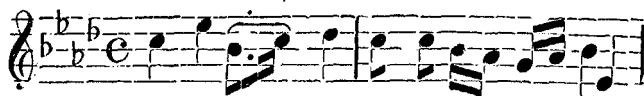
Dans les buissons la caille chante ;
 Le jour se brise en vingt couleurs ;
 Les perles que l'aurore argente,
 Tremblent humides sur les fleurs. (*Bis.*)

Sur le gazon. il se renverse,
 Et comme il suit la nue aux cieux,
 Le Dieu des beaux rêves le berce,
 Puis mollement ferme ses yeux. (*Bis.*)

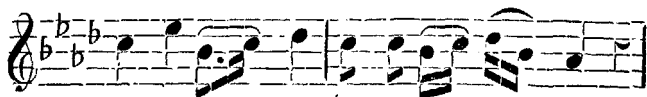
Puis de l'enfant la mère en larmes,
 A force de joie et d'amour,
 Contemple en paix ses tendres charmes,
 Et ne voit pas s'enfuir le jour. (*Bis.*)



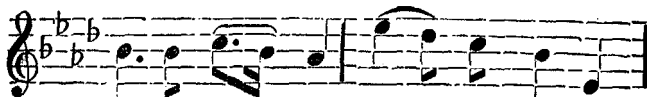
La jeune Mère.

*Molto lento.**F. Schubert.*

Dors, dors en - fant, beau comme les—anges,



Ta mère est là qui veil- le pour toi



Qui te ber - ce dans tes lan - ges,

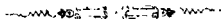


Et croit ber - cer plus qu'un fils de roi !

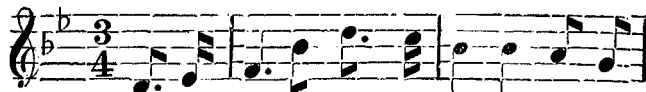
Dors, dors, enfant beau comme les anges,
Ta mère est là qui veille pour toi ;
 Qui te berce dans tes langes,
Et croit bercer plus qu'un fils de roi !

Dors, dors sans peur, dans ta molle tombe,
Mon bras jaloux te presse encor ;
 Sous son aile la colombe
Protège ainsi tout son cher trésor !

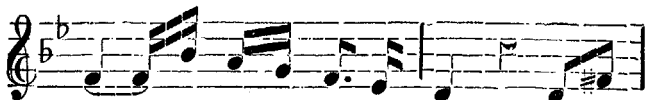
Dors, dors bien chaud sur la plume douce,
L'amour plus doux garde ton sommeil !
 Une rose dans sa mousse
Fleurit déjà pour ton gai réveil !



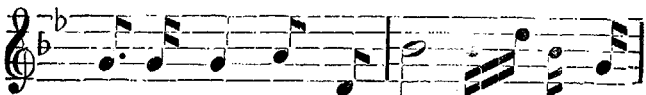
Rosée amère.

*Moderato.**F. Abt.*

Quand la tris - te rê - ve - ri - e Seul m'en-



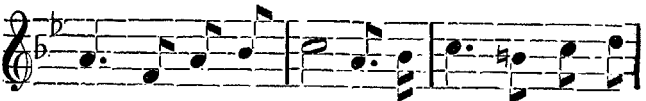
traî - - ne au fond des bois, Je—



pense aux jours d'au - tre - fois; En— fou-lant



l'her-be flé - tri - - e, Et mon



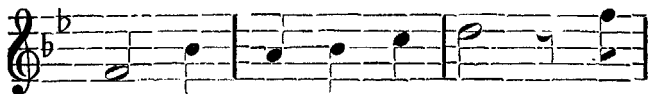
cœur, mon cœur trop plein se répand en pleurs sou-



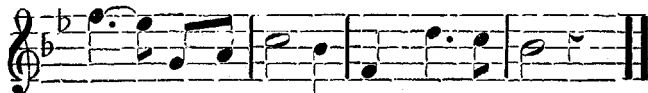
dain— Cou-lez de ma pau-piè - re, Cou-



lez, lar— mes du cœur, Ro-sée a-



mè - re de la dou - leur, Ro-



sée— a - mè - re de la ddulœur.

Quand la triste rêverie
Seul m'entraîne au fond des bois,
Je pense aux jours d'autrefois ;
En foulant l'herbe flétrie,
Et mon cœur, mon cœur trop plein
Se répand en pleurs soudain.

Coulez de ma paupière,
Coulez, larmes du cœur,
Rosée amère
De la douleur.

Une vierge à son aurore
 Souriait à mes vingt ans ;
 Aux rayons d'un beau printemps
 Mon bonheur allait éclore.
 Mais hélas ! adieu bonheur !
 Elle est morte dans sa fleur.

Coulez de ma paupière,
 Coulez, larmes du cœur,
 Rosée amère
 De la douleur.

Les chimères de ma gloire,
 Sans consoler mon amour,
 M'ont bercé..rêve d'un jour,
 De leur splendeur illusoire :
 Et mon cœur pleure à jamais
 Le doux ange que j'aimais.

Coulez de ma paupière,
 Coulez, larmes du cœur,
 Rosée amère
 De la douleur.



Le gondolier de Venise.

*Allegro.**C. Schubert.*

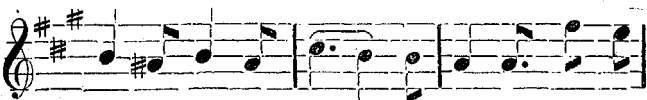
Com - me l'oiseau qui vo - le,



fuis ! glisse, ô ma gon-do-le, dé - ja la barca-



rol-le re - ten - tit — à l'en - tour ! Du



Do - ge c'est la fê - te, Saint Marc aux jeux s'ap-



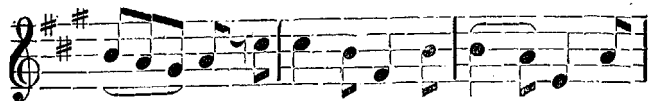
prê - te ! narguons vents et tem - pê - te ! Pour



nous ah quel beau jour ! au souffle de la



bri— se, Vi - te, gagnons Ve-



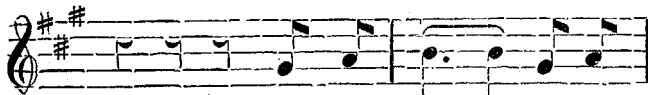
ni - - se ! Ni-net - ta ma pro-mi - se im-



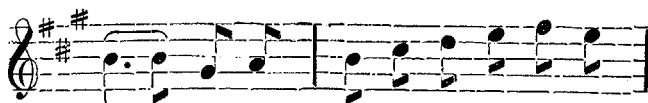
plo - re mon re - tour !— Ni-net - ta ma pro-



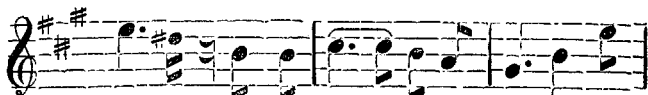
ni - - se im - plo - re mon re - tour !



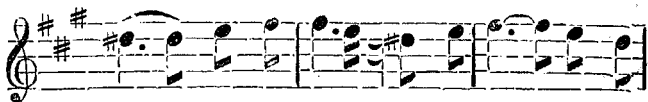
Quel plai - sir— quel bon-



heur — quand aux pieds de ma jeu - ne maî-



tres - se, Je viendrai dé - po - ser le prix



de — mon a - dresse et le ten - - dre scr-



ment que ré - cla — me mon cœur !

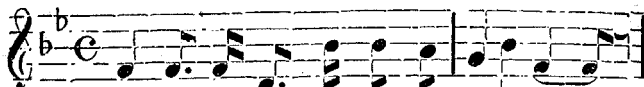
Hâtons-nous c'est demain
Que Pietro mon vieux père,
Pour combler tous mes vœux,
S'unissant à ma mère,
D'allégresse enivré
Doit bénir mon hymen.



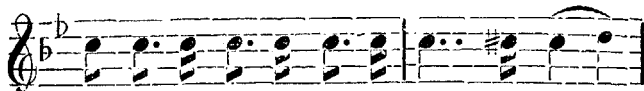
Les rameaux.

Andante maestoso.

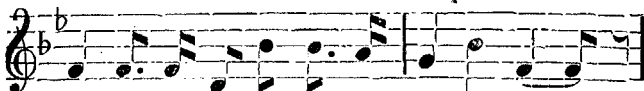
J. Faure.



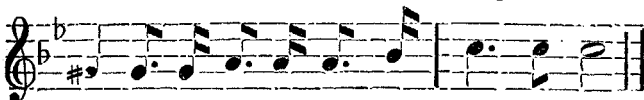
Sur nos chemins les rameaux et les fleurs



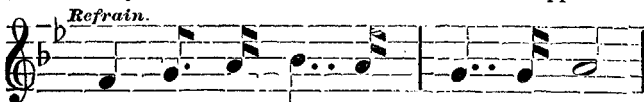
Sont ré - pan-dus dans ce grand jour de fê - te,



Jé - sus s'a - vance et vient sé - cher nos pleurs—



dé - ja la foule à l'ac - cla - mer s'apprête :



Peu - ples chan - tez, chan - - tez en chœur ;

Que vo - tre voix à no - - tre

voix — ré - pon - de : Ho - san - na !

Gloire au seigneur Bé - ni ce - lui qui vient sau - ver le

mon — de !

Il a parlé, les peuples à sa voix
 Ont recouvré leur liberté perdue,
 L'humanité donne à chacun ses droits
 Et la lumière est à chacun rendue.
 Peuples, chantez, etc.

Réjouis-toi, sainte Jérusa'em,
 De tes enfants chante la délivrance
 Par charité, le Dieu de Bethléem
 Avec la foi t'apporte l'espérance.
 Peuples, chantez, etc.

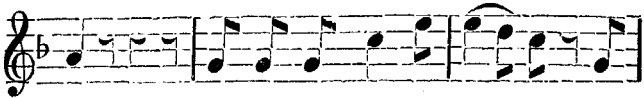
A vos amours.

*Largo.**G. Nadaud.*

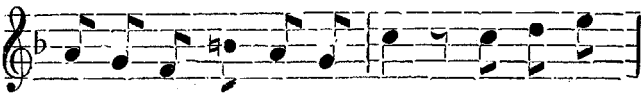
Vo-tre verre a cho-qué— le



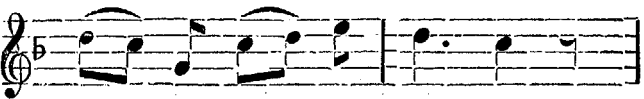
mien Se-lon le vieil u - sa—



ge Et vo-tre voix m'en-ga - ge A



pro-lon-ger cet en-tre-tien, s'il faut chan-



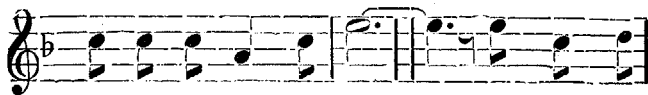
ter— cel - le— que j'ai - me,



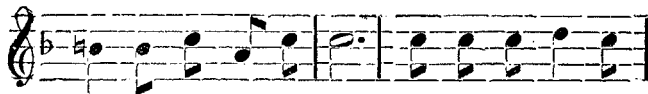
Vo-lon-tiers j'o - bé - is, Car je suis



ab - sent de— moi - - mê - me



com-me de mon pa-ys— Des mœurs an-



cien - nes Suivons le cours : Je bois à vos a-



mours et vous bu - vez— aux mien - nes.

Entre elle et moi l'on avait cru
Mettre la terre entière ;
Je regarde en arrière
Le sillon que j'ai parcouru.

Pour traverser les mers lointaines
 Mon cœur se fait vaisseau ;
 Pour franchir les monts et les plaines
 Mon cœur se fait oiseau.
 Des mœurs, etc.

En m'éloignant je lui promis
 Qu'à l'heure coutumière
 Je dirais ma prière
 Et que son nom y serait mis,
 Avant que paraisse l'aurore,
 Ce doux nom me poursuit,
 Et ma prière dure encore
 Lorsque revient la nuit.
 Des mœurs, etc.

Si quelqu'un de vous a connu
 Les tourments de l'absence,
 Qu'il ait la souvenance
 Du pays qui l'a retenu.
 Si quelque chaste fiancée
 Attend votre retour,
 Adieu, portez-lui la pensée
 D'un exilé d'amour.
 Des mœurs, etc.



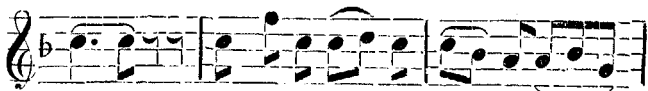
La ferme de Beauvoir.

Andante.

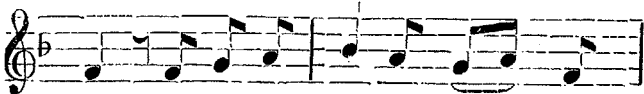
G. Nadaud.



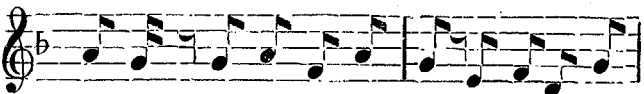
C'est à la fer - me de Beau-



voir— Qu'est un troupeau de va - ches blan—



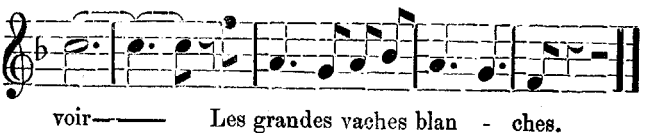
ches, Je vais là - bas tous les— di-



manches rien que pour les voir, Rienque pour les



voir. Quand el - les man - gent dans l'é-



C'est à la ferme de Beauvoir
 Qu'est un troupeau de vaches blanches ;
 Je vais là-bas tous les dimanches
 Rien que pour les voir. (*Bis.*)
 Quand elles mangent dans l'étable,
 On dirait des gourmands à table,
 Et lorsque les foin sont rentrés,
 Elles s'abattent sur les prés
 Comme des avalanches.
 Je vais le dimanche à Beauvoir
 Pour seulement apercevoir
 Les grandes vaches blanches.

C'est à la ferme de Beauvoir
 Qu'est un gros chien qui bat les autres ;
 Le lundi j'y mène les nôtres
 Rien que pour le voir. (*Bis.*)
 Mais dès qu'ils ont pu reconnaître
 De quel côté s'en va leur maître
 Ils disparaissent pas à pas,
 Tête en arrière et queue en bas,
 Comme petits apôtres ;
 Le lundi je vais à Beauvoir
 Pour seulement apercevoir
 Le chien qui bat les autres.

C'est à la ferme de Beauvoir
 Qu'est le vieux berger Nicodème ;
 Tous les jeudis j'y vais de même
 Rien que pour le voir. (*Bis.*)
 Il me raconte un tas d'histoires ;
 Il épelle dans des grimoires

Et lit couramment dans la main :
 Il est long comme un grand chêne,
 Et sec comme carême,
 Le jeudi je vais à Beauvoir
 Pour seulement apercevoir
 Le berger Nicodème.

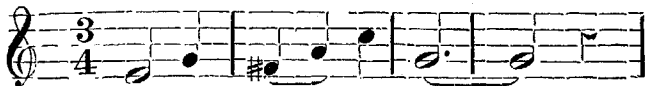
C'est à la ferme de Beauvoir
 Qu'est une fillette que j'aime ;
 Denise est son nom de baptême,
 Et je vais la voir. (*Bis.*)
 Ce n'est pas pour les vaches blanches
 Que je vais là tous les dimanches,
 Je n'y vais pas tous les lundis
 Pour le chien, ni tous les jeudis
 Pour le vicux Nicodème.
 Tous les jours je vais à Beauvoir
 Pour seulement apercevoir
 La fillette que j'aime !



Quand on a vingt ans.

Tempo di valse.

Abel Queille.



Quand on a— vingt ans,—



O la bel - le cho - se ! Comme on



se— croit grand,— Comme on est lé-



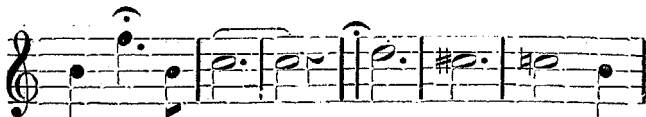
ger ! — Le pré - - sent— est bleu,—



L'a - ve - nir— est ro - se,



Et comme un oi - seau l'on veut vol-ti - ger, l'on



veut vol - ti - ger. — Le cœur est tout



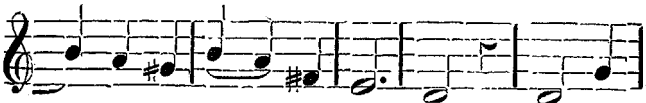
plein — de chau - de ten - dres - se,



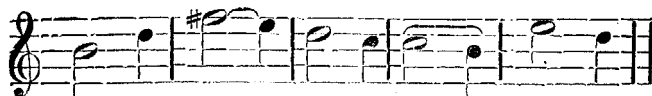
Tout vous sem-ble bon, — Un rien sait char-



mer, — On tient à la main —



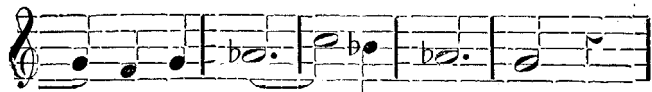
— La cou - pe — d'i - vres - se, Et l'on



ne sait bien— qu'u - ne cho - - se : « ai-



mer.» Ai - mer— c'est plu - rer,—



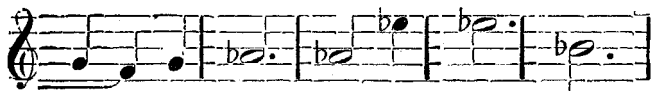
— c'est trem - bler,— c'est ri - re,



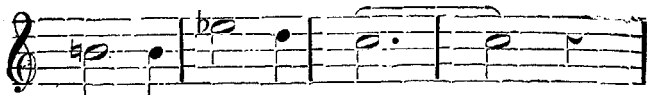
C'est pas - ser— la nuit— à fai - re



un son - net, C'est sous un bal - con



— a - voir le dé - li - re,



C'est ren - trer pen - sif——



Lors - que l'au - be naît,——

Aimer ! c'est gémir, aimer c'est attendre,
 C'est dans un bouquet glisser un aveu,
 C'est être à la fois et terrible et tendre,
 C'est braver la mort pour un blond cheveu.
 Comme l'on est fou, comme l'on est ivre !
 Comme le cœur bat, comme le sang bout !
 L'hiver on ne sent ni neige ni givre,
 L'été, le soleil vous trouve debout.
 Aimer ! c'est parler le soir aux étoiles,
 C'est prendre en pitié les rois et les cours,
 C'est de Galathée arracher les voiles,
 C'est croire et mentir, c'est dire : Toujours !

Aimer c'est la vie ! avec sa Musette.
 Quand le printemps vient, on court par les bois,
 Avec un sourire on fait la dinette,
 On est deux ! partout ce n'est qu'une voix.
 Couple heureux, l'on va sous l'épais feuillage,
 On frissonne, on a la main dans la main,
 Et de l'adorée au charmant visage,
 Le front pur se couvre alors de carmin.

Nous l'avons tous lu ce divin poème,
 Nous l'avons tous fait ce rêve enchanté,
 Nous l'avons tous dit ce doux mot : « Je t'aime ! »
 O premier baiser, qui ne t'a chanté ?

Vous étiez pressant, elle était songeuse,
 Vous disiez : « c'est mal, tu ne m'aimes pas ... »
 Pour réponse alors, la belle boudeuse
 Penchait son visage et vous parlait bas.
 C'était le Printemps, vous aviez fièvre,
 Vous restiez longtemps sans vous dire rien,
 Et puis votre lèvre embrassait sa lèvre.
 Ce qui s'ensuivait l'Amour le sait bien.....
 On s'en retournait, Elle un peu moins folle,
 Vous la lèvre humide et l'œil plein d'éclairs,
 Et vous consoliez votre chère Idole
 Et les rossignols chantaient dans les airs.....

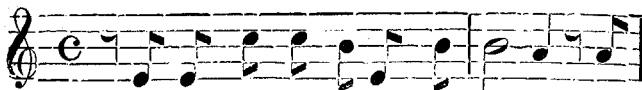
Quand on a vingt ans, ô belle chose !
 Comme on se croit grand, comme on est léger !
 Le présent est bleu, l'avenir est rose,
 Et comme un oiseau l'on veut voltiger.



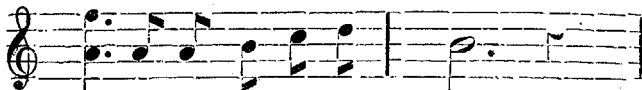
La fleur sauvage.

Moderato.

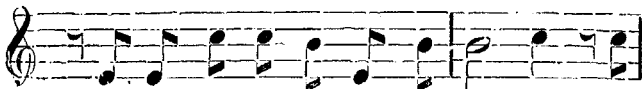
A. Marié.



On la nommait la fleur sau - va - ge ; Dieu



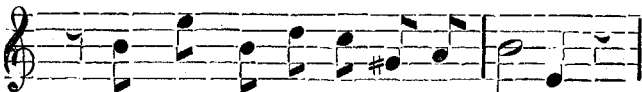
seul se rap - pe-lait son nom,



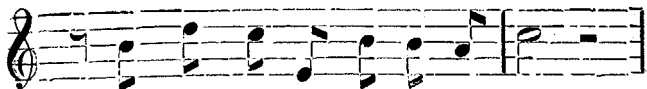
Et vraiment son charmant vi - sa - ge Bril-



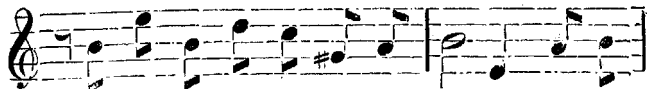
lait d'un é - tran - ge ray - on.



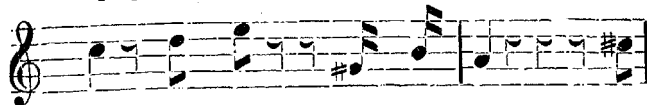
Quand sous un pâ - le clair de lu - ne



Que ses yeux noirs é - blou - is - saient,



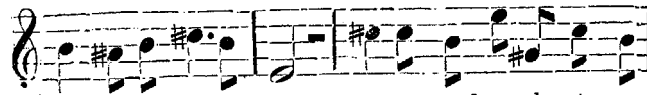
Ap - pa - rais - suit sa beau - té bru - ne, Les pas -



sants, par - fois, se signaient. Pour



tant, tu n'é - tais pas méchan - te, Frê - le



fl - ur d'un pa - ys loin - tain Qu'en un jour de sombre é - pou -



van - te ap - - por - ta l'ai - le du des -

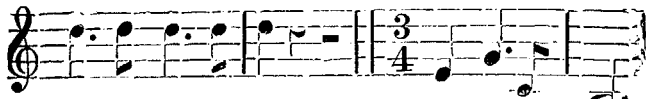


tin ! Qu'en un jour de sombre é - pou.



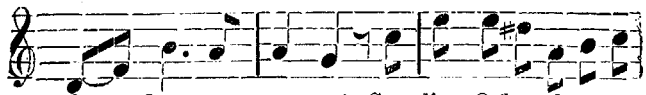
van - te ap - por - ta l'ai - le du des-tin ! Apporta

Andante.

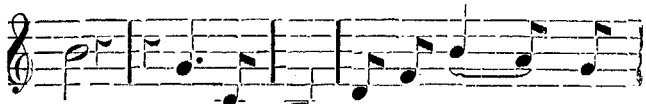


l'ai - le du des-tin !

Grandis chez nous,



O fleur sau - va - ge ! Grandis, O fleur de pure-



té, A l'a - bri d'un nou - vel — o-



ra-ge, à l'om-bre, à l'ombre de la li - ber-té !

On la nommait la fleur sauvage ;
 Dieu seul se rappelait son nom,
 Et vraiment son charmant visage
 Brillait d'un étrange rayon,
 Quand sous un pâle clair de lune,
 Que ses yeux noirs éblouissaient,
 Apparaissait sa beauré brune,
 Les passants, parfois se signaient.
 Pourtant, tu n'étais point méchante,
 Frêle fleur d'un pays lointain,
 Qu'en un jour de sombre épouvante
 Apporta l'aile du destin !

Elle savait qu'elle était belle,
 Le clair ruisseau le lui disait ;
 Mais au plus doux propos rebelle
 Bien vite son cœur se fermait.
 Pourtant voici qu'un cri de guerre
 Soudain éclate et fait surgir
 D'un peuple la sainte colère...
 O vierge pourquoi donc pâlir ?
 Enfant, ce n'est point ta patrie
 Qui défend un sol menacé...
 Va dans les bois, toute fleurie,
 Cacher le rêve commencé !

Ah ! la patrie est où l'on aime !
 Celui que j'aime est parti ;
 Et voilà pourquoi mon front blême
 Caresse un rêve anéanti.
 A tous mes secrets se révèle ;
 Oh ! je ne suis plus fière, oh non !

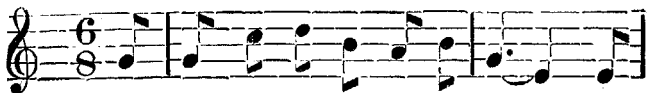
Et par sa blessure cruelle
 Mon cœur va vous jeter son nom !
 Vous frémissiez et sous un voile
 Vous voulez me cacher son sort ;
 Mon âme a perdu son étoile,
 Une voix me dit qu'il est mort.

Un soir d'été d'un reflet rose
 Eclaire le sang répandu ;
 Quel gentil cavalier repose
 Auprès de ce corps étendu ?
 C'est elle, c'est la fleur sauvage,
 Près d'elle un mousquet est jeté ;
 De cette arme as-tu fait usage.
 Pour défendre la liberté ?
 Pauvre âme avant l'heure flétrie,
 Un désespoir la dévorait,
 Elle est morte pour la patrie
 De celui qui la dédaignait !

Tu revivras, ô fleur sauvage !
 Céleste fleur de pureté ;
 A l'abri d'un nouvel orage,
 Tu fleuriras en liberté !



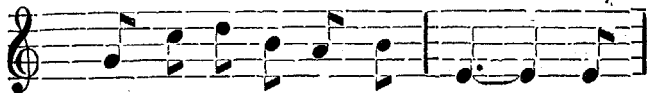
Le rendez-vous des adieux.

*Andantino**Abel Queille.*

Je t'ai de-man-dé, Ma-de-lei-ne, Un



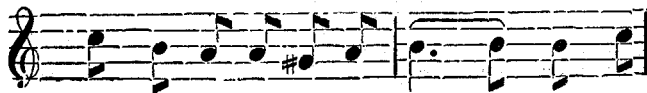
ren-dez-vous pour nos a - dieux ;— D'un



pas - sé d hi - er, tout joy - eux,— dé-

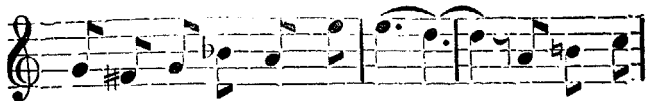


jà tu te sou - viens à pei - ne : Oui,



ton dé-part a vu - fi - nir— Mon bon-





Comme au vent de la plai-ne— où sont les



fleurs, où sont les fleurs de l'an der-nier.

Je t'ai demandé, Madeleine,
 Un rendez-vous pour nos adieux ;
 D'un passé d'hier, tout joyeux,
 Déjà tu te souviens à peine.
 Oui, ton départ a vu finir
 Mon bonheur avec ma jeunesse,
 Mais mon cœur, malgré sa tristesse,
 A conservé le souvenir.

T'en souvient-il ? c'était ta fête,
 Je t'apportai, fruit du travail,
 Les premiers pendants de corail
 Dont l'amour encadrait ta tête.
 C'était peu ! mais que de bonheur !
 L'amour embellit tant les choses ;
 Alors pour un bouquet de roses
 Le plaisir inondait ton cœur !
 Où sont-ils, etc.

Va-t-en, ombre de ma maîtresse,
 Tu n'es plus maîtresse aujourd'hui
 C'est ton maître, entends-tu !
 Dont l'or achète ta tendresse.
 Pars ! je ne pouvais espérer
 Ni tes regrets ni tes alarmes,
 Pars ! je ne croirais plus aux larmes ;
 Si je voyais tes yeux pleurer !
 Où sont-ils, etc.

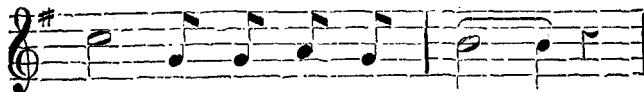
Va-t-en ! non ! reste une heure encore,
 Qu'un baiser scelle nos adieux.
 Parle ! je fermerai les yeux
 En écoutant ta voix sonore.
 Et pendant quelques courts instants
 Je verrai la mansarde heureuse
 Où ta chanson libre et joyeuse
 Faisait de ma vie un printemps
 Où sont-ils, etc.



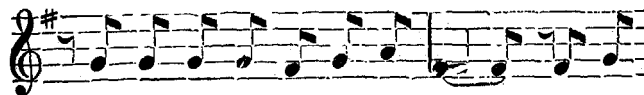
Pour la France !

*Moderato.**C. Malo.*

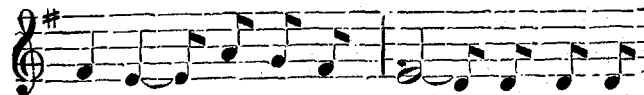
Ils étaient bien vieux mais gaillards ! Le ma-



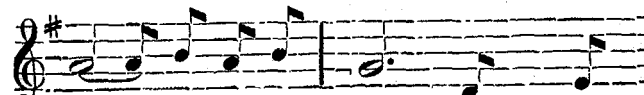
ri Quand ve - nait sa fê - te,



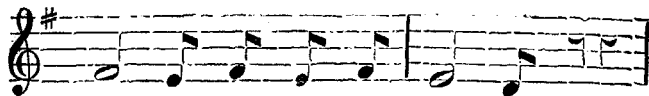
chantait des refrains é - gril - lards, et ma-



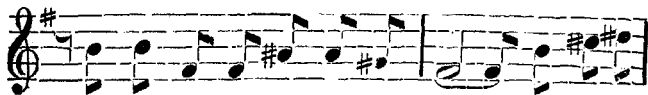
da - me — branlait la têt - te. Un pe - tit



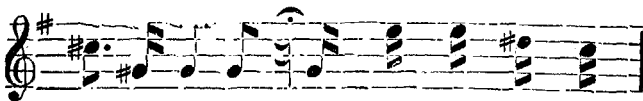
fil de dix-huit ans leur res.



tait pour tou - te fa - mil - le;



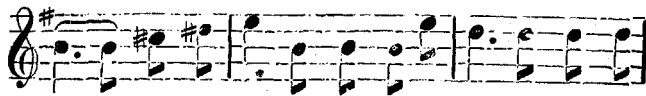
Ils l'avaient gâ - té si long - temps, Dam ! le der-



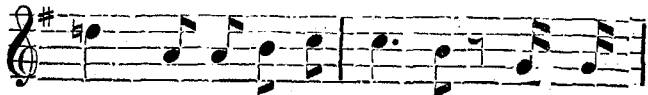
nier, le seul ! - hor - reur ! un é - clair



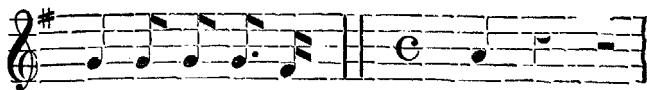
bril - le... Le ciel est en feu ! - tremblez



tous ! c'est la guerre et son noir cor-té - ge ! L'enfant



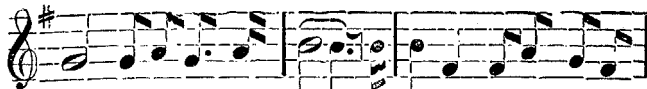
part,... que Dieu le pro - té - ge ! La grand'



mè - re prie a ge - - roux,



soy-ons plus forts que la souf-fran - ce, dit le



vieux, sanglotant tout bas... Allons ! femme, ne pleurons



pas ! C'est pour la Fran - - ce !

Les vieillards étaient jour et nuit
 A l'affut des moindres nouvelles ;
 Un sot rapport... quelques faux bruits..
 Leur causait des transes mortelles.
 Ils avaient un portrait d'enfant,
 Souvenir de son plus jeune âge,
 Qu'ils embrassaient en soupirant...
 Un coin du ciel pour eux... inutile courage !..
 Le sort nous trahit... les chemins
 Rouges de sang, gris de fumée,
 Ont vu se fondre notre armée...

—La grand'mère joignait les mains !
Soyons plus forts, etc

Ils étaient assis tristement
Près du foyer : avant l'aurore
Des soldats de son régiment
Avaient passé...lui...pas encore !...
«Votre fils?...nous le connaissons,
Avaient-ils dit...là...sur la route
«Il marche à côté des caissons !...»
Et le vieux espérait ! mais hélas ! plus de doute !
On entendit des voix...des falots
Brillent aux fentes de la porte...
C'est le pauvre enfant qu'on rapporte...
—La grand' mère éclate en sanglots.

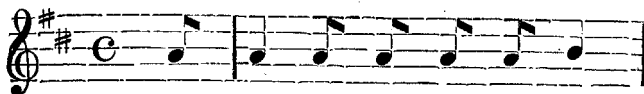
Le vieux, brisé par la souffrance
Se raidit...il ne pleure pas !...
«Vois-tu, femme, dit-il bien bas ;
«C'est pour la France !»



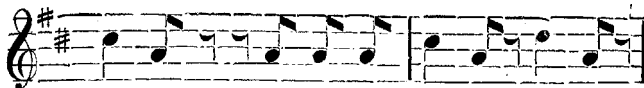
Le Cousin Charles.

Tempo di marcia.

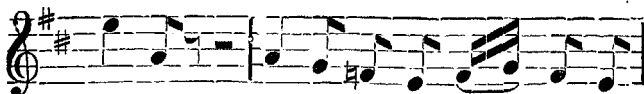
G. Nadaud.



Tu viens du pa - ys, Cou - sin



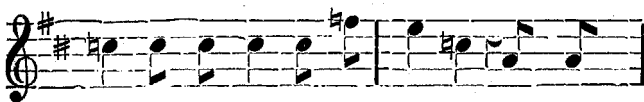
Charles; Quel-les nou - vel - les? par-le,



par - le. J'ai vu ta mère, el - le m'a



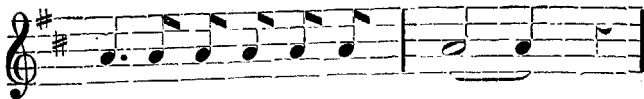
dit: «Embras - se bien no - tre pe - tit, Pour



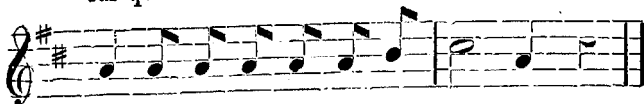
lui j'ai brû - lé plus d'un oier - ge. Les sol-



dat's n'ont pas as - sez peur. Dis-



lui qu'il met-te sur son cœur—



Cet - te mé - dail - le de la Vier - ge. »



Mer - ci, cou - sin Char les, mer-



ci, Va, mon métier n'est pas le pi—



re. Le sol - dat n'a pas un sou-



ci. A ceux qui m'aiment tu peux di—



re que je les aime aus-si.

Cousin Charles, as-tu vu mon père ?
 Toujours bon ouvrier, j'espère ?
 —Il m'a dit : « mon petit Charlot,
 « Puisque tu dois le voir bientôt,
 « J'ai quelque chose à te remettre :
 « Ecrire n'est pas mon état,
 « Mais je l'ai fait pour le soldat. »
 Merci, etc.

As-tu vu ma sœur Marguerite ?
 Je la quittai toute petite.
 —Elle encre dans ses dix-huit ans ;
 Elle est belle comme un printemps...
 Lorsque j'allais franchir la porte,
 Sans que personne put la voir,
 Elle a serré dans mon mouchoir,
 Ce louis d'or que je t'apporte.
 Merci, etc.

Est-ce tout, petit cousin Charles ?

Personne d'autre ? Parle, parle.

—J'ai vu cousines et cousins,

Les camarades, les voisins ;

Tous ils m'ont dit, comme on suppose :

« S'il ne nous a pas oubliés,

« Faites-lui bien mes amitiés »

Mais je ne vois pas autre chose.

Merci, etc.

Adieu, cousin, et bon voyage !

Ne quitte jamais le village.

—Qu'as-tu mon ami ? tu riais,

Et tu pleures... Ah ! j'oubliais

Cette bague, que j'avais mise

A mon doigt pour te la donner.

C'est...tu ne pourrais deviner,

Tu sais bien, la petite Elise !

Merci, etc.



Rappelle-toi !

G. Rupès.

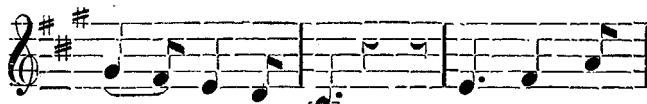
Moderato.



Rap - pel - le - toi quand l'â - me de ta



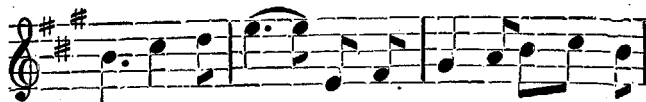
mè - re S'en - vo - le - ra d'i - ci -



bas vers le ciel, Rap - pel - le -



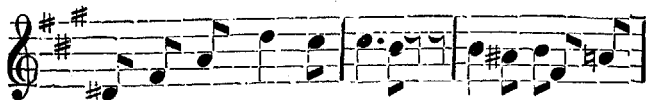
toi sa cons - tan - te pri - è - re,



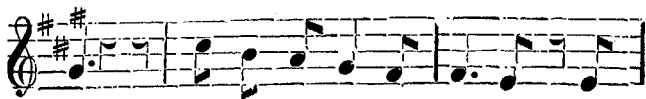
son doux regard — son bai - ser ma - ter-



nel, De plai-sir et de jeux



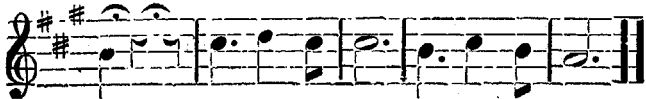
lors-que ton cœur s'en-ivre, A des rêves pi-



eux quand ton â - me se li - vre, En-



fant rap-pel - le - toi qui t'ai - ma — plus que



moi ? Rap - pel - le - toi ! rap-pel - le - toi !

Rappelle-toi, quand l'âme de ta mère
 S'envolera d'ici-bas vers le ciel,
 Rappelle-toi sa constante prière,
 Son doux regard, son baiser maternel.
 De plaisir et de jeux lorsque ton cœur s'enivre,
 A des rêves pieux quand ton âme se livre,
 Enfant, rappelle toi, qui t'aima plus que moi ?
 Rappelle toi ! rappelle-toi !

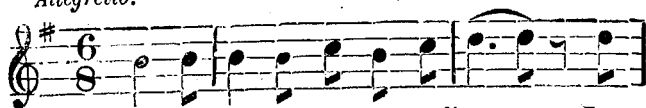
Rappelle-toi qu'au chemin de l'enfance
 Par mon amour tu n'as vu que des fleurs ;
 Rappelle-toi plus tard quand la souffrance,
 Le désespoir fera couler tes pleurs.
 Rien n'est si doux au cœur que le nom d'une mère.
 Son souvenir console et fait que l'on espère.
 Enfant, rappelle-toi, qui t'aima plus que moi ?
 Rappelle-toi ! rappelle-toi !

Rappelle-toi, quand au vieux cimetière
 J'irai dormir à l'ombre de la croix ;
 Ne laisse pas ma tombe solitaire,
 Viens m'y parler comme autrefois.
 Dans le bois on passe, écoute un doux murmure,
 C'est la voix de la mère, aussi tendre, aussi pure.
 Enfant, rappelle-toi, qui t'aima plus que moi ?
 Rappelle-toi ! rappelle-toi !



La Perruque.

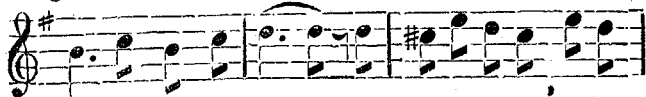
Paroles de R. Tremblay. Musique de E. Blain-Saint-Aubin
Allegretto.



Au - tre-fois, d'a-près les on-dits,— Les



gens bien mis portaient per - ru - que ; Sa - ges et



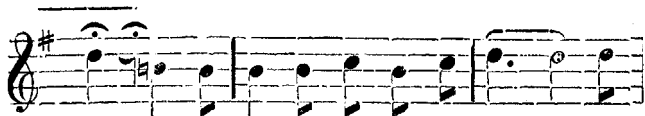
fous, vieux é - tourdis,— Pe - tits crevés avaient la



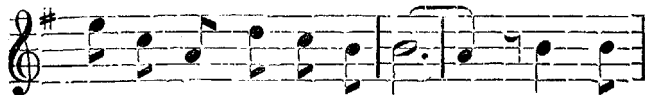
nu - que Cou - ver - te de cheveux pou-



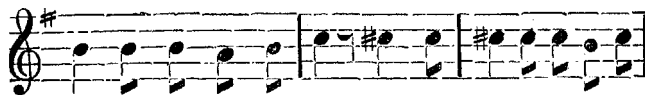
drés Ay - ant cou - ron - né d'autres têtes



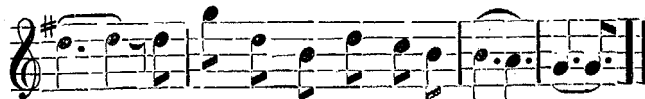
tes, Et des muffles bien en-ca-drés Sur-



montaient de bien drô-les bê-tes, Et des



muffles bien en-cadrés, Et des muffles bien enca-



drés Sur-mou-taient de bien drôles bê-tes.

On raconte d'un ton sérieux
 Qu'à cette époque de l'histoire,
 Les hommes avaient des cheveux !
 C'est assez difficile à croire.
 Aujourd'hui ce n'est plus par goût
 Qu'un homme coiffe la perruque,
 C'est pour mieux cacher son.....genou,
 Lorsqu'il ne peut porter la tuque.

Avec un visage mignon,
 Un front candide, un air aimable,
 De fausses dents, un faux chignon,
 La femme est un être adorable.
 En vain l'homme s'affublerait
 D'une triple fausse crinière,
 Quand sous le postiche il ploierait,
 Son aspect ne séduirait guère.

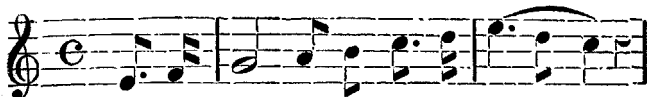
On raconte qu'un freluquet
 (Ce ne peut être qu'un infirme)
 Aurait conservé son toupet
 Jusqu'à vingt ans. Pour moi j'affirme
 Que s'il le garde, c'est qu'il veut
 Le faire monter en perruque
 Le jour où son dernier cheveu
 Restera collé dans sa tuque.

Je soutiens qu'ordinairement
 L'homme n'a pas de chevelure.
 L'Indien la porte fièrement,
 Mais il la porte à sa ceinture.
 Je suis certain que nos aïeux
 N'avaient pas de poils à revendre.
 Leurs descendants, s'ils en ont deux,
 Se les arrachent pour les fendre.

Mes Rêves.

Moderato.

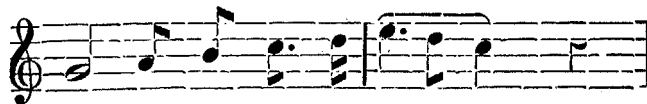
L. Maresse.



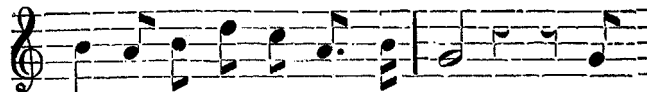
Mes a - mis, vou - lez-vous con - naî - - tre



Tous les beaux rê - ves que je fais ? D'i - ci -



bas je vois dis - pa - raî - - tre



Tous les a - bus, tous les for - faits. A



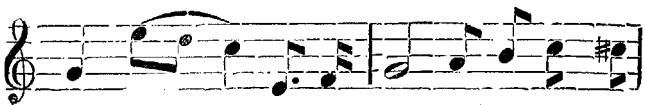
l'homme ac - cor-dant u - ne trê - - ve, Les



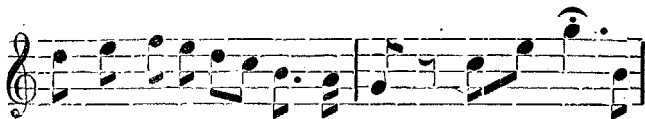
cieux an-noncent d'heureux jours... Le bon-



heur ne fût-il qu'un rê-ve, Ah! laissez-moi rê-



ver tou-jours. Le bon-heur ne fût-il qu'un



rêve! Ah! laissez moi, laissez-moi rê--ver tou-



jours.

Dieu! ta jus-tice est in-fi-

Dieu, ta justice est infinie !
 Je vois le trône des Césars
 S'éclipser devant le génie,
 Céder la couronne aux beaux-arts.
 Le peuple brûle sur la Grève
 Le gibet, frère des vautours.
 Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
 Ah ! laissez-moi rêver toujours.

Amis, dans ce siècle équitable,
 Le fils du riche et l'orphelin
 Sont allés à la même table,
 Ont part au même habit de lin.
 Aux dignités nul ne s'élève
 Par l'intrigue ou de vains discours.
 Le bonheur, etc.

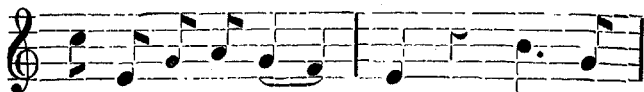
Sillonnez nos plaines fertiles,
 Phalanges de gais travailleurs
 Dans nos landes, jadis stériles.
 Moissonnez des fruits et des fleurs.
 Le vieillard dont le temps s'achève
 A l'aumône n'a plus recours
 Le bonheur, etc.

Bonheur entrevu sous un prisme,
 On t'oppose de toutes parts
 Et l'ignorance et l'égoïsme,
 Et des cachots et des ramparts.
 Malgré la digue qu'on élève
 L'humanité suivra son cours...
 Le bonheur, etc.

Ce que je suis sans toi.

*Mod. con molto.**Gounod.*

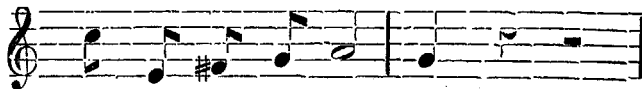
Ce qu'est le lier - re sans l'ormeau Qui fut l'ap-



pui de son en - fan - - ce, Lui don-



nant dans cha-que ra - meau Un é - che-



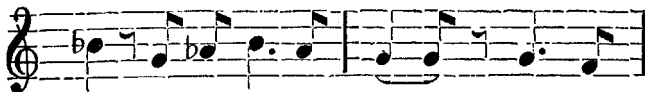
lon pour sa crois - san - se,



voï - là ce que je suis sans toi—



Voi- là ce que je suis sans toi,— Par pi-



tié gar- de- moi ta foi,— Par pi-



tié gar - de - moi ta foi.—

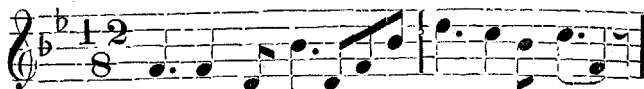
L'oiseau qui vole en gazouillant
Vers les demeures éternelles,
Et dont soudain un plomb sanglant
Est venu fracasser les ailes,
Voilà ce que je suis sans toi.
Par pitié, garde-moi ta foi !

Un frêle esquif parmi les flots,
Pendant une nuit ténébreuse,
Sans gouvernail, sans matelots,
Au sein de la mer orageuse,
Voilà ce que je suis sans toi.
Par pitié, garde-moi ta foi !

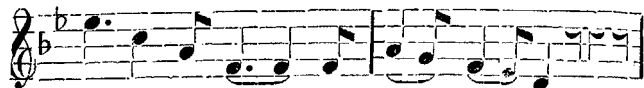
Stances à l'Océan.

Larghetto.

Poésie de Lamartine.



Large ho - ri-zon, so - len-nelle é - ten-du-e,



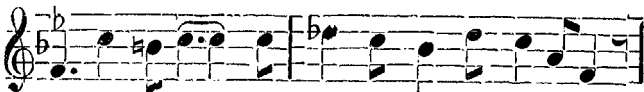
Im-men - si - té — des on-des sans repos :



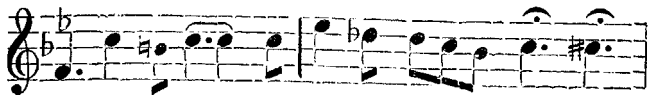
Combien de fois ma pensée é - per-du - e



S'est é-lan-cée au-de - là au de là de tes flots,



Combien de fois les nuits où tu te lè - ves,



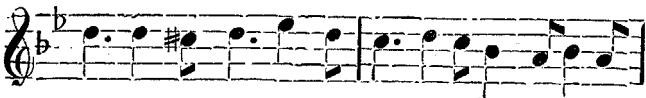
Quand jusqu'aux cieux tu por - tes ta fu - reur...



Je suis ve - nu con - tem - pler sur tes grê - ves



De tes efforts l'im - mense et sombre horreur



Je suis ve - nu con - tem - pler sur tes grê - ves De



tes ef - - forts l'immense et som - bre horreur.

Large horizon, solennelle étendue,
 Immensité des ondes sans repos,
 Combien de fois ma pensée éperdue
 S'est élancée au-delà de tes flots !
 Combien de fois les nuits où tu te lèves,
 Quand jusqu'aux cieux tu portes ta fureur...
 Je suis venu contempler sur tes grèves
 De tes efforts l'immense et sombre horreur.

Les soirs bénis, noble mer, vaste plaine,
 Sur tes flots verts jetant la pourpre et l'or,
 Tu sais, ô mer, rester calme et sereine,
 Pour recevoir le soleil qui s'endort,
 Et dans tout temps te retrouvant plus belle,
 Grande en ton calme et grande en ton courroux,
 A mon esprit Dieu par toi se révèle,
 Et à tes pieds je tombe à ses genoux.

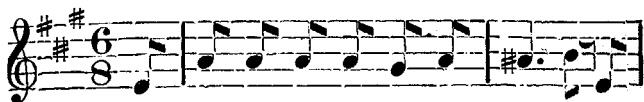
Combien de fois tu brisas dans l'orage
 Le lourd vaisseau qui revenait vainqueur.
 Le lendemain, sous un ciel sans nuage,
 Tu care-sais la barque du pêcheur.
 Ah ! si je perds la foi qui nous anime,
 Ah ! si du ciel mon cœur avait douté.....
 Je reviendrais sur tes bords, ô mer sublime,
 Pour entrevoir encor l'éternité.



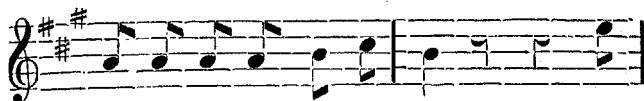
Je n'aime pas.

Allegro.

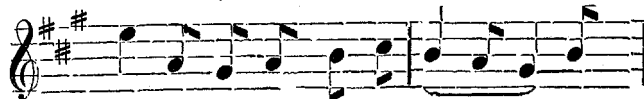
G. Nadaud,



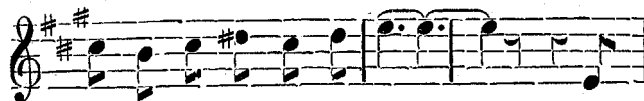
Je t'ai-mes, tu m'aimes, il m'aime, Nous



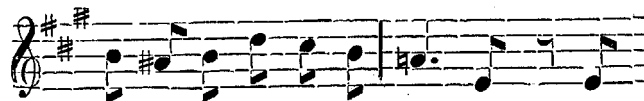
nous aimons, vous vous ai - mez, Ils



s'aiment,...voi-là bien le thè - me de



tous ces mortels en-flammés — Il



pa-rait que tou - te la ter - re Fait



L'amour du haut jusqu'en bas ——— Moi



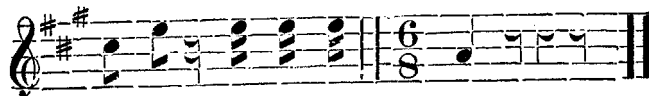
seul dans ce grand pha-lan — — stè-re Je n'aime



pas, je n'ai-me pas, Je n'ai-me



pas, je n'ai-me pas, je n'ai-me



pas, non ! Je n'ai-me pas !

L'amour... Eh bien ! est ce ma faute
Si ce mot me poursuit partout ?
Le monde est une table d'hôte
Où l'on ne sert que ce ragoût.

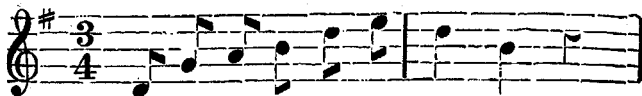
Les petits bambins de huitième,
 Les filles des pensionnats,
 Tout cela sait dire : " Je t'aime ! "
 Je n'aime pas !

Dans les théâtres, quelles gammes,
 De l'Odéon au boulevard !
 On aime jusque dans les drames,
 A coups de pied et de poignard.
 Dans les ballets, on aime en danse ;
 En grands airs dans les opéras.
 Dieu sait comme on aime en romance !
 Je n'aime pas !

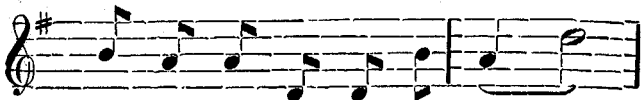
Que de sottises il débite,
 Ce maudit amour ! ah ! pour Dieu !
 Mariez-vous donc au plus vite,
 Et jetez de l'eau sur le feu.
 Mais non, le vieux bois reprend flamme :
 Ma portière adore ses chats,
 Et mon voisin aime sa femme.
 Je n'aime pas !

Enfin, dans toutes les carrières,
 Je ne vois que des amoureux :
 Banquiers, commis, ou couturières,
 Gais ou tristes, riches ou vieux,
 Veuves, garçons, ou demoiselles,
 Laquais, modistes, avocats !
 Et les bêtes s'aiment entre elles.
 Je n'aime pas !

Laisse parler ton cœur.

*Moderato.**L. Collin.*

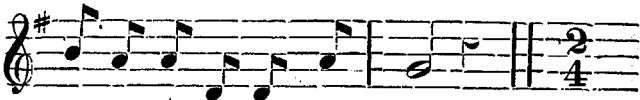
Tu m'avais dit, Ma-de - lei - ne,



Quand les prés se - ront jau - nis, —



Lorsque les blés de la plai - ne



Verront poindre les é - - pis.



Quand l'é - té sur la cam - pa — — gne,





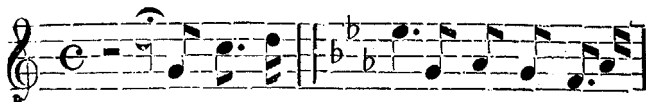
Du soleil la chaude haleine
 A déjà doré les champs,
 Partout la nature est pleine
 De mille frémissements.
 C'est la dernière caresse
 Du printemps qui va finir,
 Et de tenir ta promesse
 Bientôt le jour va venir !
 O Pierre, etc.

Dis-moi le jour, Madeleine,
 Le jour de nocce au hameau,
 Pour qu'à la ville prochaine
 J'aille acheter ton anneau.
 Et que dans quelques dimanches
 Tous les garçons du pays
 Attachent des fleurs blanches
 Après leurs plus beaux habits !
 O Pierre, etc.

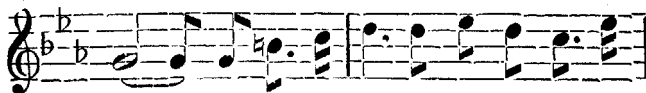
Alsace et Lorraine.

Mouvement de marche.

Ben Tayoux.



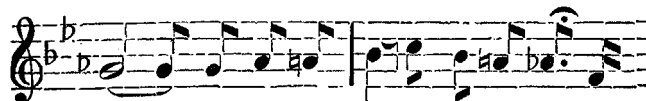
France à bien - - tôt ! car la sainte es-pé-



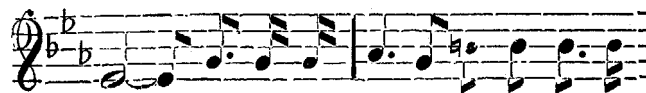
rau - ce Émplit nos cœurs en te di - sant : A-



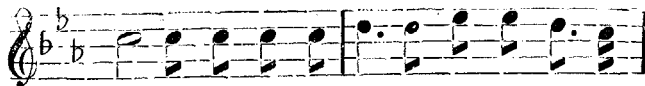
dieu. En at - ten - dant l'heu - re de dé - li-



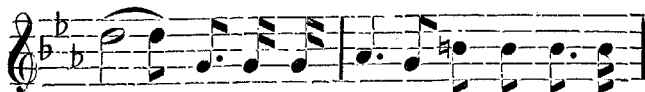
vran - ce, Pour l'a - ve - nir nous al - lons pri - er



Dieu. — Nos mo - nu - ments où flot - te leur ban-



niè - re semblent porter le deuil de ton dra-



peau. France entends - tu la der-niè - re pri-



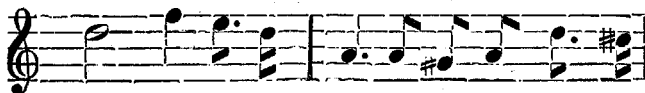
è - re de tes enfants couchés dans leur tom-



beau ? vous n'aurez pas l'Alsace et la Lor-



rai-ne, et, mal-gré vous nous res- te-rons fran-



çais. Vous a - vez pu ger- ma - ni - ser la



plai-ne mais no-tre cœur vous ne l'aurez jamais

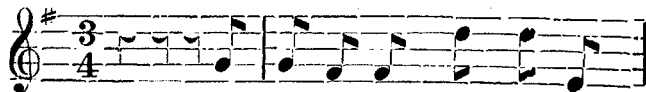
Eh quoi ! nos fils quitteraient leur chaumière,
 Et s'en iraient grossir vos régiments !
 Pour égorger la France, notre mère,
 Vous armeriez le bras de ses enfants !
 Ah ! vous pouvez leur confier des armes,
 C'est contre vous qu'elles leur serviront,
 Le jour où, las de voir couler nos larmes,
 Pour nous venger leurs bras se lèveront.

Vous n'aurez pas, etc.

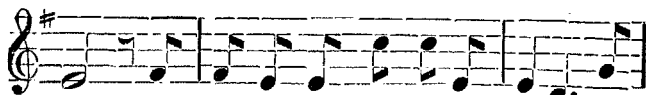
Ah ! jusqu'au jour où, drapeau tricolore,
 Tu flotteras sur nos murs exilés,
 Frères, étouffons la haine qui dévore
 Et fait bondir nos cœurs inconsolés.
 Mais le grand jour où la France meurtrie
 Reformera ses nouveaux bataillons,
 Au cri sauveur jeté par la patrie,
 Hommes, enfants, femmes, nous répondrons :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
 Et malgré vous nous resterons français.
 Vous avez pu germaniser la plaine,
 Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais !

Pour fêter nos amours.

*Andantino.**L. Collin.*

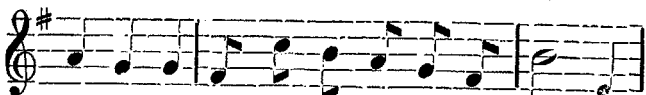
De tous cô - tés l'a - mi so-



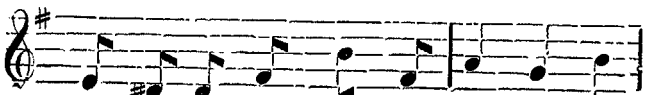
leil Nous sou-rit à travers les branches; Et



le printemps pour son ré - veil Fleurit les aubé-pi-nes



blanches. Il fait bon cou-rir par les bois Quand



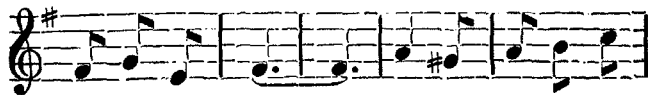
on a vingt ans et qu'on s'ai-me Mon



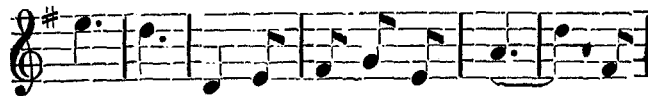
cœur, Jeanne, comme au-tre-fois Res-sus - cite à ce



doux bap-tê — — me Pour fê-



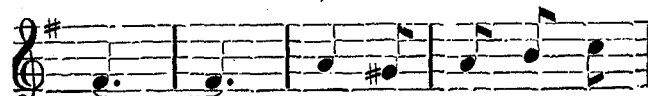
ter nos a - mours — — tout le ciel est en



fê - te Et les li - las fleu - ris — par



fu-ment les sen - tiers ; — J'ai de l'amour au



cœur — — de la fo - lie en



tê - te ; Que ma lè - vre se



grise en-cor — en - cor à tes bai - sers —

De tous côtés l'ami soleil
 Nous sourit à travers les branches,
 Et le printemps pour son réveil
 Fleurit les aubépines blanches.
 Il fait bon courir par les bois
 Quand on a vingt ans et qu'on s'aime,
 Mon cœur, Jeanne, comme autrefois
 Ressuscite à ce doux baptême.

Pour fêter, etc.

Jeanne, mets tes plus beaux atours,
 Ton chapeau bleu, ta guimpe blanche,
 Et viens promener nos amours,
 C'est aujourd'hui la Saint-Dimanche.
 De tous côtés les tourterreaux
 Suivent déjà les tourterelles,
 Et sur les nids dans les rameaux
 L'amour a reployé ses ailes.

Pour fêter, etc.

Te rappelles-tu ce chemin
 Si plein d'ombrage et de mystère,
 Où tous deux, la main dans la main
 Nous cherchions le bonheur sur terre ?
 Ce rêve que j'avais rêvé,
 Un jour sur ta lèvre vermeille,
 Mon cœur dans tes yeux l'a trouvé.
 Jeanne, garde-toi qu'il s'éveille !
 Pour fêter, etc.

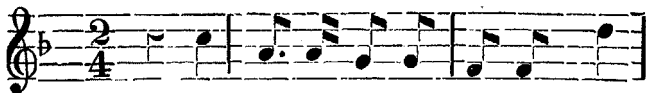
Si jamais tu dois me quitter,
 Car l'amour a ses hirondelles,
 Jeanne, tu pourrais emporter
 Ma vie et mon cœur sous tes ailes.
 Mais non ! tu m'aimeras toujours,
 Du printemps les fleurs sont écloses,
 Je veux rajeunir nos amours
 Aujourd'hui sur tes lèvres roses.
 Pour fêter, etc.



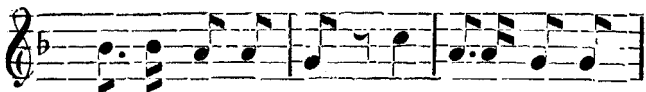
Les grands-pères.

Allegretto.

G. Nadaud.



Du temps de vos grands-pères, Ver-



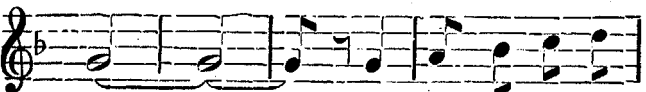
tu-eux grands-pa - pas, Vous étiez moins sé-



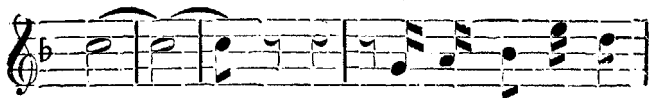
vè - res, Et vous ne grondiez pas. Ils



vous faisaient la guer-re. Ils faisaient com - me



vous. — — — Mais vous n'é-cou-tiez



gué — — re ;

Vous fai - siez comme



nous,

Vous fai - siez comme nous.

D'une âme fort égale
 Écoutant leurs leçons,
 Quand ils parlaient morale,
 Vous répondiez... Chansons !
 Et, sans reprendre haleine,
 Vous alliez, jeunes fous,
 Courir la prétontaine...
 Vous faisiez comme nous.

Lorsque, changeant de rôles,
 Nous aurons des enfants,
 Nous trouverons les drôles
 Pires que leurs parents.
 Les amants moins fidèles,
 Moins sages les époux,
 Et les beautés moins belles,
 Nous ferons comme vous,

Vous faisiez des victimes,
 Ingrats !...vous les trompiez ;
 Vous trompiez vos intimes,
 En trompant leurs moitiés ;
 Et vous trompiez les vôtres,
 Qui souvent, avant vous,
 En avaient trompé d'autres,
 C'était comme chez nous.

Mais si jamais, lassée
 De son trop long repos,
 La France menacée
 Agitait ses drapeaux,
 Reprenant votre épée,
 Que l'Europe à genoux
 De son sang vit trempée
 Nous ferions comme vous.



CHANSONNETTES

ET

CHANSONS COMIQUES.

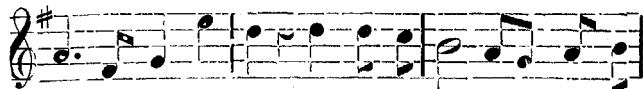
CASCARO.

Moderato.

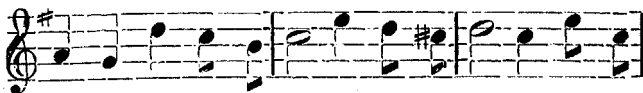
L. Clapisson.



Dieu, quel plaisir, quelle réjouissance, j'viens d'm'endon



ner comm'un per - du, J'vois tout qui rit, j'vois tout qui



dan - se, Ah qu'on est drôl' quand on a bu, Ah! qu'on est

Temps de Valse.

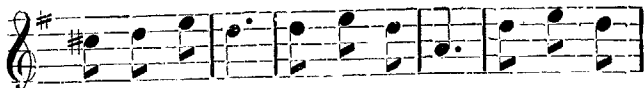


drôl' quand on a bu.

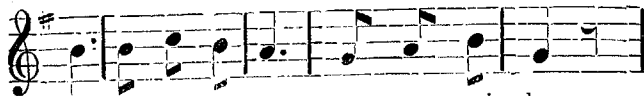
J'viens d'la pint'



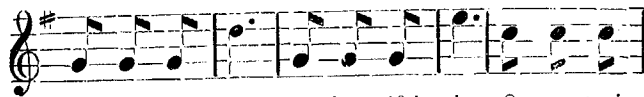
et o'qui m'dé-sap - pointe, c'est qu'à forc' de



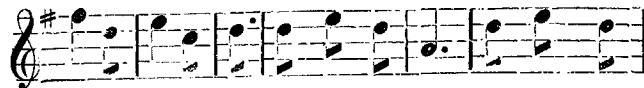
boire le p'tit coup, l'his - toire de ne m'donner qu'une



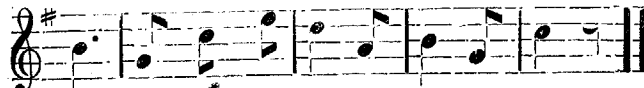
pointe, je m'suis rai - di comme un vrai clou.



Dam' a - près tout, faut ben s'fair' vivre On ne s'paie



pas ça tous les jours, et pare' qu'on a pas beau - coup



d'cuivr' fau - drai - y pas vivr' comm' des ours....

Des ours ! Merci infiniment, j'en mange pus..... d'ailleurs, c'que c'est qu'des ours, un tas d'*rats d'eau* qui font pus d'train que d'dépense.....d'vrais plantes aquatiques, à qui j'accorde ma malédiction, allez, allez, vous êtes indignes du *Saule pleureur*, vous n'vivez qu'avec des *jeûnes* et vous mourez *en vieux* avant l'âge, Ah ! tout ça, c'est pas comme ceux-là que j'viens d'quitter. Parlez-moi d'ça. en voilà des amis d'la joie, des partisans d'la gamelle et pis du bidon' des rigolos qui s'entendent à r'fleurrir l'existence, et qui vous raisonnent su l'article

avec un genre ! y'en avait un surtout, un p'tit *Bouleau*, un p'tit *Dufresne*, un *peuplier*, bon bois l'gaillard ; et c'p'tit *Bouleau*, qu'était autrefois dans les *balais*, et maintenant dans les *Sapins*, m'disait : Cascaro nous f'rons d'toi z-un nouvel *hêtre*, mais n'garde pus ton *coin* comme une vieille *bûche*, fréquente des *charmes* qui t'front oublier tes *chênes*, *Bois ferme*, qu'il ajoutait, car c'est l'vin qui conduit au bonheur ; c'est la *mie* d'l'homme, qui n's'rait qu'une mauvaise pâte sans *levain*, et c'est l'vin qui t'fait envisager les *revers* en face. Tienz, à propos d'*face* ... vlà-t-y pas l'aut' jour que l'marchand d'mélange du coin voulait t-y pas nous les arracher, les nôtres de face, sous le honteux prétexte que nous n'voulions pas lui donner la monnaie d'une *pièce de quarante-huit* qu'on avait entamée ; ah ! mais, un bon p'tit rouge ; mais y'avait pus moyen d'moyenner, la société était sans l'sou, et le manezingue ne parlait que d'*pile*, ah ; farceur de farceur, va, j'te pardonne ton erreur, parc'qu'on a bu, et qu'on a rigolé, et qu'Cascaro peut dire, vlà-t'une Soirée qu'a été l'plus beau jour de ma vie.

Dieu, quel plaisir ! etc.

Voyons, que vas dire la bourgeoise ?

Elle va crier, faire du sabbat...

J'ai ben envie d'y chercher noise ;

C'est ça .. mettons les pieds dans l'plat...

Interdisons-lui la parole...

Montrons-nous ferme autant qu'adroit

N'soyons point faibl' comme un' poire molle

Et surtout f'sons-la marcher droit.

Parc'que, comme disent tous les camaros, il n'y a que l'mait' qui peut marcher comme i veut et quand la femme donne dans l'*travers*, l'ménage ne vas pus qu'en zig-zag, et pis, c'est tout un *tort*. Quand j'vas rentrer, ma femme va m'chanter, ah ; mais, il est minuit, *songe en chanteur*, ah ; non, que j'vas dire, ah ; mais, d'ous'e'que tu d'viens, Seigneur *gucé*, quég'tu fais ? qu'tés défait. Parlant d'effets, j'ai en effet ... Eh ! ben oui, j'ai perdu ma calotte et mon gilot, allons, silence, not' mait' est en mesure de vous *mettre* sur un bon *piéd*, et faudra qu'vous y mettiez les *pouces*, si vous voulez sortir hors la *ligne* de vot' devoir. Donc, pas d'*cris*, j'les *abhorre* ; pas d'*phrases*, c'est la source des *meaux*, et j'les *exècre*, ah ; mais, non pas d'tout ça. Soyons gentils, embrassons l'ptit bonhomme, et vive la joie, nom d'une tonne.

Dieu, quel plaisir, etc.

Bon, v'là qu'j'arrive, rentrons au gîte
 Et si l'on crie crions plus fort,
 Près du berceau de ma petite,
 Quoi ! ma pauv' femme travaille encor.
 Elle ne dit rien, mais en silence
 Ses larmes coulent, c'est elle, feignant !
 Qui pioche pendant qu'tu fais bombance,
 Et gagn' le pain de notre enfant.

Elle travaille, elle, et pis moé ;... Fias ma Fifine, c'est moé, ton Cascaro, qui rentre, ah ; c'est pas un *étranger*, tu peux l'dire, mais allons, ma fine, dispute moé pas. J'vas t'dire comment c'que tout ça s'est fait : après la paye, l's'amis m'ont dit : Cascaro, nous avons des *balles*, allons prendre un *canon*. Un *canon*, ça tue pas un homme, et pis, j'ai accepté. après ça j'ai fait v'nir ma *ournée*, et ils ont fait v'nir leu leur de *ournés*, si ben qu'à force de *ournées*, tout *ournait*, et on s'est trouvé à la barrière. Dame ; on s'est tant *z-humectés*, qu'on s'est trouvé à *Sec* ! et pis, toé, tu travaillais pendant c'temps-là, hein tu trimais. Tiens, fine, j'suis un *mange-tout*, une *éponge* ; Tiens, bats-moé, invective moé, appelle-moé *Mandrin*, *Cartouche*, déchire moé, oui, *déchire Cartouche*, ça m'f'ra plaisir. Ah ; Cascaro, avoir une si bonne p'tite femme (car elle est bonne comme du vin-vin) et la laisser ainsi seule avec sa fille, sa bichette. Ah ; t'es t'une *cannille* après tout j'ai toujours encore une *médaille*, une qui survit à la *Méduse*.....C'est pour Fifine, celle là.....Tiens, elle est à toé, à elle, à toutes deux...J'ai mangé ma part, moé, mais j'rattraperai ça.... Tu ris, ben, tu verras. J'vas travailler comme *quatre*, non, comme *six*, et *Dimanche en huit*, qu'est l'*neuf*, tu nous aura du p'tit *dix*, avec un diner *chicotibus*.....Tiens, tu t'mettras *ici*, Bichette s'ra là et moé *entre* mes deux trésors, et l'soir, en dépit des *camaros*, j'veux qu'nous *chantions* tous trois.

Dieu, quel plaisir, quelle réjouissance !
 Oui, dans huit jours, c'est convenu,
 Nous chant' rons tous, en f'sant bombance,
 Ah ! qu'on est drôle quand on a bu.

Thomas et moi.

Allegro.

Gustave Nadaud



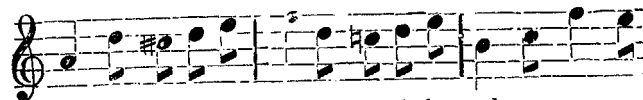
Lors des no-ces de ma cou - si-ne, Au chant du



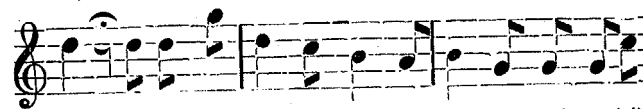
coq je suis par-ti, Pour Saint Flour la vil - le voi-



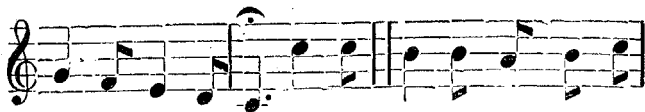
si - ne, A - vec Thomas mon ap - pren-ti. Je me



dis, ce bon ca-ma - ra-de, Vais-je le rendre as-sez cou-



tent. Il é - tait bien un peu ma - la - de, Mais moi j'é



tais si bien por-tant! A Saint Flour, le jour de la



fê - te De saint E - loi, quel - le



no - ce nous a - vons fai - - -



te, Tho - mas, Tho-mas et moi!

Nous allâmes à la mairie,
 Puis à l'église, en nous suivant,
 Comme un piquet d'infanterie,
 Thomas derrière et moi devant.
 Ensuite, on revint chez l'épouse;
 Nous étions mis, il fallait voir!
 Thomas avait gardé sa blouse,
 Mais moi, j'avais mon habit noir.
 A Saint Flour, etc.

Puis on fit un repas sortable ;
 On mangeait tant qu'on en pouvait ;
 Nous étions tous assis à table,
 Hormis Thomas qui nous servait.
 Un chacun avait sa serviette,
 Chacun son verre à plusieurs fins ;
 Thomas s'enivrait de piquette ;
 Moi je buvais de si bons vins !
 A Saint Flour, etc.

Nous fumâmes de gros cigares,
 Pour faire plaisir à Thomas,
 Qui, voyant nos mines bizarres,
 S'amusait et ne fumait pas.
 Bref, nous fîmes telle ripaille
 Que la nuit ne vint qu'au matin.
 Thomas fit son lit dans la paille ;
 Moi je dormis dans du satin.
 A Saint Flour, etc.

Puis, on s'embrassa tous en ronde,
 Hormis Thomas, mon apprenti,
 Qui convint que jamais au monde
 Il ne s'était tant diverti .
 Puis chacun reprit sa monture,
 Les invités, les mariés ;
 Moi, je revins dans ma voiture,
 Et Thomas revint sur ses pieds.
 A Saint Flour etc .



J'vas l'dire a mouman.

Voulez-vous ben m'laisser tranquille, vous aut' ? A-t-on jamais vu ça ? C'est pas des filles, ça, c'est des démons.... Y sont toujours après moé, à batifoler, à m'pincer, à m'lirailler. Finissez, parc'que

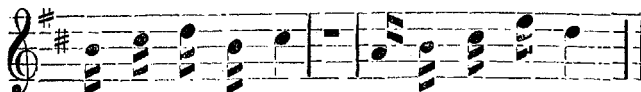
Allegretto.



J'vas l'dire à mou-man, j'vas l'dire à mou-man,

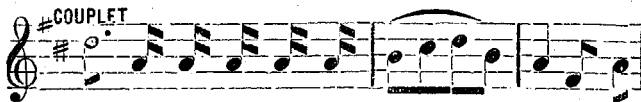


Tas d'fri-pon-nes, d'po-lis-son - nes, Si vous

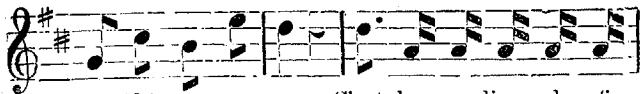


y r've-nez seul'ment ! J'vas l'dire à mou-man.

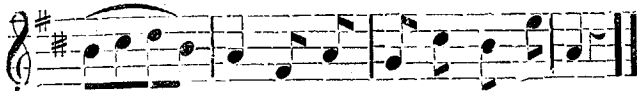
Moderato.



J'sais pas quoi c'quel's ont ter - tou - tes toujours



à m'faire en - ra - ger O'est des guerdines, des fi-



lou - tes, si j'pouvions au moins m'venger.

Ah! si j'pouvions m'venger! comme je m'vengerions ben! mais j'peux pas... elles sont plus fortes que moé... mais j'ai pris une résolution... La première fois qu'y en a une d'eux aut' qui m'touche, j'fais ni une ni deusse, je m'mets en garde, j'prends mon aplomb, je r'trousse mes manches, et pis,

Refrain.

Elles me font tout' sortes de niches,
T'nez pas plus tard que l'aut' jour,
En r'venant d la Mare-aux-Biches,
V la qu'elles m'arrêtent au carrefour.

On n'passe pas, qu'y en a une qui m'dit, en s'plantant d'travers d vant moé dans l'chemin. Ben, voyons, mam'zelle Gertrude, laissez-moé donc passer, qu'jaille donner à manger à nos cochons. Eh ben! Niquedouille, qu'a m'dit (Niquedouille, c'est mon nom), embrasse-moé, pis tu passeras. Comment! moé, vous embrasser! mais vous y pensez pas, mam'zelle Gertrude! vous y pensez pas! Et pis, mouman, si a savait ça! quoi ce qu'a dirait! Eh ben! qu'a m'dit, pisque tu veux pas, j'vas t embrasser, moé. Ah ben! voyons, mam'zelle, ben! laissez-moé! ben, lâchez-moé donc! ben, voyons! laissez! laissez! ou ben

Refrain.

L'autre jour dans la rivière,
J'étions en train d'nous baigner,

Lorsque la fille à Jean-Pierre,
Justement vient à passer.

Eh ! Niquedouille, qu'a m'dit, comment qu'tu t'trouves au milieu d'l'eau ? Je m'trouvions ben, que j'dis, mam'zelle Catherine. Eh ben, qu'a m'dit, puisque tu t'trouves ben, restes-y. Et en disant ça, al' s'sauve avec mes hardes, que j'avions accrochées par terre su' l'bord d'la berge.... Et pis, comme y avait ben quat' bonnes lieues pour aller en chercher d'aut' à la vile, j'ons préféré m'rend' cheux nous dans l'costume que j'étions. Et pis, pour finir la farce, Catherine avait été conter l'affaire à toutes les gueuses de filles du village qu'étions là à l'entrée pour voir ma.....contenance à mon arrivée. Aussi, j'leu-z-y ai montré que j'n'étions point fait d'paille, et j'leu-z-ai dit, en leu' montrant l'point, laissez-moé passer, ou

Refrain.

Allons bon v'la qu'cà m'gargouille.
Ne fait' pas attention
Messieurs dam' c'est ma guernouille,
Qui me cause cette émotion...

En v'là encore un, d'leu' tour.... Imaginez-vous qu'laut' jour, y faisions si tellement chaud que j'm'étions assoupli su' l'bord d'la berge, afin d'prendre un brin d'air, quand v'la qu'ces gueuses de filles sont encore v'nues pour m'faire d'leu' tours. Quand j'me r'lève, j'vas pour fourrer ma main dans ma poche pour sarcher mon mouchoir... qu'est-ce que j'trouve ... une guernouille ! ouf ! moé qu'a jamais pu voir ces animaux-là sans êt' malade, j'sus d'venu pâle comme un drap. Alors, je refourre mon autre main dans mon autre poche, et qu'est-ce que je retrouve ?... Une reguernouille ! Alors, je rejette un recri ! ouf ! ouf ! Et justement comme j'rouvrais la bouche pour rejeter un troisième cri, je r'çois une guernouille qui m'rentre tout' droit' dans l'gosier, et j'la sens qui descend.... Lâchez-moé, lâchez-moé, ou ben

Refrain.

UN VIEUX BUVEUR.

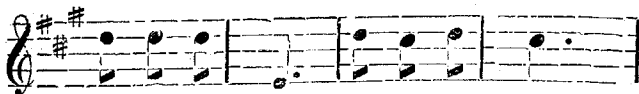
Allegro.

Victor Robillard.

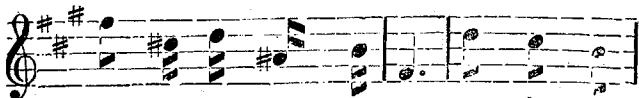
Qu'est-ce à di - re, maî - tre Pier - re, Je vous
trouve en-cor bu-vant, Vous pas - sez la vie en-
tiè - re A ta-ble vous a - breuvant. C'est vrai-
ment à n'y pas croi-re, Quelle est la fa-ta - li-
té, qui toujours vous pousse à boire, En hi-
ver comme en é - té.

Moderato.

Mais c'est l'ef - fet d'u - ne fai - bles - se,



Qui ne nuit point à ma san - té,



Car je dé - tes - te la tris -



tes - se Et le vin don - ne la gai - té.

En mariant votre fille
 L'an dernier (s'il m'en souvient),
 Devant toute la famille
 Vous vous grisâtes fort bien.
 Vous aviez l'air du Vampire
 De chaque flacon de vin ;
 Votre gendre c'est bien pire,
 Fut gris jusqu'au lendemain.
 C'était l'effet de l'allégresse
 Que nous éprouvions tout les deux,
 Car il déteste la tristesse,
 Et moi je ne l'aime pas mieux.

Jadis dans votre jeune âge,
 Nous dit la tradition,
 Vous mettiez dans le village
 Tout en révolution ;
 Puis pour être plus aimable
 Toute la nuit vous buviez,
 Et vous rouliez sous la table
 Où sans façon vous dormiez.
 C'était l'effet de la jeunesse,
 De ce bon temps si regretté,
 Car je n'aimais pas la tristesse,
 Et le vin donne la gaité.

Ceci peut-être une excuse,
 Mais je vous dis franchement
 Que partout on vous accuse
 D'un péché beaucoup plus grand ;
 C'est à raison qu'on vous blâme,
 Et vous devez en rougir,
 Lorsque mourut votre femme
 Vous vous grisiez à plaisir
 C'était l'effet de la tristesse,
 J'avais perdu Félicité
 Et si je me grisais sans cesse,
 C'était pour boire à sa santé.

Mais vraiment je vous admire,
 Et vous me mettez à bout ;
 Que pourrais-je encor vous dire,
 Vous trouvez prétexte à tout.
 Pourtant de votre carrière
 Le terme approche, je crois,
 Et malgré notre prière,
 Vous buvez plus que jamais.
 Ca, c'est l'effet de la vieillesse,
 Et puisqu'il faut sauter le pas,
 De boire ici-bas je me presse,
 Qui sait si je boirai là-bas.

La Montre a m'n'oncl' Thomas.

Allegro vivace.

REFRAIN



J'somm' - t-y donc fa-raud, j'somm'-t-y comme il faut,



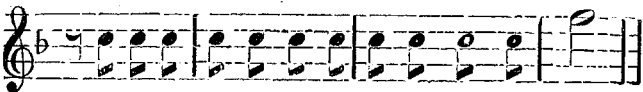
Cha-cun qui m'ren-con - tre m'sa-lue cha-peau bas,



d'puis qu'j'avions la mon-tre à mon oncl' Tho - mas.



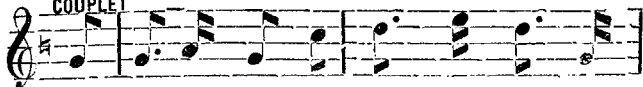
Tic, toc, tic, toc, tic, toc, tic, toc, ça brille, ça r'luit,



Tic, toc, tic, toc, tic, toc, tic, toc, ça fait du bruit.

Plus lent.

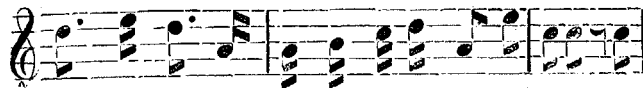
COUPLET



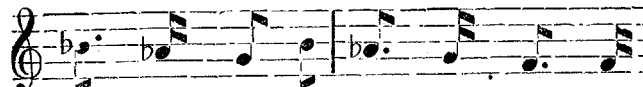
Des gas d'la ville queuqu' fois cheux nous, Ve-



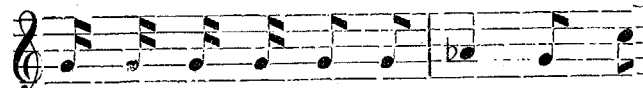
nions pour fair' voir à la dan se Leu' mont' grand' com' un'



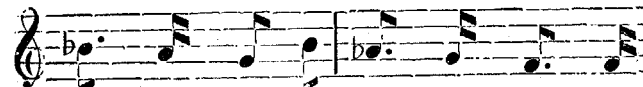
pièce d'deux sous, qu'ça fai-sions pi-tié quand j'y pense, Far-



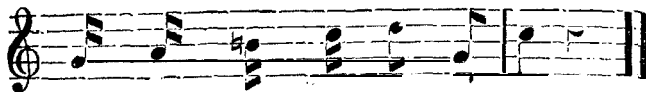
lez . moé d'celle à m'n'oncle Tho - mas, Elle



est gran - de comme uue as - siet - te, A-



vee ça près d'u - ne fil - lette On



peut ben fai re d'l'em-bar - ras.

Et pis, c'est qu'à pèse et pis ça crie ! ah ! mais qu'est-y donc beau d'avoir d'beaux affutiaux comme ça ! Imaginez-vous qu'v'la dans les environs d huit jours, v'la-t-y pas qu des gas d'la ville sont v'nu cheux nous afin de m'g'usser censément, et qui m'disaient de m'faire faire un sac à seule fin d'la serrer Mais pardienne pourquoi point tout d'suite la mettre dans la huche au pain ?... J'voudrais ben savoir, moé pourqu' i ce qu'on aurait d'beaux affutiaux, si c'était pas pour les faire voir. Dieu merci, j'sus pas la moitié d'un sot, et j'sais fort bien que, pisque ça s'appelle une montre, c'est fait pour être montré, Aussi j'la laissons s'étaler au bout d'sa chaîne, l long d'ma chemise de calico... Ah mais, c'est qu'est cossu, allez.

Refrain.

L'vieux Père Vincent lui même voulions,
C'est-y point honteux pour son âge !
M'faire accroire qu'ça marchions,
Et qu'c'étions fait pour le voyage.
Malgré qu'ben sur j'y croyons pas,
J'ons voulu voir c'qu'ça pouvions faire.
J'l'avons mis pus d'dix fois par terre,
Elle a jamais pu faire un pas.

Tout ça, c'était pour m'embêter. Ben, ça, c'est-z-honteux ! Tous ces vieux-là, sous l'prétexte qu'y pouvions pu y voir sans lunettes, y-z-en abusient pour abuser d'la jugeotte d'not' entendement spirituel. Aussi, j'ons voulu prouver au vieux Père Vincent qu'y n'était qu'un vieux fourbisseur de fourbisseries, et j'ons pris ma montre et j'l'ons posée d'avant lui su' l'pavé, et savez-vous comment c'qu'y m'appelé ?..... Marchand

d'seryngues.....si c'est pas une insulte de fourbisseur ! J'y aurais ben flanqué une volée, mais comme il est fort tout de même, j'ons préféré l'respecter, à cause d'son âge et pis d'son chien, qui m'faisait les grosses dents. Je m'suis donc ensauvé en trainant ma montre su l'pavé, qu'ça faisait un tel charivari que tous les chiens du pays se sont mis derrière moé en aboyant. Ah ! à vrai dire aussi, c'est une rude mécanique.

Refrain.

J'fis voir c'te montre au fils Bastien,
 Qui m'répondit d'une voix futée :
 Si ta machine al' n'va pas ben,
 Bêta, c'est qu'tu n'l'as point montée.
 Alors, tout en haut du clocher,
 J'l'ons mis sur un échafaudage,
 Mais al' n'a point r'mué davantage,
 Et j'ons pas pu la voir marcher.

Tout ça, encore pour m'embêter ; mais heureusement, moé qu'a d'l'esprit, et pis d'l'imaginace, je m'dis : Ben sur c'te montre a queuqu'chose en d'dans d'méchant qui la mine ! Tout naturellement j'pense au r'bouteux du pays, un fier gas ! qu'a pas son pareil pour désensorceller une vache et guérir un mouton du piétin ! J'vas tout drait' trouver mon homme, et j'y demande une consulte pour ma montre. Le v'la qui vous la prend dans sa main, et tire un outil d'sa poche en prononçant des mots d'un air magique....moé qu'a jamais pu tant seul'ment voir saigner une poule....jsus d'venu pâle comme un drap, et pis y commence, crrr....crrr....crrr... Ah ! j'ons pensé de m'trouver mal ! Tiens, qu'y m'dit, al' ira comme ça jusqu'à demain, c'est cinq francs. Comment, que j'dis, mais ça n'va donc pas toujours ? Et qu'oui, qu'y m'dit, ça va toujours quand on a l'secret. Et pis l'secret, comment c'que ça coute-t-y ? Pour toi, qu'y dit, c'est quarante francs. Quarante francs ! J'y en aurais ben donné cent. Et pis au-

aujourd'hui, je l'ai l'secret, un beau p'tit s'cret en acier. Dites,
à c't'heure, qu'y a pus d'sorcier.

Refrain.

J'en sommes vraiment abasourdi !
Avec c'te machine étonnante,
J'pouvons êt' sûr qu'il est midi,
Quand al' marquiont une heure cinquante.
J'avions appris comment qu'ça s'suit,
Pour tout' les heures d'la journée,
Mais un' chose qui n'm'est point donnée
C'étions d'avoir cell' de la nuit.

Ca, c'est encore embêtant... Imaginez-vous, par exemple, que je m'promène, et pis j'rencontre les filles qui m'disent : Dis donc, quelle heure qu'il est à ta montre ? Je r'garde.... Il est trois heures, que j'dis. C'est-y trois heures du matin, ou trois heures du soir ? Bernique, me vla flambé. Pas moins toutes les filles creviont d'rire quand y m'voyont. Y m'ont passé un sorbiquet... y m'appelont pus qu'Jean Tou, le Barloquieu, c'qui m'sert à apaiser les craintes du sort. Jusqu'à la grande Catherine qui s'est affolée d'moé, à cause de mon affutieu ! Dis donc, Jean Tou, qu'al m'dit, quand ta montre al' fra des p'tits, tu m'en bailleras un, pas vrai ? Ah qu'oui ! que j'dis, mais oùsque j'y trouverons un mâle ?

Refrain.

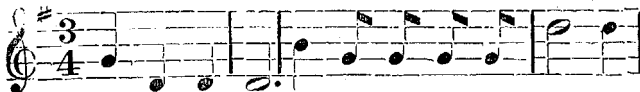


Le Bedeau de la Paroisse.

Place, s'il vous plaît. Place ! Faudrait tout de même pas avoir l'air de rire, vous autres. Eh bien, oui, je suis Bedeau ! là ! et je m'en fais gloire ; voire même que c'est pas donné à tout le monde ; mais, dans notre famille, c'est remarquable nous venous tous au monde comme ça.

Allegretto.

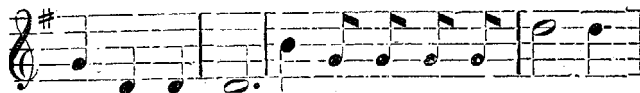
L. Godefroy



De père en fils, se pas - sant la ba - lei - ne,



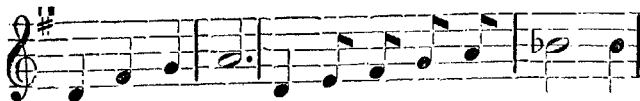
Tous les Gi - raud ont ré - gné dans ces lieux.



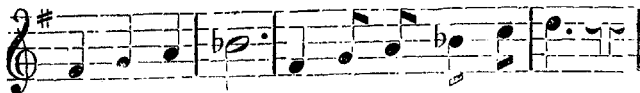
D'a - ieux be - deaux con - ti - nu - ant la - chai - ne,



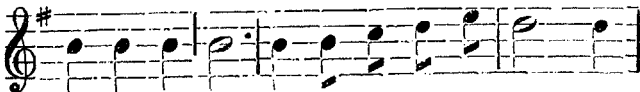
Je fus un jour Gi - raud be - deau comme eux.



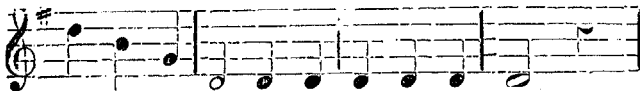
Pour un em - ploi de tel - le con - sè - quen - ce



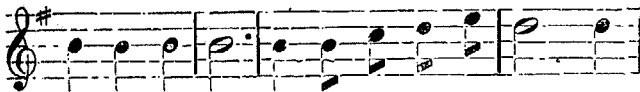
Vous i - gno - rez ce qu'il faut de va - leur,



De ma - jes - té, de grâce et de pres - tan - ce,



Car tout Be-deau doit être hom-me de cœur.



De Ma - jes - té, de grâce et de pres - tan - ce,



Car tout Be-deau doit être hom-me de cœur.

Ah ! faut voir ça les jours de fête carillonnée sur les deux cloches, quand je fais marcher la procession. D'abord, c'est moi le premier, et puis après, les autres. C'est curieux ça que chez tous les peuples apprivoisés c'est le bedeau qu'est toujours le premier. Et puis, ce costume... qu'en dites-vous ? Est-ce cossu ? En voilà des manches !!! Je ne m'étonne pas qu'au tribunal les avocats et les présidents s'habillent en bedeaux, c'est ça qui vous rend imposants. Voilà t-y pas que les marguilliers jaloux veulent m'enlever ma toque et me donner une calotte, qu'ils y viennent. Mais j'aime mieux recevoir la mort qu'une calotte. La toque a toujours été dans ma famille je l'ai reçue de mon aïeul et j'y tiens. Il y a bientôt 62 ans qu'elle est toute neuve, j'en suis fier, j'en fais une question de Ministère, je la garde ou je m'en vais, et l'on verra ce que peut l'Eglise sans moi.

Oui, le bedeau, c'est l'homme nécessaire,
 A qui veut naître et mourir ici-bas.
 Sans le bedeau, non, vers le sanctuaire
 Pas un chrétien ne saurait faire un pas.
 Au nouveau né sans lui pas de baptême,
 Aux deux époux rien que le sacrement,
 Et des défunts consolation suprême,
 Sans le bedeau jamais d'enterrement.

Non, rien de convenable, pas un enterrement qui fasse envie ; mais, c'est surtout aux mariages que le Bedeau fait bon effet. Le premier encore. Avant la clarinette et le violon, avant la mariée, avant tout le monde... faut pas alors que les gamins s'y frottent à danser autour de nous dans la rue ! En avant la Baleine... Tas de morveux, que je vous mouche... Il y a que les oies que je ne peux pas vaincre ; ces animaux-là, ça vous suit quand même. Après tout ces pauvres bêtes sont peut-être comme moi, de toutes les noces...

Moi je fais tout. Chargé de l'éclairage,
 Je veille à l'ordre, à la paix, aux lampions,

Impitoyable ennemi du tapage,
Chiens et gamins n'ont pas mes affections.
Du bon curé secondant la mémoire,
En chaire aussi je monte et tous les deux
Nous prêchons, mais l'indocile auditoire
Sur ce qu'on dit ferme toujours les yeux.

C'est désespérant ; j'ai beau taper du pied, tousser, cracher, faire encore plus de bruit que M. le curé, ça ne fait rien. Tous s'endorment, et ce qui est plus fort, ils ronflent comme des tuyaux d'orgue, on dirait qu'ils le font exprès, que c'est une conspiration, ils baillent à se désarticuler la mâchoire, dès qu'ils me voient paraître en chaire, c'est pourtant pas faute de leur dire du latin, Dieu sait si on l'épargne, mais, ils ne comprennent pas ; moi, c'est autre chose, il y a si longtemps que je suis là dedans, M. le curé dit bien qu'il ne pourrait pas prêcher si je n'étais pas là. Du reste, sans moi, rien ne va. Tenez, l'autre jour j'ai eu le malheur de m'absenter. Voilà qu'on apporte un enfant pour le baptême, la nourrice, une fille sans civilité bien sur, mettant le poupon le visage en l'air, M. le curé lui dit : « Mais retournez-le donc, c'est pas de ce côté-là » Croyez-vous que cette abrutie de fille retrousse la robe du moutard et présente l'autre figure, quel tableau ! Voyez. Il n'y a pas moyen de quitter une minute...

Malgré cela, contre moi l'on se ligue,
On dit : Giraud de pain bénit gourmand,
Le coupe bien, mais pour lui trop prodigue,
S'offre toujours le morceau le plus grand.
Ignorez-vous au prix de quelle peine,
Contre les gars je défends le chateau ?
Sur eux déjà j'ai cassé vingt baleines,
Faut-il après leur donner du gâteau ?

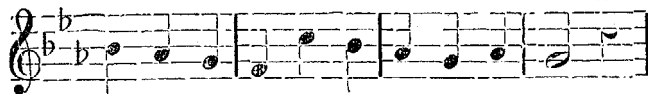
Ce n'est pas nécessaire, ils m'en volent bien asssez. Quelle race que ces gamins ! qu'est-ce qui a pu inventer ça ? Les jours de pain bénit au beurre, ça fourmille dans l'Eglise, on ne sait pas d'où ça sort, avec ça ils sont d'une voracité de cannibales !

si je n'étais pas là, je suis sur qu'ils mordraient à même, et qu'en deux, ils se chargeraient de tout engloutir. Faut les voir à plat ventre, sous prétexte de licher les miettes. Ils mangeront jusqu'à la serviette, vous le verrez. Faut du courage, allez, pour rester ferme et préserver sa part. Oh pour cela, je suis de fer ; je ne la cède jamais, le devoir avant tout. Et ce sera comme cela, jusqu'à mon dernier soupir.... Hélas je n'en ai pas pour longtemps maintenant, je sens bien que je me fais vieux ; mais Giraud mon fils, Giraud quarante-deux, peut entrer en fonctions, quelle joie ! quelle consolation pour mon cœur de Bedeau ! ma charge et ma Baleine restent dans ma famille.....

Avec larmes et solennellement.



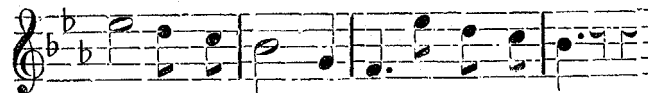
A toi mon fils, toi de ma dy - nas - ti - e,



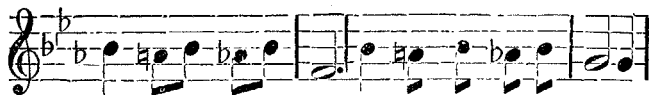
Le seul es - poir, le der - nier re - je - ton,



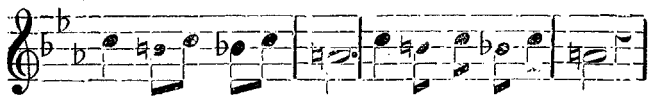
A toi mon fils, l'ex-em - ple de - ma vi - e,



C'est mon seul bien, sois di - gne de ton nom.



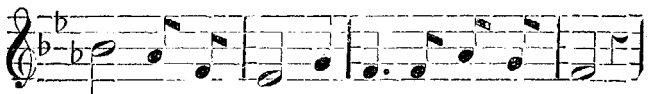
Ah ! si ja - mais pour mon cœur quelle pei-ne,



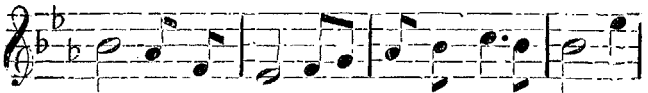
Tu t'é - car - tais du sen-tier de l'honneur,



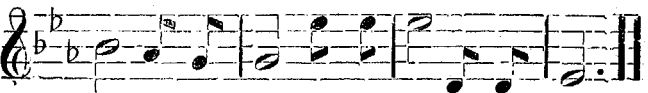
Je re - vien - drais bri - ser cet - te ba - lei - ne



Qui fut tou - jours sans re-proche et sans peur,



Je re - vien - drais bri - ser cet - te ba - lei - ne

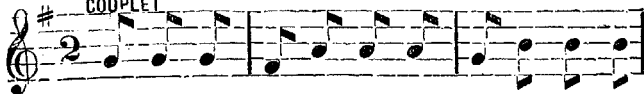


Qui fut tou-jours sans re-proche et sans peur.

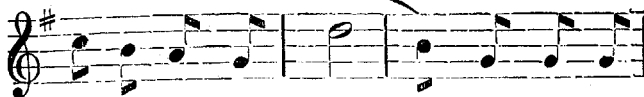
Jean Nigaud.

Allegretto.

COUPLET



J'di-sions tou-jours, il faut vrai-ment Que l'homm'



soit un' vraie go - di - che, Pour s'en-flam-



mer si bê - te-ment, Et suivre un' femm' comm' un ca-



ni - che, Gaus - sez - vous d'moi, c'est vo - tre



tour, J'y trou - ve - rons pas à re - di-

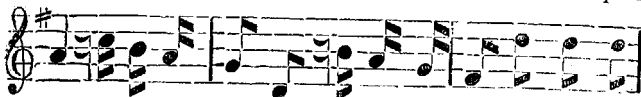


re, Oui, c'méchant gars qu'on nom' l'a-mour il m'a pin-

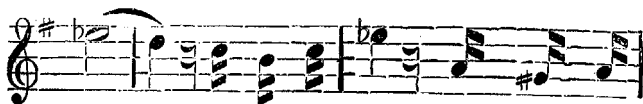


cé, c'est fi - ni d'ri - re.

Cré co-quin



sort, que c'est donc bê - te, j'sus t'a - moureux de la Jean-



net - te, J'sus t'a - mou-reux, c'est - y z'hon-



teux, comme u - ne bê - te è . . .



è - te, Comme u-ne bê te.

Quand ell' riont, je m'fâchions point,
 Que voulez-vous, je somm' si bête !
 Puis ell' m'allongiont d'tels coups d'poing
 Que ça m'en a tourné la tête.
 Je somm' tout l'temps au cabarêt,
 Moi qui vivions comme un' bêt' fauve,
 Et drès qu'j'apperçois un bonnet
 Y a pas à dire, faut que j'm'ensauve.

Refrain.

La nuit j'faisons que rêvasser,
 J'pousse des soupirs à fend' un' bûche !
 Mon père, ça c'mmence à l'agacer,
 Vu qu'y croit qu'c'est notre ân' Caniche,
 Ce pauvre père, il a raison,
 L'âne et pis moi, nous f'sons qu'un'bête
 Mais jarni ! Caniche a ça d'bon
 Qu'les femm' n'lui tournent point la tête.

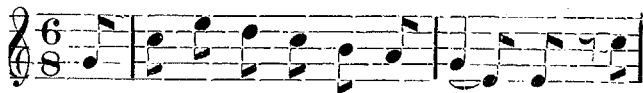
Refrain.

Le vieux berger m'a dit tout bas
 Qu'si j'meurs point, j'en ons pour la vie,
 A moins qu'Jeannet' consente, hélas !
 A partager ma maladie.
 Si ça lui va, Dieu, queu bonheur.
 Jeanne aura beau crier, beau dire
 Je lui f'rons cadeau d'mon cœur,
 Et j's'rons pus amoureux qu'pour rire.

Refrain.



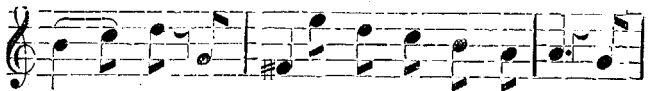
L'habit fait le Moine.

*Allegretto.**Aug. Olivier.*

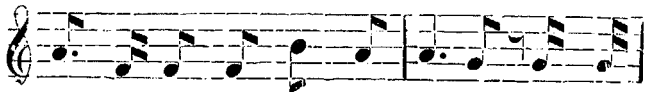
De grâce ex - pli-quez-moi, mon pè - re, Pour.



quoi vous sa - lu - ez si bas Les gens bien misquandau con



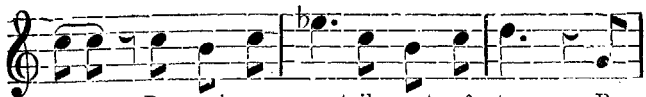
traï - re, Aux autres vous ne par-lez pas ? Mon



filz c'est qu'au siècle où nous som-mes, No - tre



mise a tant de ver - tus, Qu'il suf - fit pour ju-ger les



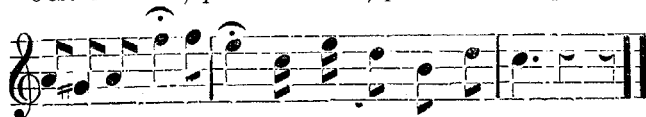
hom-mes De voir com-ment ils sont vê - tus. Rap-



pel - le toi mon cher An - toi - ne, Que



c'est l'ha - bit, que c'est l'ha-bit, que c'est l'habit qui fait le



moi - ne Oui l'habit fait le moine au-jourd'hui.

Mon voisin, à ce qu'on raconte,
Avec la probité parfois
Se brouille, et je sais sur son compte
Qu'il fit banqueroute deux fois,
Mais à quoi bon scruter la vie ?
Je lui connais hotel, chateau,
Bois en Poitou, fermes en Brie,
Et je lui tire mon chapeau !
Tu vois donc bien mon cher Antoine, etc.

A la suite d'un héritage,
Un sot qui fut valet chez moi,
Maintenant roule en équipage
Et se fait servir comme un roi.

Bêtes et gens dans sa province,
 Tout porte son riche harnais,
 Sa livrée aujourd'hui fait prince
 Celui qu'elle faisait laquais.
 Ce qui prouve, mon cher Antoine, etc.

Tu vois là-bas ce petit maître,
 En gants paille et fin paletot?...
 Qui penses-tu que ce puisse être !...
 Mais, mon père, il a l'air d'un sot...
 Enfant !... à sa botte vernie
 Tu ne fais pas attention...
 Mais c'est un homme de génie !...
 Tu ne vois donc pas son lorgnon ?
 Sache à présent, mon cher Antoine, etc.

Mon père, admirez ce pauvre homme ;
 Quel malheur qu'il soit indigent !
 Il est mal mis, mais voyez comme
 Son front est noble, intelligent !
 Bast !... ignorant, puisqu'il ne porte
 Que des haillons. Comment veux-tu
 Qu'un homme habillé de la sorte
 Puisse avoir talent et vertu ?
 Souviens-toi donc, mon cher Antoine, etc.

Mon fils, en ce monde fantasque
 L'argent lève tout embarras :
 Si tu veux t'en payer le masque
 Tu seras ce que tu voudras ;
 La grande affaire c'est la mine.
 Car dans ce vaste tourbillon,
 Que de cœurs portent crinoline !
 Combien d'or n'est que du billon !
 Rappelle-toi, mon cher Antoine, etc.

UN PIQUE-NIQUE D'AUVERGNAT.

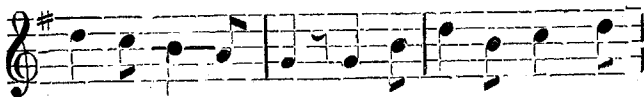
L. Bousquet.

Oh ! pardon, Mescheux, Mesdames et la compagnia...
figurez-vous... crri !... Ah ! d'abord, ch'est bien fait !... vougrri !
de grand bënëbé !... tu n'as que che que tu mérites... Ah vou-
grri !... tu veux chavoir che que ch'est qu'un chique-nique...
non... qu'un pique-nique... vougrri de crampagna... quand il
s'agit de frigouche il faut que tu te fourres de la chicailla
jusqu'a la garguana... qu'est-che que je dis... jusqu'a la corgni-
ola... Tenez ! Mescheux, Mesdames, je vais vous dire la choge,
et vous allez voir si je n'ai pas raison d'avoir tort... vougrri ! !..

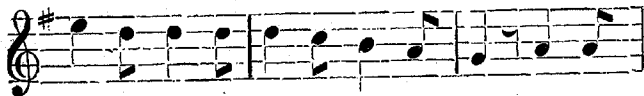
Allegro.



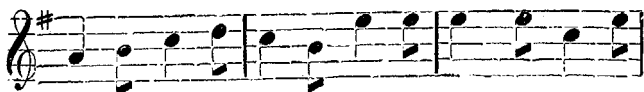
Sur le quai de la fer - raille, je ren.



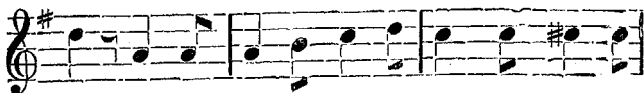
con-trai Pier - re Tou, Qui s'en al - lait fair' - rif-



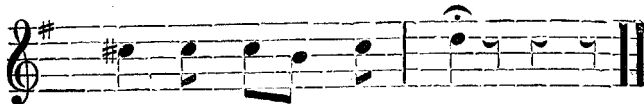
fail - le A - vec Jean-Pierr' La - ri - dou, Tiens, qu'y



dit: c'est La - de - vè - ze Qu'arriv' tout just' du pa-



ys, De vi - gni y s'ra bien ai - se, Les pa-



ys sont des a - mis.

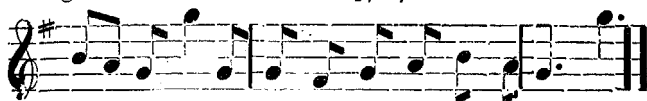
Trrrrrou ! qu'y m'dit...d'ous que tu viens comme cha?..
 Moi?. j'arrive du pays. Ah ! vougrrrri!... qu'y me dit, t'arri-
 ves jusche pour faire la nosche avec nous. La nosche de qui?
 Une nosche en chouvignir de la nosche dont ch'est l'agni-
 versaire pour lequel nous faichons un pique-nique.. Piche-
 niche!... que le diavle me choulève si je chais che que ch'est!
 Un pique-nique, vois-tu, c'est un repas à la mode de par
 ichi...Tu mets tes trois livres chin chous, je mets mes trois
 livres chin chous, y remet ces trois livres, nous remettons
 nos trois livres chin chous, et puis, marche ou crève, tant
 qu'y a, y a...on danche, on rit, on fricotte, on che fourre toute
 la boutachada!.. le gratton, le lard, le cochon, le petit chalé,
 enfin toutes les boustifailles avec les rifailles...Allons, viens-
 tu?...nous allons chercher la famille Cougny... le charvon-
 nier de la rue Tivletonne... Vrrrrgrri!...que je y dis : marche
 ou crève!...va pour le piche-niche...du moment que cha che
 maugé, que ch'est soigné et qu'il y en a beaucoup...ça fait
 mon affaire!...



Youp, là, là! vi-ve la guin-guet - te, On y



mang' du lard et des choux. Youp, là, là! au chon de la mu-



get - te, On croirait que nous chommes chez nous Tiou

Nous allons rue Tivletonne,
C ercher la famille Cougny,
V'là qu'en arrivant perchonne
N'était paré pour vigni.
Le père appelait la mère,
La mère appelait chon fils,
La chœur appelait chon frère,
Partout c'était que des cris!!...

Franchoise!..fichtrrrra!..Franchoise!..en figniras-tu?..
Je chuis là-haut, mon père, que je me lave les mains..Je
chuis là haut que je me lave les mains... est-che que je me
lave les mains, moi?..quand je chuis presché?..vois tes frères,
tes sœurs, ta mère, est-che que tout cha che lave les mains?...
vougrrrri de paresseuse!...hé Franchois!...hé, lou pitchi!...
vient-ici, vougrrrri!...tu vas t'aller chez le chameleur de chou-
liers, le chavetier d'en face; tu vas lui dire (chi tant cheule-
ment tu t'en rappelles) « Vonjour, Mochieu le chamelier, je

viens de la part de mon père, vous demander chi ches chouliers y sont rechamelés...si y sont pas chamelés, vous les chamellerez demain...mais aujourd'hui, les faut de chuïte, chamellés ou pas chamelés. Enfin, signalement, que voulez-vous que je vous dije?...nous voilà tous partis à la varrière de Vercy, chez Maistre Pierre Molichetrol, où tout le monde il devait se trouver, au gros lapin de Chain-Flour...j'aime cha, moi, le lapin avec des choux, des carottes, des fèves che des charricôts fichtrrrra! cha vous biture l'intérieur comme chi on y mettait du papier vergni à quinze chous le rouleau... fichtrrr !....

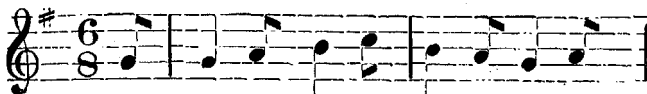
Au refrain : Youp, là! là! etc.

Le doux tiou de la mugette,
Dit que nous chomm's arrivés,
Nous entrons dans la guinguette,
Par la frigouche attirés.
On y faisait bonne vie,
On jouait, on s'amuchait;
Fignal'ment la compagne,
En danchant nous attendait.

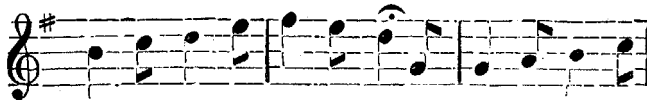
Y avait déjà là tous les pays de connaissance; y avait le grand Latagny, les Coubigny, les Trépaillon, les Courtousy, Pierre Laginelle avec le pitchi Laginelle; Mochieu et Madame Monjard et la petite Monjard; toute la belle chochiété des Ladevèze, et une table!...trrrri! Est-che qu'au diner j'étais pas fache à fache avec Madame Monjard? la belle femme vougrrrri! et une femme bien élevée...chin pieds quatre pouces, sans compter les astifolets qu'elle s'était mise dans les cheveux; auchi, je n'ai point manqué mon affaire...je me suis levé, et là, dans la domination de tout le monde, je lui ai apporté un « kiosque » oui, à la mode de Paris...un kiosque...j'ai dit: A Madame Monjard, pour la magnière du procédé dont elle prépara la chalade...oh! quelle bonne chalade, vougrrrri! ni laitue, ni mâches, ni romaine...pas une feuille de chalade...

rien que pe l'ail!!!là-dechus, j'ai chanté la chanchon de
« l'Ane à Margot » avec accompagnement de verres cognés...
ah ! trrri !..fallait voir cha !...

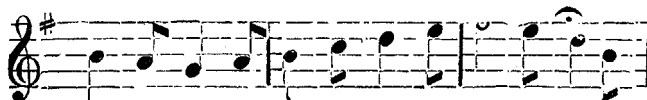
Andantino moderato.



Quand Mar - go - ton va - t - au moulin, Le



prend son bel â - ne Martin, Quand Mar - go - ton a -



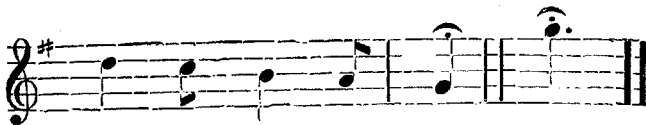
t - au moulin, Le prend son bel â ne Martin. Le



prend son sac, sa cor - de, Mari tin rolin, Digue



din, din din, Le prend son sac, sa cor - de pour s'en



al ler au mou lin. Ah!

Moulin, meunier, n'moudrez-vous pas ?
Vot' moulin n'est-y point graina ?

Attachez votre n'âne,

Maritin rolin,

Digue din, din, din ;

Attachez votre n'âne,

A la porte du moulin.

Ah !

Du temps que le moulin moulait,
Le beau meunier vous l'embrassait...

Le loup a mangé l'âne,

Maritin rolin,

Digue din, din, din ;

Le loup a mangé l'âne,

A la porte du moulin.

Ah !

La jeune fille se désole, le meunier la console.. en lui disant :

J'ai dix écus dans mon boursset

Prenez-en sept, laissez-m'en tret ;

Vous en aurez un autre,

Maritin rolin,

Digue din, din, din !

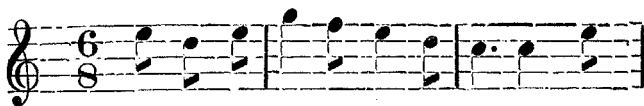
Vous en aurez un autre,

Pour revignir au moulin.

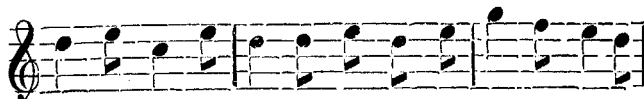
You !

Après la chanchon, on a danscha... vous chavez... le rigodon de Chaint-Chyr de Valorges ou de Melai... le rigodon de cheux nous, quoi !...

Allegro vivace.



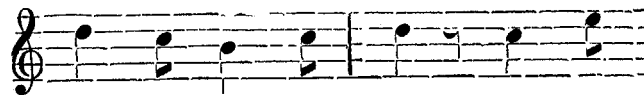
En a-vant deuss ma mie, ô gué, V'là la



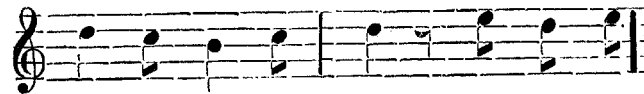
dan-che, qui com-men-che, En a-vant deuss, ma mie, ô



gué ! Le - vons l'coude et le - vons l'pied. Un sa-

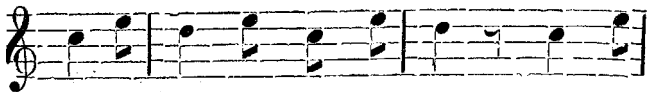


lut je don - ne - rai, un bai-

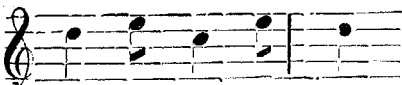


ser je re - ce - vrai. En a - vant

V'la-t'y pas qu'au moment où j'dis, pour le deuxième tour :



Un bai - ser je don - ne - rai, un chouf-



flet je re - ce - vrai

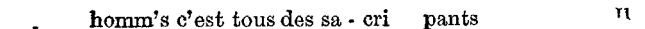
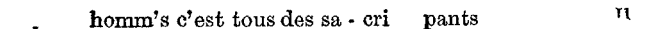
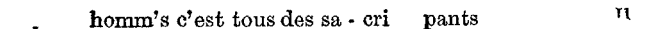
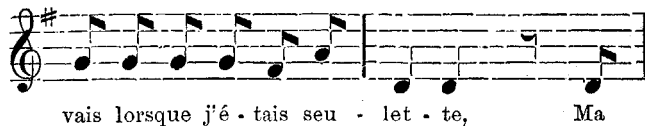
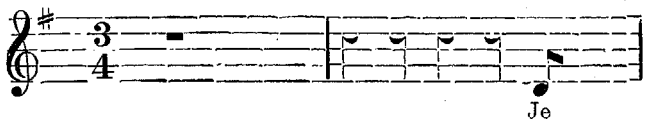
V'la-t'y pas l'grand Latagny qui veut mettre la chanchon en action et qui m'allonge une gifle...qui me pouche chus le pied de Madame Courcagneux que cha fille ch'en est tombé sur son oignon qui l'a fait pleurer qu'a s'en est trouvé mal !... trrri !...je chante dechus ; je l'empoigne par le chifflet...Trépaillon veut le défendre...Pierre Laginelle tombe sur Courtousy, le pitchi Laginelle attrappe Mochieu Monjard, et de chi et de cha...que les achiottes pleuvaient comme la neige dans les montagnes, fouchtrrra ! et au lieu de trois livres chin chous, nous en avons eu chacun pour sept livres dix-huit chous, fouchtrrra...y neigera des pommes quand on m'y reprendra à faire un nid de pique...non...un piche...nique...mais voyez-vous, toutes fois et quante qu'à présent, la jeunesse d'aujourd'hui elle est suscépétibile de che conduire comme y cha comporté, fichtrrra !...ch'est égal, je me chuis bien amugé !...

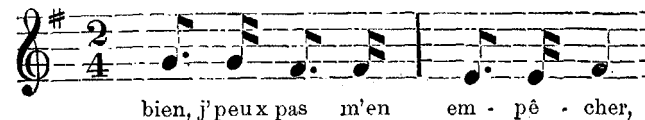
Au refrain : Youp, là ! là ! etc.

J'peux pas m'en Empêcher.

Allegro.

Frédéric Barbier.





Y faut qu'je r'garde, Y faut qu'je r'garde, j'peux
pas, j'peux pas, j'peux pas m'en em - pê-
cher. Non ! Faut qu'je r'garde !

Certes, il n'offre pas de danger
Notre voisin, Jean-Pierre :
D'abord, il n'fait pas d'frais pour plaire,
Il n'sort qu'en garçon boulanger !
C'est son état ; quand la nuit close
A sonné l'heur' de son travail,
Pour aller chercher quelque chose,
Je pass' quéqu'fois d'vant l'soupirail.

Au refrain.

Souvent j'aperçois tout là-bas
Nicolas et la p'tit' Jeannette,
Qui font douc'ment la p'tit' causette.....
C'est qu'il est pas mal, Nicolas !
Il la r'gard' comm' ça sans rien dire,
Ell', de son côté, n'répond rien....
Ils n'ont pas l'air de s'contredire
Pendant un si doux entretien....

Au refrain.

Parfois en pompeux appareil,
 Trompettes et clairons en tête,
 On voit, comme pour la fête,
 Briller les casques au soleil !
 C'est une escouade régulière
 De carabiniers grands et beaux
 Ils ont des bott's à l'écuyère....
 Comme ils sont bien sur leurs chevaux.

Au refrain.

Mais il paraît qu'un amoureux
 A d'mandé ma main à ma tante ;
 C'est d'main qu'chez nous il se présente,
 Ma tant' m'a dit : baiss' bien les yeux !
 Mais comment voir s'il est sensible,
 S'il est d'ceux qui peuv'nt être aimés,
 J'pourai jamais, c'est impossible,
 Prendre un mari les yeux fermés....

Au refrain.



Ah ! Maman si tu Savais !

Pas trop lent.



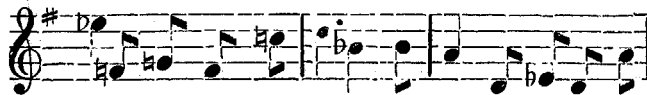
P'tit' mère, il faut que j'te fas - se Le ré-



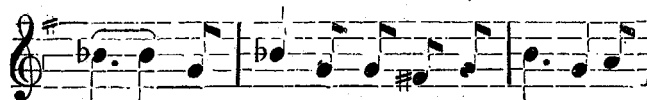
cit de mon cha - grin : Tu con - nais bien Bo - ni-



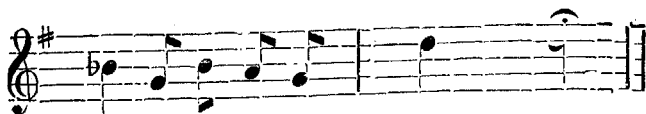
fa - ce, L'fils aî - né de notr' voi - sin ? Eh



bien, j'en i - gnor' la cause, Mais chaqu' fois que j'pense à



lui, Le jour je suis tout' mo - ro - se, Et

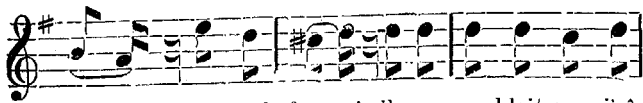


Je n'dors ja mais la nuit.

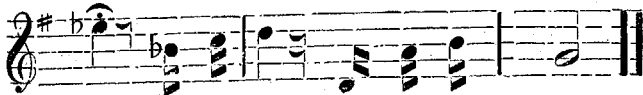
Et tout ça c'est depuis la fois que je l'ai rencontré à la fontaine et qu'il m'a dit: « Mam'zelle Jeannette, vous allez abîmer vos jolies petites menottes blanches à tenir cette vilaine cruche-là. Si j'osais j'vous demand'rais de vous la porter jusqu'à la ferme ? » Et en me disant ça, il me regardait avec des yeux ! Oh ! mais avec des yeux...



Ah ! ma-man, si tu sa - vais ! Quand j'y



pense, Quell' souf - france ! il me sem-blait que j'rê-



vais ! Ah ! ma-man, si tu sa - vais !

L'lend'main matin, dès l'aurore,
Allant seulette au moulin,
Je fis sa rencontre encore
Au carr'four du grand chemin.

Alors, malgré moi, sans doute,
 J'voulus éviter ses pas,
 Mais lui, me barrant la route,
 Me dit : « Mam'zelle, on n'pass' pas ! »

Monsieur Boniface, je vous en prie, laissez-moi passer...
 maman m'attend et... « Je veux bien vous livrer passage, mais
 à une condition. » « Laquelle ? » « C'est que vous m'embras-
 serez. » « Ah ! Monsieur Boniface, vous n'y pensez pas !...
 Qu'est-ce qu'on dirait dans le village si on savait ça ? » « Mais
 mam'zelle, il n'y a aucun mal à s'embrasser ? » « Vrai ?.. Eh
 bien, je... Ah ! mais vous me promettez de me laisser passer ?
 « Je vous le promets. » Alors je m'approchai de lui toute trem-
 blante, et les yeux baissés, je l'embrassai sur le front.

Ah ! maman, si tu savais !!

C'est étrange

Comme on change !

Je rougissais, j'pâlissais !

Ah ! maman si tu savais !!

Je revenais au village

Pensant à lui l'autre jour,

Quand près d'la croix d'l'ermitage,

J'entends qu'on me dit : « Bonjour. »

Je lève aussitôt la tête,

Il était à côté d'moi.

Non, jamais, foi d'Jeannette,

J'n'avais r'ssenti tant d'émoi !!

J'étais si troublée que je ne m'étais pas aperçue qu'il m'a-
 vait passé son bras autour de la taille et qu'il me serrait !... oh !
 mais qu'il me serrait !... J'ai eu toutes les peines du monde à
 me dégager de son étreinte ; il est vrai que je n'employais pas
 toute ma force. Quand j'ai été libre, j'ai voulu agir de ruse
 pour le quitter, mais il m'a encore barré le chemin en me
 disant : Cette fois, mam'zelle, ce n'est plus un baiser qu'il me

fau., c'est deux. » « Deux !! Ah ! monsieur Boniface que vous êtes cruel !!. » A ce moment un grand coup de tonnerre se fit entendre, et une averse commença à tomber. Alors, pour nous mettre à l'abri, nous fûmes obligés d'entrer dans l'ermitage.

Ah ! maman, si tu savais !!

Quel nuage!

Quel orage!

Dieux ! quelle frayeur j'avais !

Ah ! maman, si tu savais !!

Ce que je viens de te dire,
C'est entre nous, chère' maman,
Mais ne vas pas en médire ;
J't'ai raconté tout franchement.
Boniface m'a dit : « J'vous aime,
Du plus profond de mon cœur,
Et si vous m'aimez de même,
Jeannett' je f'rai votr' bonheur. »

Qu'en dis-tu, petite mère ? .. N'est-ce pas que je peux lui confier ma main ? .. Tu le connais... il est instruit, il a des rentes, et puis, il est gentil ! .. as-tu remarqué son petit nez en trompette ? .. Est-ce que tu crois qu'il ne me rendrait pas heureuse ? .. Oh ! si, n'est-ce pas ? .. Je n'ai pas osé le lui dire à lui, mais je l'aime !. Oh ! mais je l'aime ! ..

Ah ! maman si tu savais !!

Comme je l'aime

Et lui d'même

De suit' tu nous mari'rais

Ah ! maman, si tu savais ! !



Lettre d'une Cousine à son Cousin.

Allegretto.

Charles Lecocq.



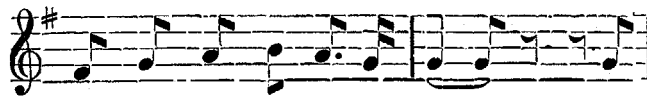
Je ne voulais pas vous é - cri - re, Mais



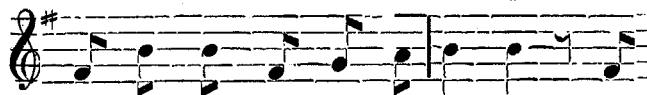
il faut fai - re son de - voir, Il



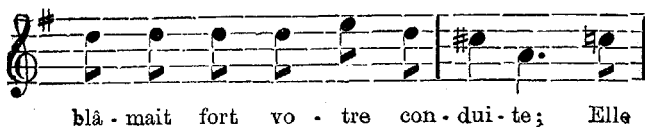
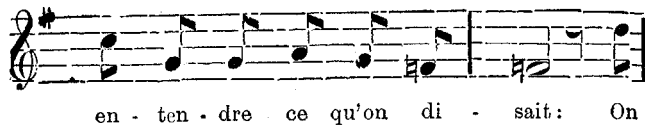
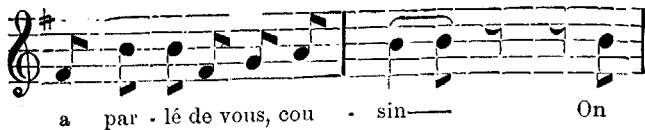
le faut, et je dois vous di - re Ce



qui s'est pas - sé l'au - tre soir, Dans

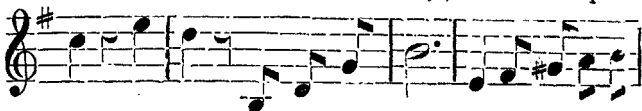


le sa - lon bleu chez grand'mè - re, On

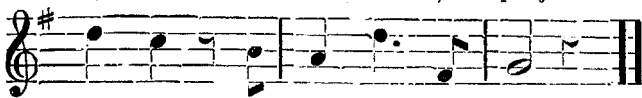




est dé-plorable, il pa-rait ! Tout ça, vous com - pre-



nez, Tout ça ne me fait rien ; Ce que je vous en



dis, moi, c'est pour vo - tre bien.

On disait, c'est épouvantable !
 Que vous passez toutes vos nuits
 Dans un cercle, autour d'une table
 Où d'autres messieurs sont assis.
 Et là, d'une voix enfiévrée...
 Huit, neuf... Banco, je prends la main !
 Quand la séance est terminée,
 Vous n'avez plus visage humain ;
 C'est un spectre qu'on voit paraître.
 On disait qu'avec un tel goût,
 Cousin, vous finirez par n'être,
 Plus gentil, plus gentil du tout...

Tout ça, etc.

On disait encore autre chose ;
 Mais ce terrain est si brulant
 Que je m'arrête et que je n'ose...
 Allons, il le faut cependant !

On disait, c'était la baronne...
 Elle en riait...(c'était très mal)
 Que vous aimiez une personne,
 Qu'on admire au Palais-Royal !
 Encore, ajouta la duchesse,
 En se penchant pour parler bas,
 S'il n'avait qu'elle pour maîtresse !..
 Mais il en a des tas, des tas...

Tout ça, etc.

Lorsque l'on eut fini, grand'mère
 Joignit les mains, puis dit : hélas,
 Il est perdu, j'en désespère.
 Moi je ne désespère pas.
 Le péril est bien grand, sans doute,
 Et cependant, si tu voulais
 Si j'étais à ta place, écoute :
 Moi, vois-tu, je me marierais.
 Je chercherais dans ma famille,
 Dans la famille c'est le meilleur,
 Quelque brave petite fille
 Que j'aimerais de tout mon cœur.

Tout ça, tu le comprends, tout ça ne me fait rien,
 Ce que je t'en dis, moi, cousin, c'est pour ton bien



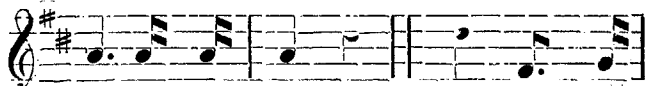
L'avocat à deux francs l'heure.

Allegro.

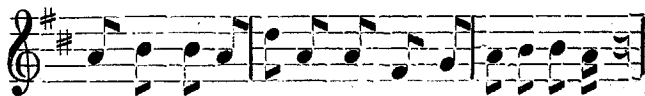
Victor Parizot.



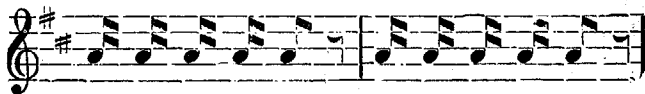
Ac - cou - rez, er - go - teurs, chi - ca-



neurs et plai - deurs : Je suis un



homme ha - bi - le, au pa-lais comme à do-mi-ci-le,



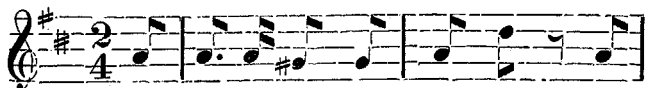
Ar - gu-men - ta-tions, Ap - pré - ci - a-tions,



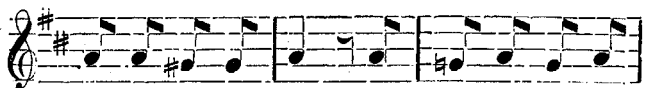
Je vous les offre, al - lons ! Je vous les offre, a-



lons! pre-nez mes con - sul - ta - ti - ons.



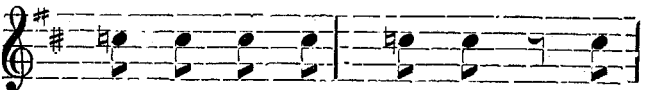
Chez moi ja - mais de leur - re, Ma



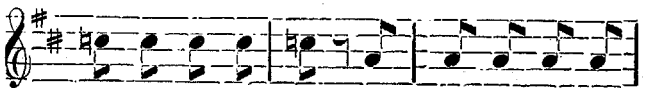
pa - role est à vous, deux francs la première



heu - re, Les au-tres tren-te sous. Mais



j'en - tends à ma por - te Des



mur-mu - res bruy-ants, Qui donc ai - si s'em



por - te ? Sans dou - te des cli - ents.

Jean ! introduisez par ordre ; le No. 1. Le No. 1, je le suis ; c'est à maître Blagamort que j'ai l'honneur de présenter mon profond respect ? A lui-même. Mr., voilà bien le lieu de méditation d'un disciple de Cujas ; cette bibliothèque, ces dossiers, ces cartons, exhalent une odeur de jus romanum... Pardon, Mr. je suis pressé, et... Oui, tout ici trahit l'asile du défenseur de la veuve et de l'orphelin ; noble profession Mr. noble profession. Merci, mon cher client, mais expliquez-moi vite... Je serai bref, disciple de Cujas, défenseur de la veuve et de l'orphelin, vos moments sont précieux ; voici le fait : je passais le long du marché des Trouvères. Des Prouvaires, vous voulez dire ? Pardon, Trouvères ! à telles enseignes qu'on a même fait un opéra portant le nom de ce marché. Continuez. J'avais avec moi un chien de chasse ; cette bête attirée par son instinct, « chassez le naturel il revient au galop » entra dans le marché des Trouvères et étrangla un lapin ; le propriétaire de l'animal sauta sur le mien, dont je voulus prendre la défense ; cet homme alors me saisit à la gorge ; je me reculai et lui assénai sur la tête un coup de « celle » de ma canne qui en était « une » de chien en cuivre ; voilà, disciple de Cujas, défenseur de la veuve et de l'orphelin. Votre procès est gagné, je plaiderai que c'est le lapin qui a attaqué votre chien. ¶ Parfait, parfait, disciple de Cujas, défenseur de... Au plaisir de vous revoir, à un autre !

Au refrain : Je suis un homme habile, etc.

Passons vite au deuxième,
Eh ! mais, qui donc chez moi
Jure, crie et blasphème ?
Ch'est-vous, l'homme de loi ?

Oui, mais qui vous irrite ?
 Pourquoi crier ainsi ?
 Voyons, dites-moi vite :
 Qui vous amène ici ?

Eh fouchtra ! che qui m'amène, ch'est une gifle que j'ai rechue d'un paroichien que je veux que vous me fachiez condamner, fouchtra ! dont je lui ai câché les reins et qu'il me fait achigner ? Comment, c'est vous qui lui avez cassé les reins et vous voulez que je le fasse condamner ? Eh oui donc, que je chuis rétameur chaudrognia de mon état, que la bonne de ce paroichien elle me donne une magnière de petit choufflet à mugique, qu'elle appelle cha un « cordéon », pour le rac-comoda ; moi je me dis : ch'est un petit choufflet qu'il y manque un bout, dont que je vous y met un bout en fer et je le rapporte ; que voilà le bourgeois qu'il était là, fouchtra ! et qu'il me chante dechus, en m'appelant machacre et auverpin. C'est bien je plaiderai qu'il vous a donné un soufflet et que vous lui en avez rendu un. Un à mugique, et ch'olide, fouchtra A un autre !

Au refrain : Je suis un homme habile, etc.

Leste, allons, le troisième,
 Voyons, dépêchons-nous ;
 C'est un grand au teint blême,
 Dents longues, cheveux roux ;
 Raide et droit sur sa ! anche,
 Je sais sa nation :
 Il vient d'outre manche,
 C'est un fils d'Albion.

Malheureusement ce n'est pas un mylord, c'est tout simplement un groom ; voyons, jeune homme, expliquez-vous. « Presents her compliments, sir ? » Oh ! pas en anglais. « do you speak english sir ? » Non, oh du tout ; est-ce que vous ne savez pas le français ? « Oh, very well, très fort considerablement » Alors, en français, si ça vous est égal. « I am much obliged to

you ; je viendai por...comment pelez vous ce petite bête qui gigôtai dans le rivièrè ? » Un poisson ? « Oh mêêci, mêêci, une petite poisson qu'il était...comment pelez le couleur...comme le nez de vôs ? » Quoi ! comme mon nez ? ah ! rouge « Oh ! mêêci, mêêci, yes, poisson rouge » Eh bien après ? « Lord Creckmerowth il avait dit à moa de tenir lui fort considérablement bien propre » Lord Creckmerowth ? « Nô » Le poisson rouge ? « Yes » Après ? « Il était môru » Lord Creckmerowth ? « Nô » Le poisson rouge ? « Yes, et il vôlait retenir le gage de mon. » Le poisson rouge ? Nô, nô, Lord Creckmerowth, et je l'avais tiendu bien propre. » Mais après, mais après ? « Je l'avais savonné toutes les jors avec un gros brosse et du savon. Lord Creckmerowth ? « Nô, nô, nô, le poisson rouge, et il était môru » Allez au diable. « Oh mêêci, mêêci, I'll come again to-morrow, I have earnest business. » Assez ! assez ! je plaiderai que vous êtes idiot. « Oh mêêci, farewell, sir. » Crétin, stupide, imbécile. « Oh mêêci, good night, sir. » Que le diable vous emporte ! « Oh mêêci, mêêci ! » Il n'y a pas de quoi ; à un autre !

Au refrain : Je suis un homme habile, etc.

Mais qui donc, ainsi cogne,
Et fait ce bruit affreux ?
Ah ! que vois-je ? un ivrogne !
Vraiment, c'est scandaleux !
Osez-vous bien vous mettre
Dans un pareil état,
Quand vous devez paraître
Devant votre avocat ?

Faites pas attention, mon défenseur ; c'est donc pour vous dire que j'avais-t-été-z-à la correctionnelle, parceque « L'escarpion », un ami à moi, un tourneur...qu'a mal tourné, était-z-accusé d'une chose que c'était pas lui, vu que nous étions ensemble, à c'-t-heure-là chez un marchand de vin que ça faisait un « alambic. » Un aliôl, vous voulez dire. « J'ai

toujours entendu dire un « alambic » : c'est bon je l'ai acquitté, je touche mes trente sous de mon assignation, je m'en vas chez le marchand de vin en face de la justice : (au rendez-vous des témoins) pour déposer mes 30 sous, je prends un sou de pain et 29 sous de vin ; mais quel vin ! mon avocat ! c'était pas un verre qu'il fallait pour le prendre, c'était une fourchette ; je demande à la marchande de vin si c'est parce que son enseigne s'appelle : « au rendez-vous des témoins » que le vin dépose ; là-dessus, v'là qu'elle me traite d'ivrogne et qu'elle veut me fiche à la porte ; moi je l'appréhende d'une si forte gifle, que le chérugien en a constaté deux « esquimaux » sur la physionomie. Deux ecchymoses, allez je comprends. « J'ai toujours entendu dire des esquimaux ; si bien que je vas aller, pour mon compte, à la correctionnelle, pour avoir abîmé la marchande de vin. » C'est bien, je plaiderai que vous croyiez que c'était votre femme. « Je dépose mon sort dans la balance de Thémis... Tocte. » C'est bien, à un autre !

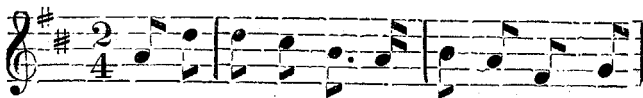
Je suis un homme habile,
 Au palais comme à domicile :
 Argumentations,
 Appréciations,
 Je vous les offre, allons,
 Prenez mes consultations.



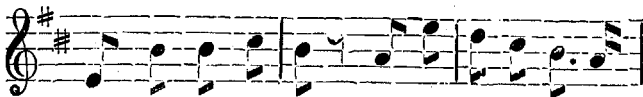
Ne regrettons pas Jadis.

Moderato.

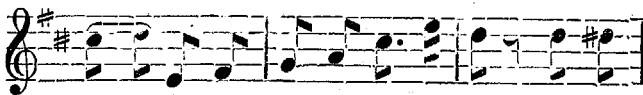
Frantz Liouville.



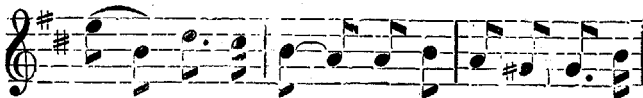
Ja - dis, les vi - gnes fleu - ri - es Pro - dui-



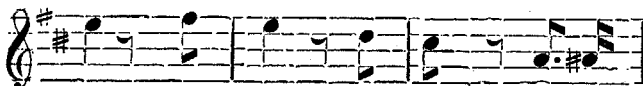
saient d'ex - cel - lent vin; On ne voy-ait point ta-



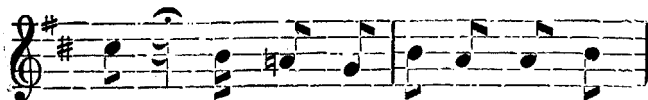
ri - es Les sour - ces du jus di - vin. Sous les



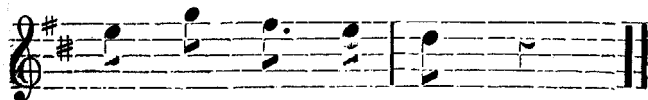
treil - les; dès l'au - ro - re, comme on trinquait entre a-



mis Ja - dis! Ja - dis! On bu -



vait... On boit en - co - re, Ne re-



gret - tons pas Ja - dis!...

Jadis, à l'ombre des hêtres,
Quand les beaux jours renaissaient
Tous les gars, valets et maîtres,
Avec les filles dansaient,
La cornemuse sonore
Rendait les cœurs réjouis,
Jadis ! Jadis ! On dansait !..

On danse encore,
Ne regrettons pas jadis !

Jadis, c'était le bel âge !
On voyait les amoureux
Le soir autour du village,
Se promener deux par deux.
Leur âme semblait éclore
Au parfum des bois fleuris.
Jadis ! Jadis ! on s'aimait...

On s'aime encore...
Ne regrettons pas jadis !

Jadis, une chansonnette,
A table était de rigueur ;
On chantait à chaque fête
Bacchus ou l'amour vainqueur.

Pour celle que l'on adore
 Que de couplets étaient dits,
 Jadis ! Jadis ! On chantait !
 On chante encore !
 Ne regrettons pas jadis !

Jadis on faisait l'aumône
 Sans le crier sur les toits,
 Et du pauvre qu'on sermonne,
 On s'entourait quelquefois.
 La charité qu'on implore,
 Descendait du paradis.
 Jadis ! Jadis ! On donnait !..
 On donne encore !
 Ne regrettons pas jadis !

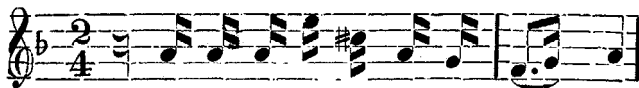
La chanson, le vin, la danse,
 Les amours et la gaieté,
 Ne fuiront jamais la France,
 Si chère à la liberté !
 Car son drapeau tricolore
 Les abrite sous ses plis !
 Jadis ! Jadis ! Il brillait !..
 Il brille encore !
 Ne regrettons pas jadis !



Les Sentiers Couverts.

Allegretto.

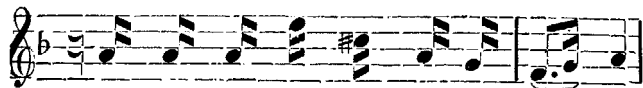
F. Wachs



Là - bas au pied de la col - li - ne,



Tourne un pe - tit sen - tier cou - vert



Où fleu - rit la blanche au - bé - pi - ne,



Où pous - se le cou - dri - er vert;



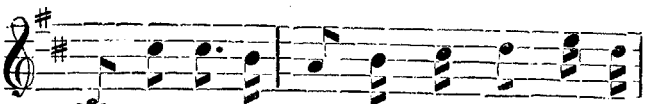
C'est là qu'un soir loin du vil - la - ge,



En cau-sant, Pierre m'entraî - na : Grand - ma-



man, dans vo - tre jeune â - - ge, vous avez



dû passer par là, grand-maman, grand-ma-



man vous a - vez du pas - ser par là !

Là bas, au pied de la colline,
 Tourne un petit sentier couvert,
 Où fleurit la blanche aubépine
 Où pousse le coudrier vert.
 C'est là qu'un soir loin du village,
 En causant, Pierre m'entraîna :
 Grandmaman, dans votre jeune âge,
 Vous avez du passer par là !

C'est un chemin où l'herbe pousse,
 Où les pas ne font aucun bruit ;
 Où l'on vous dit d'une voix douce,
 Des mots qui vous troublent l'esprit.
 A deux, sous le ciel qui scintille,
 Pour rêver, ah ! qu'on est bien là :
 Grandmaman, étant jeune fille,
 Vous avez du passer par là.

L'oiseau dormait sous la verdure,
 Le parfum dormait dans les fleurs,
 Tout se taisait dans la nature,
 L'amour seul parlait dans nos cœurs.
 O, quand on a qu'une pensée,
 Pour se le dire on est bien là :
 Grandmaman, étant fiancée,
 Vous avez du passer par là !

Nous nous penchions de temps à autre
 Sous les rameaux qui s'enlaçaient,
 Nous marchions si près l'un de l'autre,
 Que nos souffles se confondaient.
 Enfin, il faut bien tout vous dire,
 Dans trois jours on nous mariera :
 Grandmaman, je vous vois sourire,
 Vous avez du passer pas là !



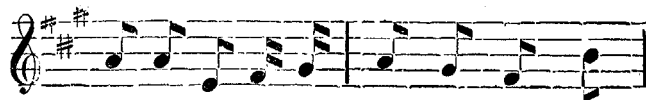
La Noce de mon Cousin

Allegro.

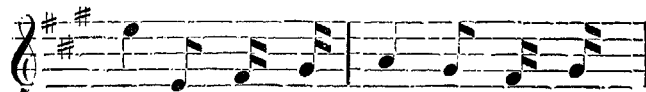
V. Robillard.



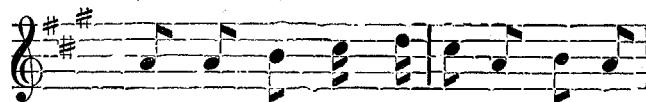
Ah quel plai - sir d'être de la



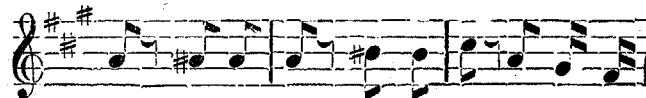
no - ce, De la no - ce de son cou-



sin ; On man - ge, on se donne u - ne



bos - se Et puis on boit comme un gre-



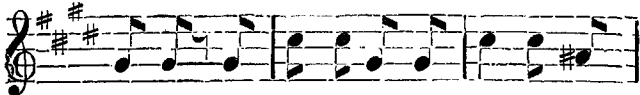
din. Cré co - quin, cré coquin ! Et puis on



boit comme un gre-din, Cré coquin !



L'autr' jour dans mon jar - din j' plantais des pomm's de



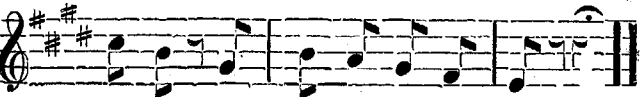
ter - re, Car c'est dans ma car - riè - re D'pio-



cher soir et ma - tin : V'la qu'arriv' le fac-



teur, qui m'donne avec sou-ples-se U - ne lettre à l'a-



dres - se De vo - tre ser - vi - teur.

L'autr' jour dans mon jardin
 J plantais des pomm's de terre,
 Car c'est dans ma carrière
 D'piocher soir et matin :
 V'la qu'arriv' le facteur,
 Qui m'donne avec souplesse,
 Une lettre à l'adresse
 De votre serviteur.

Tiens, que je m'dis c'est d'mon cousin Jacquot, d'Falaise... voyons voir quoi qu'i m'marque : « Mon cher cousin, je désire que la présente te trouve de même, tant qu'à moi j'ai-z-été incommodé par une fièvre théophile que l'on m'a-z-extirpé avec de la surface de quinine, à la suite de quoi j'ai-z-été empoigné par une maladie de langueur, ce qui m'a fait décider à me marier. C'est te dire que je t'attends demain pour la noce. Si tu n'a pas de cheval, emprunte l'âne à mon parrain Trouillard, qu'est une bonne bête, avec lequel je suis, ton cousin, Jacquot Gaspillon. »

V'la donc que j'vas chez l'père Trouillard, dites donc que j'y dis, prêtez-moi votre âne. Il n'est pas-t-ici, qu'il m'répond. Comment il n'est point-z-ici ? Et j'l entends braire dans votre cœur !! J'te trouve ben effronté, qu'il m'répond, d't'en prendre à lui plutôt qu'à moi. Pour lers j'm'en fus chez la mère Goublotte qui me loua le sien pour huit sous. Nous v'la donc partis l'un sur l'autre, c'est lui qu'était l'autre... Mais v'la-t-il pas qu'au bout d'un quart-d'heure il ne voulait plus aller... Pour lors j'entre chez l'vétérinaire qui m'dit : Tiens mon garçon, v'la un remède, fais-le avaler à ton âne et je te réponds qu'ça l'fera aller fectivement j'lui en fis boire la moitié et le v'la qu'il s'met à braire, à gigoter, à ruer, que finalement il me flanquait par terre en se sauvant comme si qu'il avait le feu au bout d'la queue... eh ! ben, que je m'dis, en v'la une dure ! Comment que j'vas faire pour l'attrapper ?... tiens que je m'dis en réflexion, puisque j'ai encore la moitié du remède qui le fait si bien aller, j'vas boire le reste, ça m'fera peut être ben

aller itou. Ah ! mes pauvres bonnes gens, oui ça m'a fait aller, mais pas des jambes, j'en répons...c'est égal !

Si jamais je me sers
D'âne et d'vétérinaire,
C'est qu'le ciel et la terre
Tourneront à l'envers.
Quand je voulais m'asseoir
Fallait que je m'levasse,
Ca vous paraît cocasse,
Mais j'voudrais vous y voir !

Ca m'tenait si fort, que je mis tout un jour à faire trois lieues...et quand j'arriva, on était déjà à table. Tiens, que s'met à crier Jacquot, v'la l'cousin Giromond...comme t'es en r'tard ! t'as donc pas pris l'âne au père Trouillard ? Cousin, que j'lui dis, n'me parle jamais d'âne, ou je n'viens plus t'voir...V'la donc qu'on m'fait asseoir à côté d'la mariée...eh ! ben cousine, que j'lui dis, vous n'm'attendiez plus. Oh ! qu'si, ah ! qu'si ben vrai ? Oh ! qu'oui, oh ! qu'oui...Etes-vous ben aise d'être mariée ? Oh ! qu'non, oh qu'non. Et vous cousin, qu'ell' m'dit, êtes-vous garçon ? Dame, cousine, je l'crois....à moins qu'on se soit trompé en m'déclarant à la mairie. Ah ! ah ! ah ! ah ! oh ! qu'non, oh ! qu'non...Ah dame c'est qu'elle a d'esprit la cousine !

Pendant toute la nuit
Ca m'chavirait la tête,
J'sautais sur ma couchette
Comme un vrai merlain frit.
Il m'passait dans l'cerveau
Plus d'un rêve burlesque,
Qui fait rêver au sesque,
J'en étais tout penaud.

Enfin l'matin en m'réveillant je descendis dans l'jardin, ousque j'rencontra la jeune mariée...Ah ! mon cousin, mon

pauvre cousin, qu'ell' m'dit en pleurnichant, si vous saviez !!
 Oui, oui ma p'tite cousine, j'm'en doute ben, allez, que votr'
 mari est une grosse buse. Giromond, que s'met à crier mon
 cousin Jacquot, qui écoutait derrière nous, je te défends de
 t'occuper de mes affaires personnelles. T'as beau faire, que
 j'lui dis, tu ronfles trop pour être agréable, je l'dis devant ta
 femme, tu ronfles trop pour être agréable... Là dessus il me
 traite de vilain merle, moi naturellement pour lui rendre sa
 politesse, je l'appelle vieux serin... ça nous échauffe les che-
 veux et il se met à me crier : Giromond ! connais-tu le duel ?
 Laisse-moi donc tranquille, que je lui dis, tu sais ben que je
 n'connais personne dans ta commune. Le duel, qu'il m'dit
 d'un air farouche, c'est-z-une bataille à mort ! nous allons nous
 battre et faut qu'il y en ait un de nous deux qui reste sur le
 terrain ! Ah ! c'est comme ça, que j'lui dis en m'sauvant à
 toutes jambes ! Eh ben ! si ça t'fait plaisir, restes-y sur le ter-
 rain, moi j'm'en vas... ah ! mais c'est lui qui en f'sait un nez !!

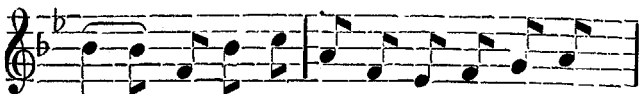
Ah ! quel plaisir d'être de la noce,
 De la noce de son cousin :
 On mange, on se donne une bosse
 Et puis on boit comme un gredin.
 Cré coquin ! cré coquin !
 Et puis on boit comme un gredin,
 Cré coquin !



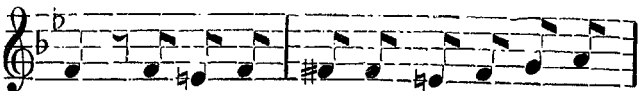
Si J'osais....Oser !

Allegretto

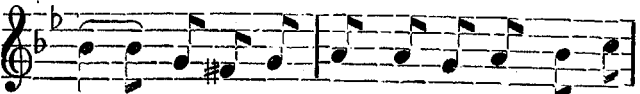
Je suis ti - mid'...c'est mêm' pas as - sez



di - re ce que je suis je n'peux pas l'expli -



quer: A mes dé pens, soit qu'j'ai peur de fair'



ri - re, que j'craign' le blâm' ou ben quéqu'chos' de



pi - re; Toujours est - y qu'a rien je n'peux m'ris.



La p'tit' Lison, vous d'vez ben la connaître
 C'te gentill' fill' dont tout l'village est fou !
 Filait au rouet l'autre jour près d'sa fnêtre
 J'm'approch' sans bruit, ell' m'avait ben vu, p'têtre
 Et comm' ça, t'nez, tendant son joli cou.

Eil' semblait attendre
 Que j'arrive lui prendre
 Ur gentil baiser :
 De l'voler je m'flatte,
 Mais, d'bout sur un' patte
 J'dis tout écarlate :
 Si j'osais...oser !

Y'a dans l'pays, un gas qu'est ma bêt' noire :
 C'est l'grand Pacaud l... D'tout l'monde est l'en'mi ;
 Sournois, hargneux, méchant à n'y pas croire,
 Taper su l'faible est l'plus beau d'son histoire...
 Hier, dans l'foin, je l'vois qu'est endormi.

Jusqu'à lui j'avance :
 Te v'la sans défence
 J'pourrais t'écraser !
 Tu dors... ça m'démonte...
 Mais, n'était la honte,
 J'te flanqu'rais ton compte,
 Si j'osais... oser !

Au bout d'mon pré, su l'bord de la rout' neuve,
 Dans un' masure ouverte à tous les vents
 Loge un' femm' jeune encore et déjà veuve,
 Qui d'la misèr', subit la rude épreuve,
 Et s'tu d'travail pour nourrir quatre enfants.

Comme ell' n'est point laide,
 Si j'lui venais en aide
 On pourrait jaser.
 Pâle et hors d'haleine
 Ell' glan' dans la plaine....
 Comm' j'la tirais d'peine,
 Si j'osais... oser !

J'aime assez lir' quoiqu, je n'zois pas très brave...
 D'ces vieux romans qui vous donn'nt froid dans l dos,
 Et ma mémoire en d'vient tel'lment esclave
 Que lorsqu'y faut que j'descende à la cave
 Tirer du vin ou monter des fagots :

J'vois ces grand's figures
 Dans l'noir s'accuser ;
 J'ai des tracs sans nombre
 Mais, sur le mur sombre,
 J'touch'rais p'têtr' l... mon ombre...
 Si j'osais... oser !

Un grand désir que j'ai d'puis mon enfance
 Quand la jeunesse' dans' sous les vieux noyers :
 C'est de m'mêler, à mon tour, à la danse...
 Quand j'vois chacun qui s'trémousse et s'balance,
 Je m'sens courir des « froumis » dans les pieds.

Seul'ment comme on r'garde,
 Jamais je n'm'hasarde
 Même à m'proposer ;
 Mais des heur's entières
 D'avant nos gross's fermières
 J'frais des p'tit's manières...
 Si j'osais.....oser !

Entre mill's chos's que j'aim'rais savoir faire :
 Ça serait d'nager... Quand y fait bien chaud
 Et qu'je m'promèn' sur le bord d'un' rivière,
 J'voudrais pouvoir m'virrousser dans c't'eau claire
 Comme un canard ou comme un p'tit bateau.

Mais ça d'vient comique
 De voir quell' panique
 C'liquid' peut m'causer,
 Un', deux... (n'poussez pas...) trois !..j't'en moque !
 Pourtant c'est baroque :
 J'nag'rais comme un phoque
 Si j'osais...oser !

Comment m'guérir de c'te vraie maladie,
 De n'point jamais pouvoir vouloir c'que j'veux :
 Même en c'moment, si fort qu'j'en meur' d'envie,
 Je tremble encor' d'agir à l'étourdie
 En vous d'mandant d'vous montrer généreux.

Sans vous faire d'offense
 Un brin d'indulgence
 Pourrait m'déniaiser :
 N'y a qu'un geste à faire...
 Mais j'crains d'vous déplaire :
 J's'rais trop téméraire...
 Si j'osais...oser !

A bas l'Arithmétique !

J. A. Signac.

Pardon excuse, que j'vous d'mande ;*sieux*, mesdames, et toute la *compagnie*.....mais voyez-vous, depuis que le *Monitor* de cheux nous...y veut m'introduire l'*arithmétique* dans la caboche...j'en ai perdu l'boire et l'manger...quoi ?

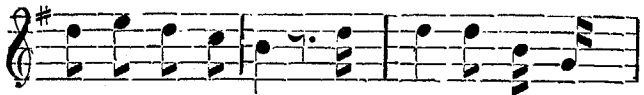
Allegretto.



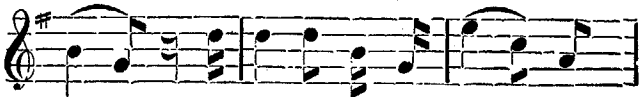
A bas l'a - ri - thmé - ti - que Et



tou - te la bou - ti - que, Ah oui ! ah oui ! voi -



là mon o - pignon ! pour ell' faut que j'pour -



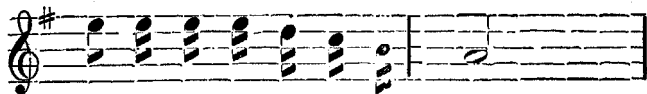
ris - se A la sall' de po - li - ce, Mill'



mill' nom d'un' soup' à l'oignon ! Mill'mill'nom d'un'soup'



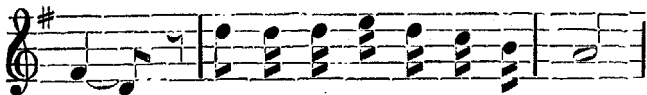
à l'oignon ! Quand j'ar-ri - vai z'au ré - giment,



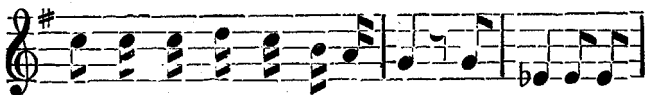
l'ex - er-cie' et le tremble - ment



N'étaient que d'la moutarde. Je me te-nais en



gar - de, Mais voi - là que sans re - cu - ler



On me for - ce de carcu - ler; J'ai mal à la



tê - te Tant que ça m'embê - te !

Oh ! foi de Jean Peloux, qu'est mon nom...que ça m'bê-
tifie...oh ! mais là...carrément...car, sans parler de l'*énumé-
ration*...qu'y me posent, des grands diables de chiffres sur un
tableau et qui me disent : d'additionner....Est ce que ça me
regarde ? J'ai pas attrapé un mauvais numéro, tout exprès
pour aller à l'école. Parbleu ! l'addition, j'ai pas besoin d'un
monitor pour savoir qu'une bête et moi ça fait deux...que not'
cantinier qui met de l'eau dans son vin, fait une *addition*,
par la *soustraction*...que notre vieux maî't' d'armes qui vient
d'hériter de son quatrième chevron, fait une *addition*, par la
multiplication...Et que le ministre vient de faire une *addi-
tion*, par la *division*...qu'il a envoyé au camp de Châlons...
Parbleu ! l'addition, j'la connais ben, quand le sargent
Mouillebec m'invite à dîner au restaurant, et que c'est moi
ue je paye, mais c'est des chiffres, ces diables de chiffres...
Oh ! que ne suis-je t'y en *chiffre né*.

Chaque jour, oh ! c'est embêtant,
On nous fait *carculer*, pourtant
Que c'est peu de le dire,
Moi qu'à pein' je sais lire.
Il nous posent des 2 des 3,
Nous font compter tous à la fois,
J'y mets peu de zèle
Chienne de mutuelle.

Brigande d'*arithmétique*, va...que j'aimerais mieux être dans l'Afrique à contempler le désert, les chameaux et toute la boutique...Comme y disait encore hier, le *sargent instructor*..Qu'est-ce que la *soustraction* ? Répondez subito, subitement—La *soustraction*, que je y dis, c'est quand les *sargents y mangent la grenouille* ; - De quoi, qu'y m'fait, en frisant sa moustache...y a pas de quoi, c'est le *capitaine* qui l'a dit...La *soustraction*, c'est le caporal d'ordinaire qui nous *carotte* sur les *légumes*...c'est le camarade de cuisine, qui se paye le premier bouillon de la marmite ; c'est le *tambour majeur*..qui a t'enlevé la trompette de Péqueux le clairon... - C'est pas ça, imbécile...la *soustraction* c'est des chiffres, dont tu en ôtes d'autres ; Exemple : Tu m'as prêté vingt sous : faites excuse, *sargent*, c'est cent sous que j'vous ai prêtés..Mais, imbécile, puisque c'est une *surposition*.. Tu m'as donc prêté vingt sous, tu m'en devais huit, 8 ôté de zéro reste 2 et je retiens 1 —Faites excuse, *sargent*, vous r'tenez tout, puisqu'y a pas moyen que je m'fasse payer des cent sous que j'vous ai prêtés... ah ! ben, il est bon là, l'*sargent*, avec sa r'tenue.

(*Au refrain.*)

Y a dans mon pays *Claude Babouin*
 Qui se donne bien du tintouin
 Pour cette *arithmétique*
 Et sa fichue pratique.
 Il passe pour être savant
 Et le plus fort du régiment.
 Savant, quand j'y pense,
 A-t-il de la chance !

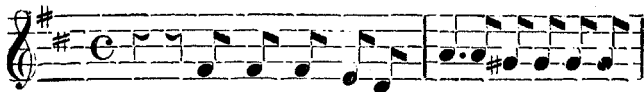
Y paraît qu'il est très fort sur la *multiplication* ; on dit qu'y connaît la *table* par cœur ; parbleu ! moi aussi, j'la

connais la table, surtout quand y a queuque chose de bon à manger *desur*. Mais, pour la *multiplication* : bernique. Pourtant quand Dieu a créé le monde, il nous a dit : *comptez et multipliez*, eh bien, moi j'ai beau faire j'peux pas compter ; j'suis comme mon père, y paraît qu'il n'a jamais pu *carculer* non plus... Claude *Babouin* voulait me donner des leçons, mais nous n'avons jamais pu nous entendre. Y me dit : 12 fois 12 combien qu'ça fait ? Ça fait une grosse—Ça fait 144—Non, ça fait une grosse.—Ça fait une grosse bête comme toi.—Ah ! pays, pas de gros mots, ou sans ça il va y avoir *division* entre nous—Ah ! ben oui, j'te conseille d'en parler, tu la connais bien la *division*—Un peu, que j'la connaît, même que not' régiment est de la première - Mais c'est pas ça, la *division* est une règle de l'*arithmétique*, qui a un *dividende*, et un *diviseur*—Je n'connais pas le *système dividende*, mais je connais le *système diviseur* que j'y ai été employé—Mais c'est pas ça, comment ferais-tu si tu héritais de 75,000 francs, pour les partager entre quatre ?—Oh ! j'aurais pas besoin de les partager, je les garderais bien pour moi seul—Allons, qu'y dit, je vois bien que tu connais seulement pas les *fractions*—L'*effraction* ? Est-ce que tu m'prends pour un voleur ? laisse-moi tranquille avec ton *arithmétique*. L'*union* fait la force, et non la *division*—La *multiplication* n'enrichit pas, la *soustraction* vous conduit tout droit aux bagnes, et l'*addition* n'est pas le plus joli plat du dessert ; voilà l'*énumération* de mes sentiments ; fiche-moi la paix, laisse-moi tranquille, et si tu veux te mettre en règle avec moi, *carcule* tes paroles, songe à ce qu'elles peuvent *produire*, tu auras la *reuve* qu'au *total*, voilà ma règle de société.

Le train des amours.

Allegretto.

Gustave Michiels.



L'après - mi - di du jour de notre mari-



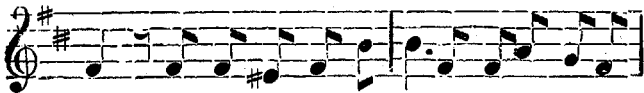
a - ge, Il me fallut ô - ter tous mes blancs fal-ba-



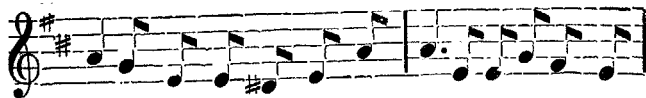
las, Quitter voile et bouquet; aujourd'hui c'est l'u-



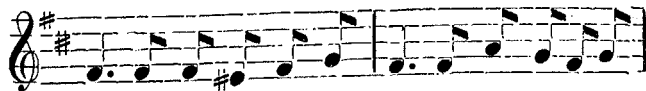
sa - ge, I - ci l'on se ma - rie on va s'aimer là-



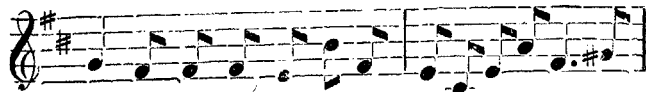
bas. U - ne fois en wagon : «le train qui nous em-



porte, c'est le train des amours» me dit tout bas Gon.



tran, Qu'avez-vous donc ma chère, à trembler de la



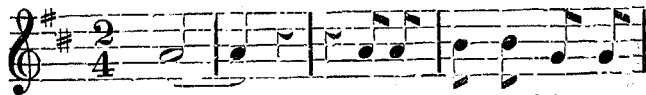
sor - te ? C'est que... je n'ai ja - mais voya-gé sans ma



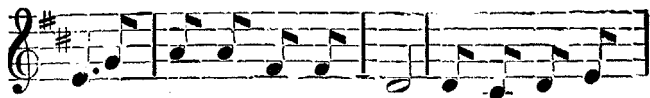
man. Et de ma fray-eur il s'a



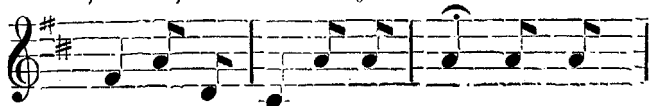
mu-se ; Seule a - vec lui j'é-tais con-



fu - se... Et le train roulait, rou-



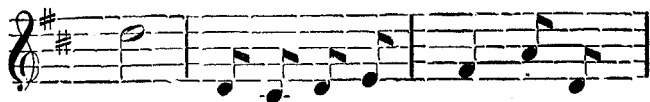
lait, rou-lait, roulait tou - jours le ter - ri - ble



train que le train des a - mours!...Et le



train roulait, rou-lait, rou - lait, roulait tou-



jours! le ter - ri - ble train que le



train — des a - - - mours.

Mais au premier arrêt, une vieille bavarde
Avec nous deux monta, se mit à nous parler,
Et nous dit : " Jeunes gens, je vois bien qu'il vous tarde
De ce compartiment de me voir m'en aller.

“ Dans mon temps je prisais aussi la solitude...

“ Là solitude à deux s'entend !... ” elle reprit .

“ Moi j'ai pitié de vous, car je ne suis pas prude. ”

Quand le train s'arrêta, la vieille descendit.

Tout haut je dis : “ restez, madame ! ”

Tout bas je pensais : “ brave femme ! ”

Et le train roulait, roulait, roulait, roulait toujours !

Ah ! comme l'on ment dans le train des amours !

Puis on redescendit, nous laissant seuls ensemble,

Gontran me prend la main que je lui refusais ;

Pendant que, de nouveau, seule avec lui, je tremble.

Arrive un employé qui nous dit : “ Vos billets ! ”

Au mien j'avais donné mon gant comme cachette..

Mes doigts nus tiennent ceux de Gontran tout ému..

Baissant les yeux, je vois mon gant sous la banquette

Et, dans mon gant fripé, mon billet tout tordu.

Et l'employé se mit à rire...

Nous nous regardions sans rien dire...

Et le train roulait, roulait, roulait, roulait toujours !

Le singulier train que le train des amours !

Plus loin sous un tunnel, voilà que le train passe ;

Beaucoup de compagnons nous étaient survenus,

Et chacun entendit résonner dans l'espace

Comme un bruit de baisers, bruit léger, bruit confus,

Mais, le tunnel passé, la poitrine oppressée,

Nous n'osions pas nous voir quand nous avons osé,

Moi, ma voilette blanche était toute froissée,

Lui, sa moustache avait un côté défrisée !

Ce n'était pas nous je le jure,
 Du moins...je crois en être sûre !...
 Et le train roulait, roulait, roulait, roulait toujours,
 Ah ! le charmant train que le train des amours !

Puis le train s'arrêta, nous trouvâmes un gîte,
 La chambre de l'hôtel sur la gare donnait,
 A la fenêtre, alors, en nous mettant bien vite,
 Nous vîmes notre train qui, sans nous repartait.
 Et pendant que Gontran embrassait plein de fièvre
 Ma main broite, un baiser fit deux fois ce chemin :
 Sur ma main gauche ouverte il jaillit de ma lèvre.
 Par la fenêtre ensuite il vola vers le train.

Je fis passer toute mon âme

Dans ce premier baiser de femme...

Et le train roulait, roulait, roulait, roulait toujours !
 Ah ! béni sois-tu, charmant train des amours !



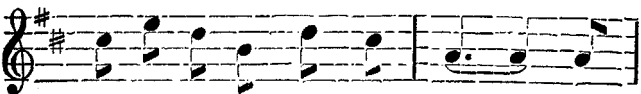
Un jeune prodige.

*Allegro.**J. L. Battmann.*

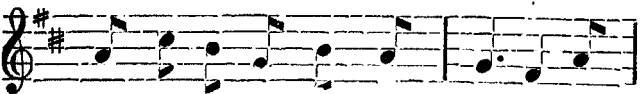
Messieurs et Da-mes, sur ma



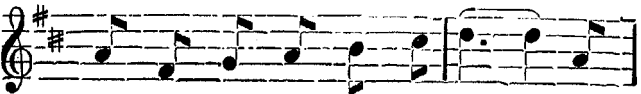
foi,— On a dû vous parler de moi, Car



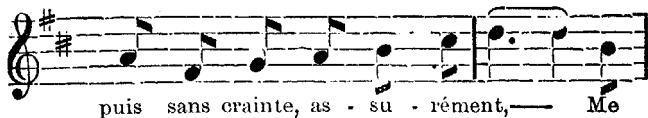
chacun re-con-naît ma loi,— Et



du public je suis l'i-do-le, I-



ci, je le dis car-rément:— Je

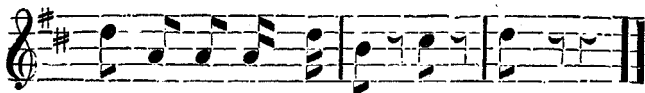


En effet, Messieurs, je suis un tel puits artésien de science, que je dépasse en profondeur celui de Grenelle ! Jugez-en : Je connais la médecine, la jurisprudence, l'algèbre, la poésie, l'astronomie, la géographie, la philosophie, la théologie, la géométrie, chimie, la photographie, la gastronomie, et le jeu de bézigue. Ce n'est pas tout :





le français, la langue hot-ten-tote, Et le



ja - ponais, et le ja - po - nais.

De Carpentras à Monfermeil,
Je suis connu sous le soleil,
On n'a jamais vu mon pareil,
Il faut l'avouer, saperlotte !
J'ai réuni, dès le berceau,
L'éloquence de Mirabeau,
Et l'esprit joyeux de Sancho
Au sang-froid de Don Quichotte !

Il faut en convenir, je suis un vrai phénomène ! Je connais encore la physique, la musique, la botanique, la mécanique, la balistique, la céramique, la dynamique, la métaphysique, la logique, l'arithmétique, et la pêche à la ligne ! Mais c'est surtout dans la linguistique que je brille d'un éclat incomparable, car : (*Au refrain.*)

Je pourrais être, en vérité,
Ministre, officier de santé,
Romancier, sorcier, député,
Banquier, acrobate ou notaire,
Ténor, perruquier, débardeur,
Peintre, fumiste, ambassadeur,

Poète, architecte, plongeur
Et peut-être apothicaire !

Mais le plus étonnant, et ce qui me surprend moi-même, c'est que je parle le polonais comme si je l'avais appris. Ainsi, pas plus tard que ce matin, je rencontre sur le Pont des Arts, un noble étranger qui m'adresse la parole en ces termes : Illustrissimiski seigneuriski, ouski demeuriski le célèbriski généraliski Crolicofski, excellentiski patriotiski échapiski de Sibériski ?... Avec l'intuition du génie, je devine à l'instant que ce noble étranger me demande le chemin de la colonne Vendôme ; je m'empresse de lui indiquer en lui disant : M. Poniatowski, j'ai l'honneuriski de vous saluériski ; veuillez présenteriski mes hommagiski à Madamiski ! Là-dessus, je lui fais une gracieuse révérence et le laisse profondément ébaubi.....ski ! (*Au refrain.*)



J'peux pas m'déshabituer d'ca.

Allegretto.

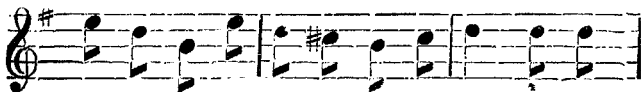
Fr. Wachs.



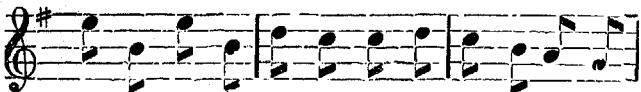
J'ai toujours eu d'la ten - dres - se Pour le



vin quand il est bon; Mon é-pous' me dit sans



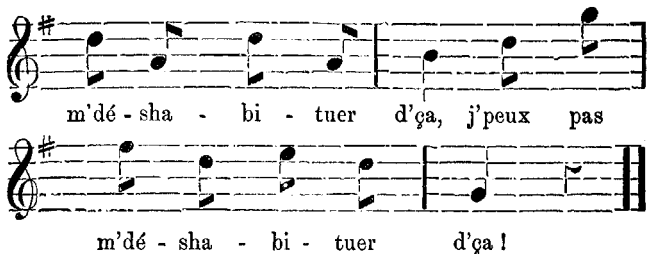
ces-se: T'es pas rai-son-nable, Edmond, tu cul-



tiv's trop la bouteil - le, Dieux! dans quel é . tat te



V'la! Qu'est-c'que tu veux ma pauv' vieil - le J'peux pas



Garçon, j'faisais à Lolotte
 Des caresses, des amours ;
 Elle a r'çu plus d'un' calotte
 Comm' gage de mon amour.
 Maint'nant j'suis l'mari d'Hortense,
 J'peux dir' que j'l'aim' cett' femm-là !
 Mais chaqu' soir j'lui flanku' sa danse ;
 J'peux pas m'déshabituer d'ça.

Je r'ssens d'la béatitude
 A fumer l'soir dans mon lit ;
 Hier selon mon habitude,
 J'fume un' pip' sur l'coup d'minuit.
 Tu m'suffoqu's, me dit ma brune
 C'est rien, mon ang', ça s'pass'ra.
 Toujours dans l'lit j'en grille une,
 J'peux pas m'déshabituer d'ça.

L'aut' jour en correctionnelle
 Passait l'doyen des filous ;
 Le jug', d'un' voix paternelle,
 Lui dit : Chipard, on n'voit qu'vous.

Mon doux jug', j'accueill' vos r'proches,
 Mais c'est fatal ces choses là ;
 Toujours ma main s'tromp' de poches,
 J'peux pas m'déshabituer d'ça.

Hortense avait, pauv' chérie,
 Un fort point d'côté dans l'dos ;
 L'méd'cin m'dit : " C'est d'l'anémie,
 Fait's lui boir' du vieux Bordeaux."
 Chaqu' matin, plein sa timbale
 J'lui vers' de c'bon vin d'extra :
 C'est toujours moi qui l'avale,
 J'peux pas m'déshabituer d'ça.

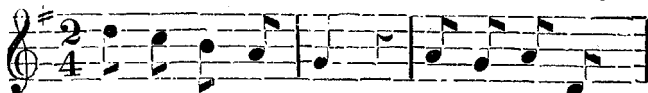
La musique est l'art que j'aime,
 Chez nous c'est un' vraie passion ;
 Un jour partait l'cent-unième
 Qui changcait de garnison ;
 J'emboit' le pas au trombone,
 Il jouait si bien c'gaillard-là,
 Qu'je l'suis jusqu'à Carcassonne :
 J'peux pas m'déshabituer d'ça.

Encore un' de mes faiblesses :
 J'adore les animaux,
 Ma joie c'est d'fair' des caresses
 Aux chats, aux chieus, aux oiseaux.
 Avant d'fermer ma paupière
 L'soir j'éprouve ce besoin-là.
 Il faut qu'j'embrasse ma bell'-mère :
 J'peux pas m'déshabituer d'ça,

L'amoureux d'Auvergne.

Allegretto.

Chs. Pourny.

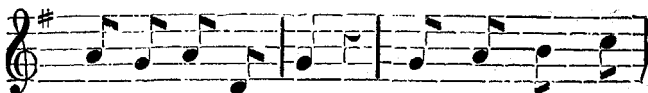


Je chuis t'y content

La pe-tit' Fan-

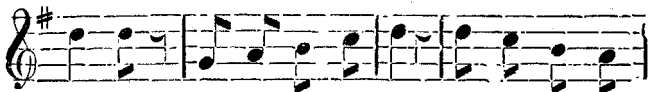


chet-te Qu'est chi gen-til - let - te

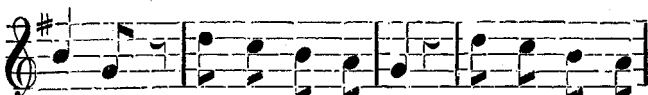


m'a dit ten-dre-ment

Chant fai - re la



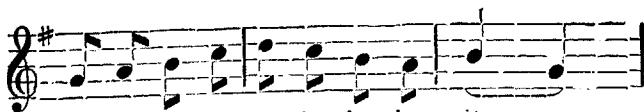
fiè - re, Oui ch'est en-ten-du, Je ch'rai madam'



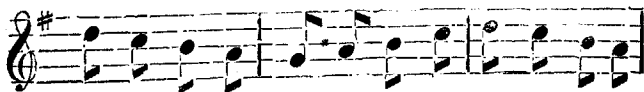
Pier-re

Tap' là ch'est conv'nu.

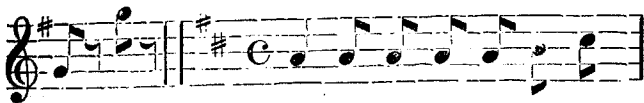
Tra la la la



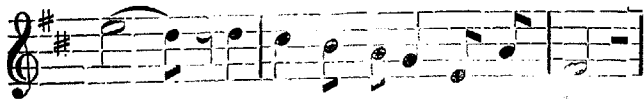
la la la la la la la la - re,



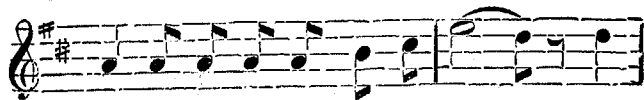
Tra la la la la la la la la la la la



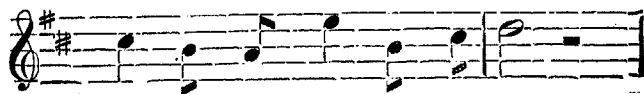
la, Tiou ! Ch'est cha qu'on peut dir' de la



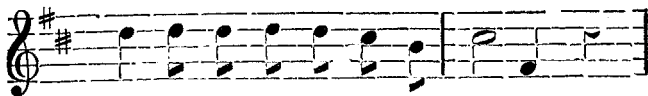
chan-che Oui tout le bonheur me chou - rit ;



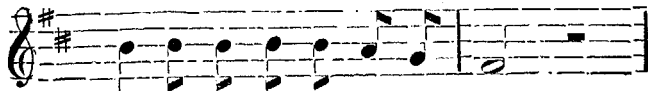
Ch'est l'amour qu'épouj' l'in-no-chen-che, Fan-



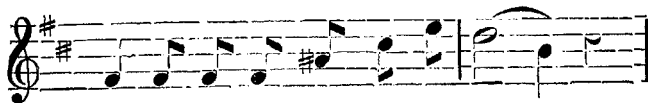
Shett' est la perl' du pa - ys.



En voy-ant cha mi-ne char-man - te



Chon pe - tit pied, ches jo - lis jyeux,



Chacun dit qu'ell' est ra- vi-chan - te,



Qu'ell' f'ra chon ma-ri très j'heureux.

Ah ! fouchtri, que le diable m'exchtermine si je m'attendais à cette nouvelle-là, aussi, voilà que je lui chante au cou et que je la chérais tant que j'ai manqué de l'eschtranguoya, je l'embrache trrrrr ! elle m'embrache, err ! et nous nous j'embranchons toutes les deuches...ah ! quand j'ai chenti cha petite bouch' qui a fait sur ma joue comme cha. (*il imite un baiser.*) je chuis devenu blanc...rouge...de toutes les couleurs ; je n'étais plus le même, et chans le petit Guillaume, qui était

là, je ne chais pas trop che qui cherait arrivé, crichty.....il y a pourtant des perchonnes qui se figurent que parchequ'on est un auvergnat que l'on a pas un cœur au ventre tout comme un auschtre, et chi nous n'avons pas la langue dorée chur tranches, nous chavons faire l'amour à la fachen de notre pays et vivent les j'enfants de l'Auvergne, fouschtrri !

(*Au refrain.*)

Je ne chuis pas riche en espèche,
 Je pochède chinquante écus ;
 Quand on n'aime pas la parèche,
 On fait fortune, cha ch'est vu.
 Ma Fanchette chera bien mije,
 Je ne cherai pas j'exjigeant
 Pour cha toilette, quoiqu'il'on dise,
 Je veux mettre au moins quince francs.

Ch'est que nous chavons che que ch'est que l'amitié nous auschtres, et ch'est que je tiens ja être agréable à ma femme et que je regarderai pas j'a trente chous, pour lui faire plaisir, et puis elle me récompencera à cha manière, ch'est qu'une femme chait toujours récompencer chon mari hi, hi, hi, et puis par la chute nous j'aurons des petits j'héritiers qui cheront jolis comme Fanchette, et puis, ils j'auront de l'esprit comme leur père, ch'est moi, Pierre Chanfartoux, je ne chuis pas j'un imbécile et je vas vous j'en donner des preuves, je vais vous raconter la déclaration que j'ai faite à Fanchette, un jour de feschte qu'elle danchait chur l'herbette au chon de la mujette...écoutez moi ça :

Mamjelle Fanchette
 Je vais ja l'inchtant,
 Vous dire l'amour qui m'dévora
 Et me coupe les flancs :

Chandelle de l'hyménée,
 Lanterne du bonheur,
 Vos j'yeux chont des quinquets,
 Pour éblouir mon cœur.

Vous j'aurez bien pitié
 D'l'amour qu'vous j'avez fait naître;
 Ou chans plus tarder,
 Je m'jette par la fenêchtre.
 Un cheul de vos refus
 M'rendrait plus malheureux
 Qu'un gros chien qui veut mordre
 Et qu'on r'tient par la queue !

Hein ! comment que vous trouvez cha, pour un auvergnat
 en'est pas déjà tant mal, et vous ne chavez plus quoi dire,
 Hein !...eh bien ch'est moi Pierre Chanfartoux qui vous le dis
 que chi Paris était dans le département du Cantal, et que
 Chain Flour soit dans le département de la Seine, nous che-
 rions des Parijiens comme les auschtres, fouchtrra ! et cha ne
 m'empêche pas de crier : vivent les j'enfants de l'Auvergne,
 chrriichty !

Puis je veux le jour de ma noche,
 Faire chonner le gros bourdon ;
 Tous les jamis feront bamboche,
 Nous chanterons, nous dancherons.
 En revenant de la mairie
 A table nous fricoterons ;
 Puis j'après la feschte finie,
 Fanchette et moi nous...dormirons !

Ch'est que je n'ai rien négligé pour ma noche ; je veux
 que chur noschtre passage le suisse et le garde champêtre en
 prennent les jarmes crichty.....ch'est que nous cherons mis

comme des prinches. Fanchette aura une robe de choie, en toile toute neuve, et moi, j'ai commandé un habit d'occajon tout neuf avec des boutons jaunes couleur d'espérance, et après que nous chérons mariés, nous j'irons à Paris pour y faire fortune comme le père Jérôme qui nous dit que Paris était la plus jolie ville...après Chaint Flour, pourtant, et je veux m'en assurer par moi-même. Et dans la chuite avec une bonne conduite, nous ferons de brillantes j'affaires et puis nous roulerons caroché, et nous viendrons j'au pays ; oui, je me mettrai dans les timons, et Fanchette y pouchera par derrière, nous vendrons du pouchier de mottes, mais j'avant faut pencher à ch'amujer et à che donna de la réjouichanche. Hiou, accourez touch's vous j'autres pour faire une bonne ripaille, che n'est pas tous les jours qu'on che marie, eh vive la gaité, et vive les j'enfants de l'auvergne fouschtrrrrrri !

Je chuis t'y content
 La petit' Fanchette
 M'a dit tendrement,
 Chant faire la fière :
 Je ch'rai madame Pierre,
 Tap' la ch'est conv'nu ;

Tra la la la la la la la la la lère,
 Tra la la la la la la la la la la, Tiou !



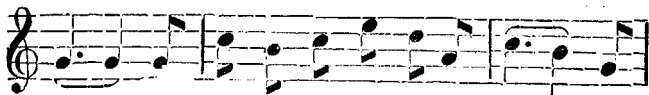
Ca n'se fait pas dans l'monde.

Allegro.

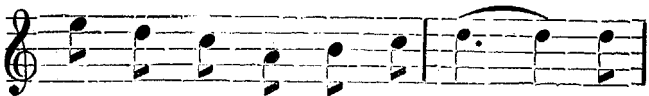
Gustave Michiels.



Vic - tor est mon a - mi, ma



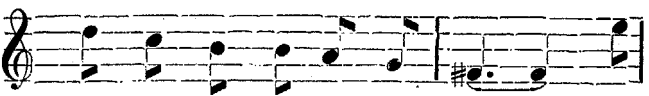
foi - je peux le dir', c'est u-ne crème, Mais



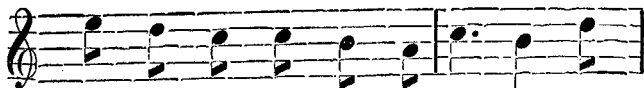
il ne pos - sèd' pas comm' moi - le



chie, la dis - tinc - tion su - prê - me ; Quand



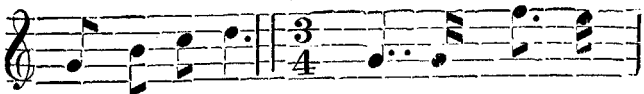
je l'em - me - ne par ha - sard - Chez



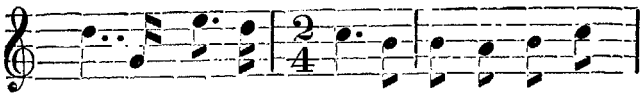
du monde un pe - tit peu...chouet-te, il



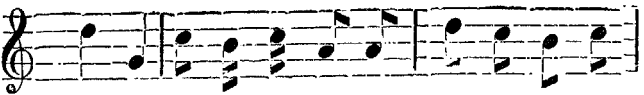
s'conduit si mal, le gueusard, qu'à chaqu'instant



je lui ré-pè - - - te : Voy - ons Vic-



tor, t'es dans ton tort; faut en-cor' que j'te



gron - de, car ces chos's-là, mon vieux to-tor, ça



n'se fait pas dans l'mon - - - de ! Ça



n'se fait pas dans l'mon - - - de!

Chez mon oncl' je l'conduis dîner ;
 L'brave homm' n'a plus rien sur la nuque,
 Mais au moment de s'attabler,
 Il ne r'trouvait plus sa perruque :
 Tout l'monde se met à la chercher,
 Enfin au bout d'une heure entière,
 Victor dit : c'est moi qu'ai caché
 L'gazon du vieux dans la soupière !

Voyons, Victor, etc.

On l'avait mis pour cette fois
 Auprès de ma cousine Hortense
 Qui possède une jambe de bois,
 La vrai', brillant par son absence ;
 Victor voulait absolument,
 Comm' ça fait bien dans un' famille.
 Emprunter sa jambe un instant,
 Afin de faire un' parti' d'quille.

Voyons, Victor, etc.

Ce jour-là nous tirions les rois ;
 J'étais l'monarque de la fête,
 Victor me dit : « J'pari d'un' fois
 « Tu n'aval' pas la galette ; »

Piqué, j'mors le gâteau sucré,
 Mais j'erus ma machoir' démolie,
 C'gredin d'Victor y avait fourré
 L'ratelier d ma tant' Rosalie !

Voyons, Victor, etc.

Au dessert on me demanda
 De chanter de ma voix suave
 La romance d'l'Amant d'Amanda,
 Ou bien la complainte du Zouave
 Victor, qu'était très émêché
 En écoutant mon chant sanglotte :
 Et le v'la qui veut se moucher
 Dans un pan de ma redingote !

Voyons, Victor, etc.

Avant l'heur' de se séparer.
 On voulut faire un p'tit quadrille,
 Je dis à Victor : sois l'cavalier
 D'ma sœur, un' timid' jeune fille :
 Mon ami, qui s'croit un beau danseur
 Se dém'nait, faisait des culbutes,
 Quand soudain il crie à ma sœur :
 « Trémoussez donc un peu vos flûtes ! »

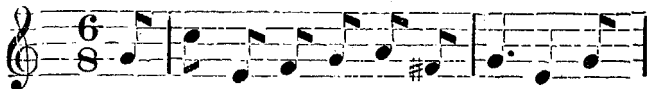
Voyons, Victor, etc.



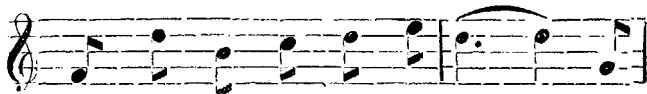
Belle oreille, l'écouteur.

Allegretto.

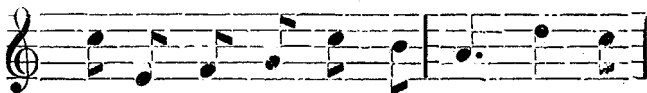
Fules Coupler.



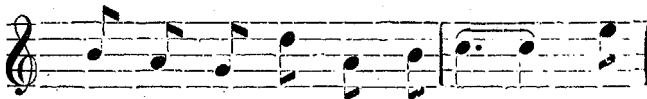
Messieurs, j'ai la vue un peu trouble : Les



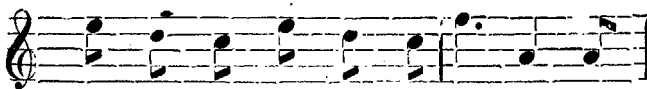
lu - net - tes me font horreur, — Mais



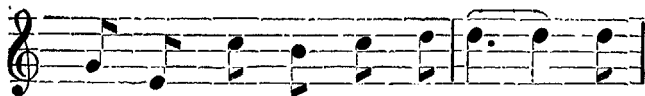
heu - reu - se - ment...j'en - tends dou - ble : Aus -



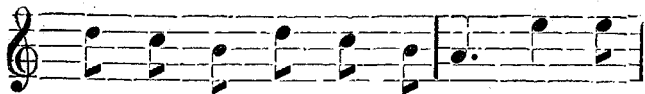
si, j'é - cou - te a - vec ardeur. Le



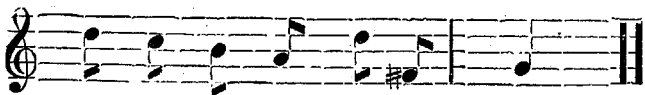
ciel m'a don - né des o-reil - les Que



j'u - ti - lise à chaque instant:— Ce

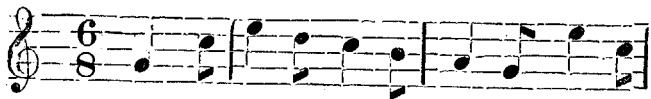


sont deux tré - sors, deux merveil - les Dont

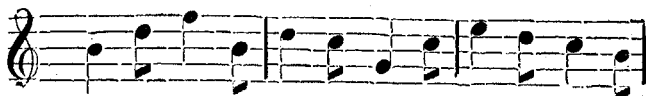


je suis, ma foi, très con - tent.

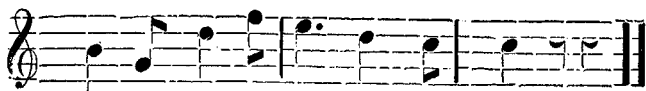
Admirez un peu ça : comme c'est travaillé ! comme c'est appétissant ! Vous ne trouveriez pas une paire d'oreilles comme celles-là sur la place de Paris... D'ici j'entends sonner l'heure à Quimper-Corentin... A vos souhaits, Monsieur !... Encore.... Mettez un peu de suif sur votre nez, en vous couchant.... Que je suis bête : je crie comme s'il pouvait m'entendre,... c'est le Shah de Perse qui éternue, il est enrhumé ; pauvre Shah ! va !



C'est l'oreil - le, c'est l'o - reil - le Qui me



gui - de quand je veil - le ; Cette o-reil - le sans pa-



reille, Et jour et nuit me con - duit.

*Pan ! pan ! c'est le marteau qui cogne ;
 Woup ! woup ! c'est un chien furieux ;
 Clic ! clac ! un cocher file et grogne ;
 Glou ! glou ! ce bruit me rend joyeux.
 Dinn ! dinn ! limonade au réglisse,
 Rin plan plan...j'entends le tambour.
 Atchum !.. âtchou !.. Dieu vous bénisse !
 Miaou, tiens ! mon chat fait l'amour !*

Grâce à mes conduits auditifs, je chemine sans y voir...
 oh ! sans y voir : je vous demande bien pardon : je ne l'ai pas
 fait exprès : Quand j'entends un chant mélodieux....*kouin !..*
kouin !.. je me dis : Un canard, je suis près de *la vallée...*
Peuh !.. peuh !.. peuh !.. Train de plaisir, aller et retour,
 deux jours en wagon, une heure un quart pour déjeuner, dîner
 souper, visiter Douai, Lille, Arras, Dunkerque et prendre des
 bains de mer.... Un scieur de bois : quelle scie !.. me voilà
 dans une mauvaise *voie....* Oh ! le *frou-frou* d'une robe de sa-
 tin...tais-toi, mon cœur, pour l'amour de Dieu, tais ton bec...
C'est une fâme, une fâme crinolinée : Défions-nous ! Les
fâmes et les pièces de cent sous sont trompeuses : il y en a tant

de fausses !.... Elle approche, j'ai ouï le craquement de ses bottines...ah ! j'éprouve la sensation du bouchon de liège qui sent le foret d'un garçon de café lui trouer *l'estomac*...fuyons l'oreille en avant...arche ! (*Au refrain.*)

Que dit-on d'un homme très sage ?
Qu'il a beaucoup d'entendement.
 On dit aussi, selon l'usage,
Je vous entends parfaitement.
 Eve, si naïve, si tendre,
Entendit trop le pied fourchu ;
Il ne s'agit que de s'entendre,
Vous m'entendez...c'est entendu.

Le célèbre...chose de la Grèce, a dit : *Jase et je te connaîtrai !* je devine la profession de ceux qui jabottent à mon alentour, Exemple : *Palais-royal—la Bourse—les boulevards Complet.* C'est l'carrossier des p'tites bourses : Six sous l'parterre, quinze centimes la première galerie....*Range à carguer le p'tit foc —la barre au vent—Stop !...* Le capitaine *Chiquamort*, illustre navigateur, qui a fait sept fois le tour...de l'île St. Denis....*Le gloria demandé, voilà ! la canette de Bavière, voilà—L'as mort, ou 4 ou 5...* Un célibataire du café parisien. Garchon, bougri ! donnez moi j-un bœuf entrelardé aux j-haricots, avec cinq chous de paigne et un demi-chequier fouchtra !...Organe velouté d'un troubadour auverpin. — Garde à vô !...Au commandement de peloton-z-en avant, vous gardez l'immobilité d'une estatue-z-en marbre, vous vous portez, avec enthousiasme et fanatisme, le poids du corps sur la jambe droite. Au commandement de marche, vous envoyez le pied gauche devant soi, comme si que vous donniez un coup de pied

dans l'océan d'un chien accroupi contre une borne..... Le sergent *Gâtecuir*....Adieu, mame *Potiron*, j'veis-t-en l'*observatoire* de musique : Zoïé, Zoïé, dépêche-toi, ma biche, et sors mon chapeau-n-à plume de l'armoire.. Ah ! que j'suis t-émute, ces hommes vont me dévisagère : ça n'a pas de pudeur à l'endroit du sesque, *carnibales*, va ! Qu'en dites-vous ?... J'entends du bruit chez le voisin... oh ! un baiser, c'est bien permis : des mariés de huit jours... On se dispute par ici, j'crois qu'on se cogne... ça se conçoit, des mariés d'un an... *foi de Belle oreille* ! j'entends tout... mais motus, je suis le *tombereau* des secrets. (*Au Refrain.*)



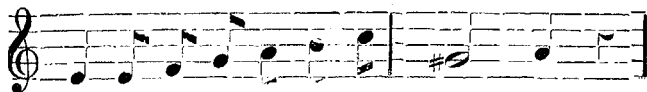
Chut !

*Allegretto.**Gustave Nadaud.*

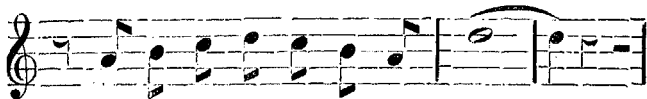
Grand pa- pa, vous ê - tes sé - vè - re,



Un rien va vous mettre en cour - roux——



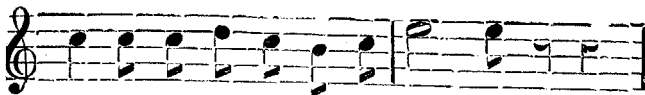
Il faudrait pour vous sa- tis - fai .. re



A - voir soix-ante ans com-me vous;—



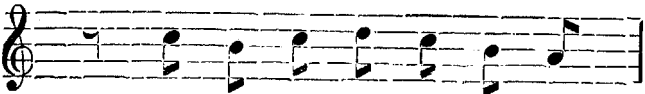
Pourtant, si nous de - vons en croi - re...



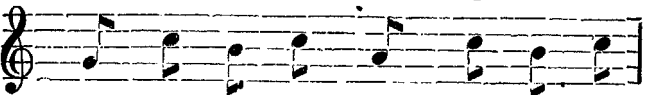
Ce qu'on nous dit de votre his-toi - re



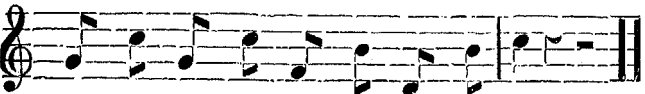
Chut ! mes en-fants, par-lez plus bas,



Ce - ci ne vous re - gar - de



pas, Chut ! mes en - fants par - lez plus



bas, Ce - ci ne vous re - gar - de pas.

Lorsque vous lisiez sans lunettes,
Lorsque vous marchiez sans bâton,
Vous ne traîtiez pas de sornettes
Tout ce que vous faisiez, dit-on.

Même, à ce que prétend grand'mère
 Vous étiez un joyeux compère.
 — Chut ! mes enfants, parlez plus bas,
 Ceci ne vous regarde pas.

Allons, vous pouvez nous le dire :
 Vous étiez grand, mince et châtain :
 Vous conviendrez que sous l'empire
 Vous fûtes un peu libertin.
 On conte plus d'une aventure ;
 Même, notre voisine assure....
 — Chut ! mes enfants, parlez plus bas :
 Ceci ne vous regarde pas.

Eh ! faudrait-il donc qu'à votre âge,
 On n'eût pas été jeune aussi ?
 Certes, on s'amusait...davantage...
 Mais plus décemment, Dieu m'en rei.
 Et puis les femmes et les filles,
 De mon temps, étaient si gentilles'...
 — Chut ! grand-papa, parlez plus bas :
 Cela ne nous regarde pas.



Comment le mariage vient aux filles.

Allegretto.

P. Michelot.



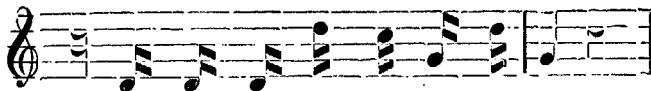
Oui, c'en est fait, je me ma - ri - e,



je veux con - ten - ter mon en - vi - e,



puis que l'on ré - pè - te tou - jours



Que l'hy - men em - bel - lit nos jours ;



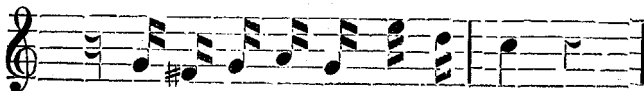
Et pourquoi donc du ma - ri - a - - ge



Ne fe-rai-j' pas l'ap- pren-tis - sa - - ge ?



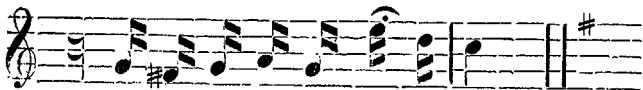
U - ne fille a - vant son dé - clin



Doit fi - nir par faire u - ne fin.



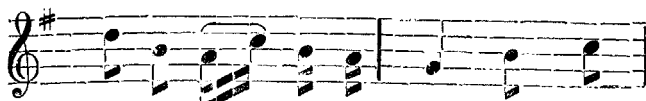
Ah,, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah—



Faut fi - nir par faire u - ne fin.



Je n'veux plus qu'on m'appel' Gri-set-te quand je



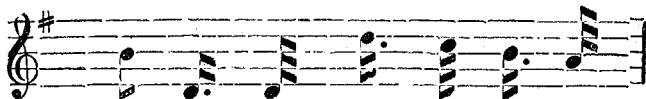
ne fais que mon de - voir, Je ne



veux plus dans ma cham-bret-te Me trou-



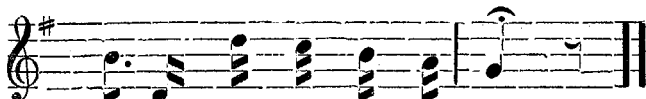
ver tout' seu - le le soir ; D'un' femme de mé-



na - ge J'ai le phy-sique et



l'â - ge, Et j'veux me voir aus-



si au bras de mon ma - ri.

Je n'veux plus qu'on m'appell' Grisette
 Quand je ne fais que mon devoir,
 Je ne veux plus dans ma chambrette
 Me trouver tout' seule le soir.
 D'un' femm' de ménage
 J'ai le physique et l'âge,
 Et j'veux me voir aussi
 Au bras de mon mari.

Quand au choix que j'ai fait, je peux me vanter d'avoir
 eu la main heureuse ! quelle chance ! vingt-cinq ans, des mous-
 taches, un bon état, compositeur d'imprimerie ! et un carac-
 tère excellent ! aussi, ça me presse ! ça me presse !...

(*Au refrain.*)

De mon fiancé j'aim' la franchise,
 Car il a le cœur sur la main ;
 Quand il doit vous dire un' sottise,
 Il n'attend pas au lendemain.
 Tous les jours il m'répète
 Que l'amour le rend bête !
 Et je vois dans ses yeux
 Qu'il est bien amoureux !

J'ai fait sa connaissance d'une drôle de façon ! c'était
 au spectacle, il était assis devant moi, et comme la banquet-
 te était très-étroite, je ne faisais que lui enfoncer mes deux ge-
 noux dans le dos, et il ne cessait de se retourner pour me faire
 ses excuses... — Dans l'entr'acte, il m'offre de changer de place
 avec lui.. C'était déjà une attention délicate... J'accepte... nous
 causons . Il me dit d'abord des bêtises... Je lui réponds dans

le même sens... Bientôt, la conversation tourne au sérieux ; il me confie que contrairement à Diogène qui cherchait *un homme*, il cherche *une femme* !... Moi, je lui avoue que je me trouve exactement dans la même position que Diogène... — « Il serait possible ! s'écria-t-il, vous cherchez un... » — Là-dessus, il saute sur son banc, le casse de joie, et me demande la permission de faire publier les *nôtres*... Je lui demande, à mon tour, cinq minutes de réflexion ; il m'en accorde dix, et au bout de deux secondes, j'avais dit : (*Au refrain.*)

Ce n'est pas faire une folie,
 Quoiqu' ce soit chanceux, entre nous :
 Si c'en est un', dans cette vie,
 Je peux dir' qu'on voit bien des fous.
 Pour savoir par moi-même
 Si c'qu'on dit est blasphème,
 Je me laisse tenter
 Et je veux en goûter.

Mon prétendu m'a promis de m'établir lingère... Je ne serai plus à la merci des maîtres... *ô merci !*.. On ne me dira plus : *petite ?* On m'appellera *madame*... et quand je rentrerai le soir, mon vieux portier criera à sa femme : « Estelle, tire donc le cordon à madame Galifrou... » — C'est mon nom, ou du moins, ça le sera demain, s'il plaît à monsieur le maire et au soleil... Ce qu'il a de certain, c'est que je serai levée avant lui ; quitte à lui laisser prendre sa revanche, une fois que je serai mariée... (*Au refrain.*)

Ah ! pour nous quel beau jour de fête !
 L'amour à l'hymen nous conduit ;
 Pour que la journée soit complète,
 On dansera jusqu'à minuit.

Mais chos' plus confortable,
 Je veux, sur un' grande table,
 Voir, pour tant d'appétits,
 Les grands plats dans les p'tits.

Tous nos parents, tous nos amis sont invités !... Il y aura le petit Bouffard et la grosse Caboché !... puis, mon oncle et ma tante !... le père du marié et sa grand'maman .. sans compter les témoins... — J'ai fait le menu du repas... ce sera tout-à-fait bon genre, un vrai festin de Balthazar !... — nous aurons d'abord, une soupe aux choux... du bœuf aux choux et des perdrix aux choux... Le chou est l'emblème du bonheur conjugal !... comme nous sommes douze, il y aura une douzaine d'huitres... Puis, je placerai un dindon devant mon oncle, et une oie devant ma tante ! Le père du marié se trouvera avec une tête de veau, et la grand'mère avec des pieds de cochon... Pour les témoins, des cornichons, partout des cornichons !

(Au refrain.)



On est si méchant au village.

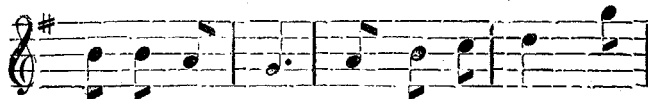
Moderato.



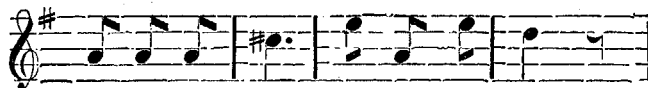
Con-nais-sez - vous u - ne fil - let - te



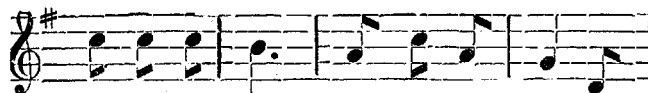
Qui s'ap-pel - le la Jean-ne - ton ?



Elle a seize ans, fleurs et toi - let - te,



Aus-si d'el - le que ne dit - on !



Et puis l'a-mour pour a - pa - na - ge



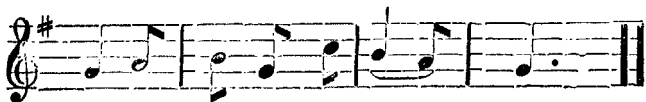
Lui don-na des ap pas si doux Que tout le



pa - ys est ja-leux — On est si méchant au vil-



la — ge — — On est si méchant —



si mé - chant au vil - la — ge.

Pour Jeanneton Pierre soupire,
Si près d'elle avec embarras
Il lui dit ce qu'il ose dire,
La belle ne l'écoute pas.
Pourtant, quand on est au bel âge,
Aimer un peu ne coûte rien ;
La pauvre enfant s'en garde bien...
On est si méchant au village.

Jeanneton, fillette craintive,
 N'ose pas aimer en retour :
 Elle sait ce qu'il en arrive
 Quand le cœur joue avec l'amour.
 Elle est tendre mais elle est sage,
 Et Pierre est un amant discret :
 Ils savent s'aimer en secret,
 On est si méchant au village.

Un soir, Pierre, avec son amante,
 Vers un petit bois s'égara ;
 La solitude est si charmante :
 Pour une fois qui le saura ?
 Cela n'était qu'un badinage,
 Et depuis, en dépit de tous
 Pierre et Jeanneton sont époux....
 On est si méchant au village,



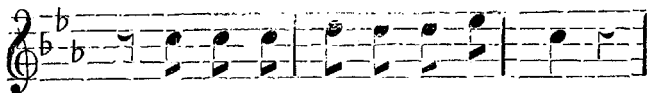
L'Auvergnat sans culottes.

Bonjour, Méchieux, bonjour, Mesdames, pardon eschuse vous n'auriez pas vu par hasard une culotte, une vechte de velours, un gilet de laine à fleurs jaunes ? non, eh bien parlez-moi de cha, c'est quelque chose de beau que vochtre Paris ; depuis huit jours que j'y suis, j'ai été volé quatre fois, j'ai manqué quatre fois d'y perdre la vie ; c'est au point qu'ayant entendu dire qui y avait des gens qui en perdaient la tête, tous les matins quand je me lève, je tâte chur mes épaules pour voir chi j'ai bien la mienne : eh bien ! chi vous voulez me le permettre, je vais vous faire un récit de che qui m'est arrivé depuis che temps.

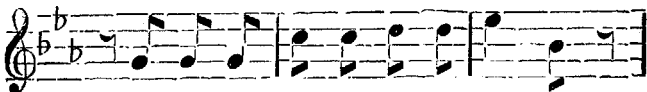
Moderato.



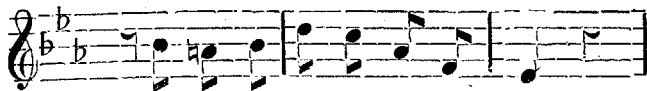
Quand j'ons quit - té no - tre vil - la - ge,



Mon pèr' me dit, tiens, mon gar - çon,



Pour la grand'vill' prends ton ba - ga - ge,



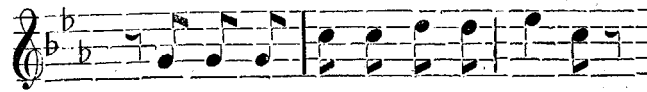
Fais comme moi, prends ton bâ - ton ;



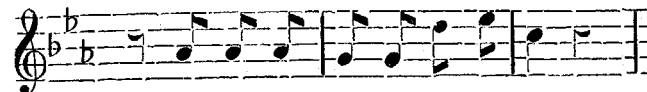
Sou-viens-toi de c'que dit ta mè-re :



Qui va dou- cement va longtemps.



L'eau toujours coule à la ri - viè - re,



Et la jeu - nes - se n'a qu'un temps.

Refrain.



Auchi j'le jur', foi de gros Pier-re, je veux re-



Je me charg' de quelques lettres pour les g'amies et je prends la voiture de fer qui marchait un train d'enfer ; enfin j'arrive à Paris, j'avais j'une lettre pour le péquêt Mouch'tagnac, vous le connaissez bien, un chaudronnier qui demeure dans j'une rue tout auprès d'une p'lache ouche qu'il y a une colonne même que j'ai demandé à un pequêt garçon che que ch'était que le Mochieu qui était dechu, en danchant chur un pied avec une étoile dedans la main ; il m'a répondu que ch'était le bon Dieu de Chaint Flour, mais que je n'avais pas longtemps à le voir là dechus, parcequ'il y avait longtemps qui n'avait rien pris, et que l'on allait le faire descendre pour manger la soupe ; je crois qu'il me prit pour un imbécile parceque je suis de l'Auvergne, enfin, je m'apprête à reprendre mon chemin, lorsche qu'un beau moschieu s'approche de moi et me dit que chi je n'achetais une de ses chaînes de chureté, je me ferais voler une montre en cuivre toute neuve que mon père m'avait donnée et qui faisait tic toc et tac, que je lui demandais le prix de cha chaîne, il me répond que ch'était dix chous pour moi ; avec la manière de chen servir. Je lui donnais mes dix chous, et voilà qui me passe sa chaîne au cou en me disant qu'il n'y avait plus de danger que l'on me vole ma mon-

tre : je le crois bien, il avait y évu l'adrèche de me mettre un oignon à la place, et vous croyez que ce sont des tours à faire à un homme, cha. (*Au refrain.*)

L'lendemain dret l'matin je m'réveille,
 Voulant vijiter che pays,
 Qu'll'on chitait tout comm' un' merveille,
 Je cours me promener dans Paris ;
 Je vijite la place Vendôme,
 Les Boulevards, le Palais Royal :
 J'ai vu le tombeau du grand homme,
 J'ai visité jusqu'au canal.

J'étais avec le petit Ver-de-gris, chi bien que quand nous eûmes tout visité, si tu veux, qu'il me dit, nous allons aller visiter les champs j'Elisées ; je veux bien, que je lui dis, nous voilà partis, nous entrons au café chantant où l'on déchante plutôt que de chanter ; il y avait là une dame qui se plaignait ; croyant qu'elle avait la colique, je m'approche pour lui enseigner un remède qui vous la coupe comme avec la main, mais voilà qu'on m'attrappe et qu'on me flanque à la porte comme un voleur. Ver-de-gris me rejoint et nous continuons notre promenade, enfin, nous arrivons devant un espèche de théâtre ouche qu'il y avait sur le devant un gros mochieu en petite culotte, et qui, avec son pied enlevait quelque chose à un autre mochieu ; sitôt qu'il me voit, il me demande chi je chuis fort, je lui répons que je chuis le plus fort de Chaint Flour, et de chuïte il me jette une pequitte culotte comme la chienne en me disant de monter avec lui ; je le chuis, il me fait dés'habiller pour mettre cha petite culotte en me disant que j'allais me battre avec une dame, il me mène devant tout le monde, me montre une espèche de femme qu'elle avait de la barbe chous le menton,

et me dit que ch'était avec elle qu'il fallait me battre : ah ! cha, dites donc que je lui dis, est-ce que vous allez me faire croire que ces chapeurs sont devenus nourriche ? Sur che, je n'en fais ni une ni deux, je loi chante au cou, je n'en fais qu'une bouchée et le flanque aux pieds de cha particulière ; je me chauve me croyant débaraché de tout, mais voilà qu'un petit mochieu qu'il avait un chapeau sur la tête à cornes, non, je me trompe, ch'est le chapeau qui était à cornes ; il avait une épée de fer à chon côté, m'arrête et me mène en prison en me disant que che n'était pas là z'une tenue pour se promener dedans les Champs j'Elysées. Croyez-vous que ce n'est pas vexchant pour un homme...qui soit de Paris ou de l'Auvergne, ch'est toujours un homme.

I' m'conduit devant les militaires,
 En deux mots j'lui fais mon récit ;
 Il eut pitié de ma misère
 Et me fait rendre mon habit.
 Chi pour la peur, vrai, j'en chuis quitte
 Chitôt que je me sens dehors
 Pour mon repos je prends la fuite,
 Croyant avoir le diable au corps.

Mais che n'était pas le tout, figurez-vous que Deschougnny, le marchand de charbon, d'en fache me propoje d'aller avec lui aux bains à quatre chous, j'acquiepte, nous voilà partis, nous arrivons, je me flanque dans l'eau, j'en ai pris pour mon argent j'y chuis resté trois j'heures d'horloge, mais voilà que quant, je vais pour me r'habiller, je ne trouvais plus ni chapeau, ni culotte, ni veschte, ni gilet ; je demande pour lorsche à un mochieu qui che trouvait là, s'il savait ce qu'ils étaient devenus, il me répond que ch'était un individu qui

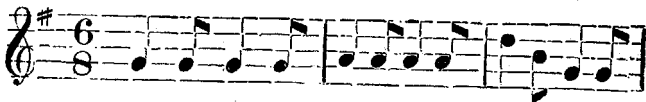
ch'était habillé ; pour lorsche je n'en fais ni une ni deuxche, je preubs mes jambes j'à deux mains et je cours pour le rattrapper, je n'avais pas fait une dijaine de pas qu'un petit mochieu comme l'autre m'arrête et me reconduit en prijon, et chans Deschougny qui m'a prêté des j'effets, je crois que j'y serais encore, et voilà pourquoi je chuis venu vous déranger : je vous en demande pardon eschuse, et si jamais vous retrouvez mon voleur, envoy z le moi, mon nom est Pierre Franchois Brijak, chez monsieur Mouschtagnac, chaudronnier, je vous promets que je lui flanquerais une daudinette dont il che chouviendra.

Et l'on verra chi gros Pierre
 Que l'on dit de chon pays
 A coup de poings che fait la guerre,
 Je l'chervirai en ami.

— ~~mm 408 225 300 mm~~ —

Le bouton d'Billou.

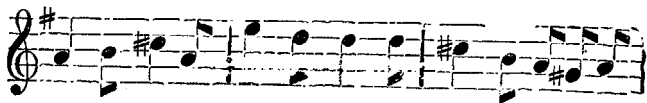
Allegretto.



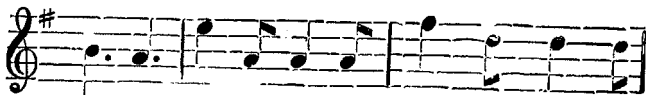
J'suis Bil-lou, v'là mon histoi-re, Et cel-le de



mon bou-ton, C'lui d'un fan-tas-sin no-toi-re



D'la gar-ni-son d'Cha-ren-ton J'é-tais devant un'ba-



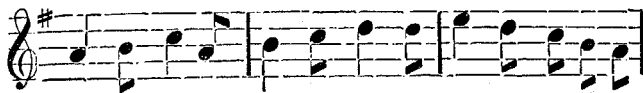
ra-que A re-gar-der fair' des tours ; Je



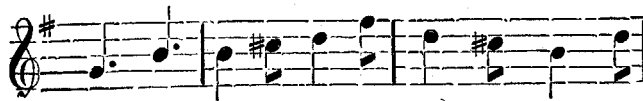
me tordais comme un braque D'entendr'tous leur calem-



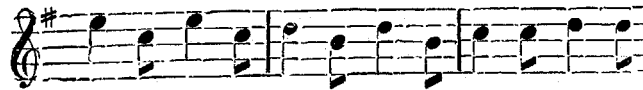
bourgs. Mais ma culotte é - tant mû - re,



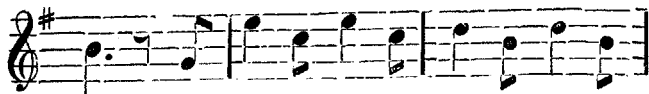
L'bouton partit tout-à-coup; Auriez-vous par aven-



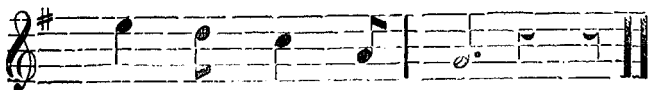
tu - re Trou-vé le bou - ton d'Bil - lou, Trou-



vé l'boubou, trou-vé l'ton-ton, trou-vé l'bouton d'Bil-



lou ! Trou-vé l'bou-bou, tron-vé l'ton-ton, trou



vé l'bou ton d'Bil - - lou !

J'suis Billou, v'là mon histoire
 Et celle de mon bouton,
 C'lui d'un fantassin notoire
 D la garnison d'Charenton :
 J'étais devant un' baraque
 A regarder fair' des tours,
 Je me tordais comm' un braque
 D'entendr' tous leurs calembourgs.
 Mais, ma culotte étant mûre,
 L'bouton partit tout-à-coup ;
 Auriez-vous par aventure
 Trouvé le bouton d'Billou ?

Hélas ! ma pauvre culotte
 Faillit tomber jusqu'en bas ;
 Comm' nous n'avons plus d'capote
 On aurait pu voir mes bas.
 Je la relève bien vite,
 Tout confus et tout tremblant,

Croyant qu'on n'dise, il agite
 Son étendard au vent.
 Mais la foule qui murmure
 Se met à crier d'partout :
 Auriez-vous par aventure
 Trouvé le bouton d'Billou !
 Trouvé, etc.

Enfin, j'finis par comprendre
 Qu'on s'moquait d'moi carrément ;
 C'est pourquoi, sans plus attendre,
 J'pique un' course prestement.
 Mais la foule toujours prête
 A délaissér le malheur,
 A me pourchasser s'apprête
 Et me criant tout en chœur :
 On l'retrouv'ra, la chose est sûre,
 Mais il faut l'sarcher partout ;
 Auriez-vous par aventure
 Trouvé le bouton d'Billou ?
 Trouvé, etc.

De retour au corps de garde,
 J'm'en va comm' un gros Saint-Jean
 Tomber sans y prendre garde
 Entr' les bras de mon sargent ;
 Qui pour entrer en matière
 Soudain me traitât d'croûton,
 Puis me dit tout en colère :
 La ioué qu't'a fourré ton bouton ?
 J'l'ai perdu, la chose est sûre,
 Mais l'sargent me fourre au clou ;

Auriez-vous par aventure
 Trouvé le bouton d'Billou ?
 Trouvé, etc.

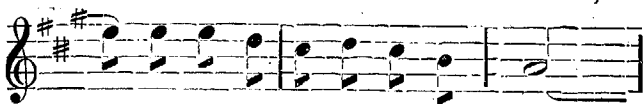
Messieurs, l'honneur de la France
 Se trouve dedans vos mains ;
 Et Billou, plein d'espérance,
 Du clou sortirait demain.
 Si les passants avec rage,
 Partout, passant, repassant,
 En passant sur leur passage,
 Disaient à chaque passant,
 Passant je vous en conjure
 Pour tirer Billou du clou ;
 Auriez-vous par aventure
 Trouvé le bouton d'Billou ?
 Trouvé,



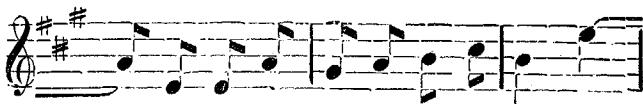
Un Mari bien embêté.

*Allegro.**A. Lagard.*

Je suis d'un très-bon ca - rac - tè - re,



Je suis bien l'homme le plus doux, —



Hé bien ! j'é - touf - fe de co - lè - re,



Oui, depuis que je suis é - poux, On me voit



toujours en courroux C'est ma fem-me (c'est drôle à



di - re), Dont l'amour cau - se mon en - nui,

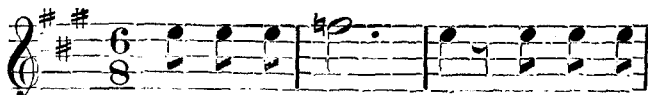


C'est el - le qui fait mon mar - ty - re—

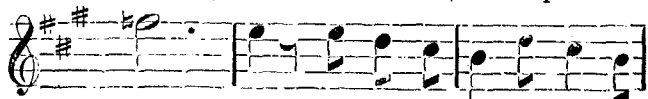


Tout le jour et souvent la nuit.

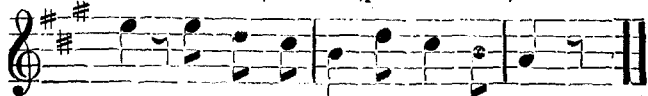
Oui, foi de Narcisse Beaucanard, qui est mon nom, je me donnerais bien des calottes...si je ne craignais pas de me faire du mal .. quand je pense que j'ai été assez...assez cornichon de me marier !..Ah! oui, l'ai-je été assez...cornichon ? (*Avec colère.*) Pas d'approbations, je ne les aime pas. Mais pourquoi la fatalité, ennemie de mon repos, me fit-elle rencontrer mademoiselle Virginie Tourtereau...une fille majeure et magnifique, ornée de trente-trois printemps, d'une fausse dent et d'un nez violet ! Elle avait, avec ça, un assez joli magot, ce qui, avec moi, vous comprenez ?... la tête me tourne, je renonçai pour elle aux charmes du célibat et de l'épicerie, et, depuis ce jour néfaste (*avec un soupir*) je suis le plus aimé, le plus cajoté et dorloté, enfin le plus malheureux des hommes ! Mais dites-moi donc un peu ce que j'ai de si drôle pour plaire tant que ça à ma femme.



Que je m'em - bê - te, Je perds la



tê - te, Oui, par ma femme, en vé- ri-



té, Je suis, je suis bien tourmen - té.

Ma femme est près de moi sans cesse,
Combien je maudis son bien,
Vraiment elle me tient en laisse
Absolument comme son chien,
Dieu, quel triste sort que le mien !
Moi, qui me suis mis en ménage
Comptant y trouver le repos,
Ah ! bien oui, j'ai, quel avantage !
Ma femme est toujours sur mon dos.

Oui, figurez-vous que je me suis marié pour avoir toutes mes aises... c'est drôle, n'est-ce pas ? mais c'est comme ça. Je croyais naïvement qu'une femme bien élevée ne rêvait pas de plus folle distraction que celle de rester à la maison pendant l'absence de son mari... c'est cette fatale erreur qui m'a perdu, car...

Je m'aperçus, hélas ! mais il était trop tard,
Que j'avais barboté comme un triple canard.

Pas d'approbations, je ne les aime pas. Mais dès le lendemain de mon mariage, sous le prétexte qu'elle m'adore, qu'elle brûle d'amour pour moi, ma femme ne me quitte pas d'un seul instant : je ne peux ni manger, ni sortir ; je ne peux pas me purger sans être accompagné de ma femme, c'est gênant... elle me suivrait, je crois, à la nâge, jusque sur l'impériale d'un omnibus... Quant à dormir, il n'y faut pas songer. Vous trouvez peut-être que c'est magnifique : c'est tout simplement assommant. Enfin je suis devenu... qu'est-ce que je suis donc devenu ?... une espèce d'instrument, pas... à vent, je ne puis plus souffler... une masse de pâte qu'on pétrit comme de la galette... ajoutez qu'elle m'a interdit la fréquentation de mes amis Moutardot et Résinet, ainsi que la lecture de mon journal, et cela, pour les raisons que voici : que la fréquentation de mes anciens confrères en denrées coloniales ne m'ouvrirait jamais les portes de l'Académie, et que mon journal me rendrait stupide tout à fait.

Enfin je suis frappé à la fois dans mes affections et dans mes droits de citoyen français ! je suis réduit à lire le guide des gens mariés, ou Pyrame et Thysbée, c'est moi qui suis Pyrame, nom d'un chien !... Mais dites-moi donc un peu ce que j'ai de si drôle pour plaire tant que ça à ma femme ?

(Au refrain.)

Parfois, sa brûlante tendresse
Me cause bien des embarras...
Elle répète avec ivresse
Qu'un tendre cœur ne vieillit pas.
Oh ! je m'en aperçois, hélas !

Mais vraiment, c'est intolérable,
 De mon repos, moi, si jaloux.
 Souvent j'enverrais bien au diable
 Ma femme et ses propos si doux.

Elle me prodigue les noms les plus doux et les plus légu-
 mineux. Elle m'appelle : son petit chou ; son trognon... ou
 bien encore son petit lapin, son gros chat .. le nom de ce der-
 nier quadrupède me fait sauter au plafond. Décidément, cette
 femme au nez violet n'a pas le sens commun... Ajoutez à cela
 un affreux perroquet, témoin indiscret des rengaines conjuga-
 les de ma femme, qui ne cesse ée répéter du matin au soir :
 « Nini, elle aimait bien son petit beau, beau, son petit ca, ca,
 son petit nar, nar. » La rougeur de la pudeur offen-ée me
 monte aux oreilles quand je passe devant mon concierge qu'a
 l'air de me rire au nez... Mais dites-moi donc un peu ce que
 j'ai de si drôle pour plaire tant que ça à ma femme ?

(Au refrain.)

Il est bien temps que ça finisse,
 Je succombe sous le fardeau,
 Nom d'un homme de pain d'épice !
 Oh ! je me fâcherai tout haut,
 Ma femme verra au nouveau.
 Oui, je sors de mon caractère,
 Et je brûle de me venger.
 Ma femme, bientôt, je l'espère,
 Je pourrai te faire enrager !

Mais qu'est-ce que je pourrai donc lui faire... sans me
 compromettre ? Ah ! une idée ! *(avec orgueil)* oui, j'ai une idée,
 et des plus piquantes encore... je vais placer des épingles dans

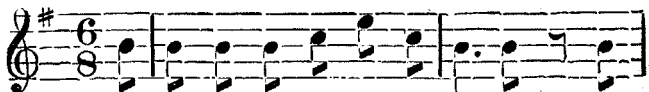
mon lit .. mais, j'y pense, ce procédé sanglant la blesserait à vif, et j'en serais moi-même piqué, je suis si sensible... Si je... (*paraissant écouter*) mais j'entends madame Beauca-
nard ? elle me cherche *en tous sens*. Où fuir ?... Quelqu'un
voudrait-il se charger de ma femme pendant un an ou deux ?
je payerais les mois de nourrice. (*Avec indignation.*) Pas d'ap-
probations, je ne les aime pas ! Ce moyen serait indigne d'un
ex-épiciier français. Non, du calme, de la dignité... Je vais me
cacher... elle me poursuit et c'est elle qui sera attrapée...
Mais, encore une fois, dites-moi donc un peu ce que j'ai de si
drôle pour plaire tant que ça à ma femme ? (*Au refrain.*)



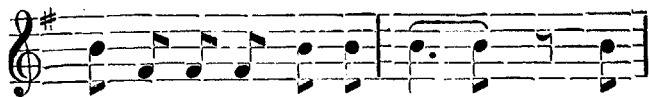
Perrette et le sorcier.

Allegretto.

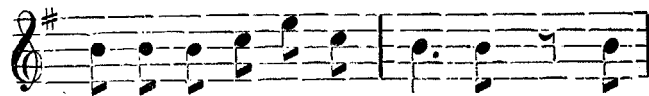
G. Nadaud.



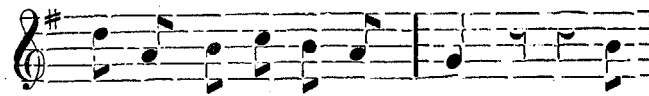
Simple atours et robe blanche, Gen-



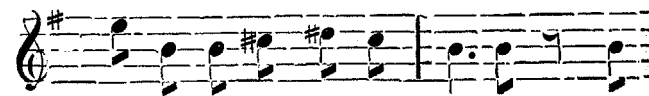
te tournure et frais minois, — Per-



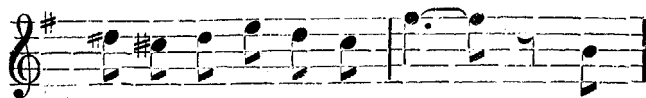
rette, une main sur la hanche, Per-



rette un jour allait au bois ; Seize



ans au plus étaient son âge, Sur

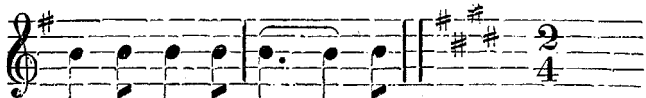


son chemin el - le chan-tait—

U.



ne chan-son de son vil-la - ge, et vers le



bois toujours marchait.

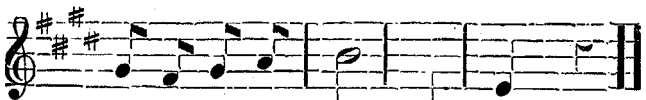
Les



roses sont ou - ver - tes, Mes enfants, écou-



tez ma voix; quand les feuilles sont ver - tes il



ne faut pas al - - ler au bois.

Perrette se perdit en route ;
 Dans le bois il faisait si noir !
 Perrette regarde, elle écoute,
 Sans rien entendre et sans rien voir,
 Soudain, au milieu du silence,
 Paraît l'ombre du braconnier ;
 Sur la pauvre fille il s'élance,
 Car c'était un méchant sorcier.
 Les roses, etc.

Le lendemain revint Perrette,
 Mais on ne la reconnut pas ;
 De la jeune fille coquette
 L'âge avait alourdi les pas.
 Son front, hélas ! avait des rides ;
 Sa tête avait des cheveux blancs ;
 Les bras tendus, les yeux humides,
 Perrette chantait aux passants :
 Les roses, etc.

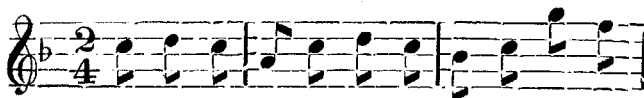
Voilà le récit qu'au village
 On faisait au coin du feu,
 Et tous les enfants, d'âge en âge,
 Croyaient Perrette et le sorcier.
 Mais aujourd'hui les jeunes filles,
 Sitôt que revient le printemps,
 S'en vont courir sous les charmilles,
 Et n'écoutent plus leurs parents.
 Les roses, etc.

Oh ! les vilaines bêtes !

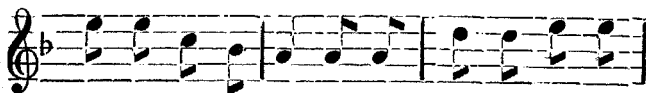
Charles Pourny.

Tel que vous me voyez, messieurs et mesdames, je suis de la société destructive des animaux : parceque moi, j'aime bien les belles, les bonnes bêtes... mais les mauvaises bêtes ! Oya, ya !

Allegretto.



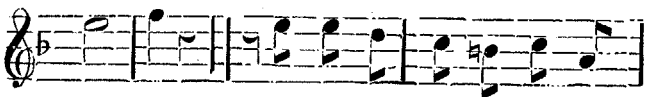
Oui, je vous l'dis en qua-tre mots, Sur terre ya



d'vilains a - nimaux ; Aus-si, quand y font leur

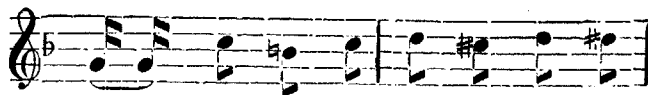


tê - tes J'm'écri : Oh ! oh ! oh ! oh ! les vi - lain's



bê - tes !

D'abord, comme a - ni - mal nui-



si - ble Je vous pré-sente un soé - lé-



rat, Un ron-geur à la dent ter-



ri - ble, Vous l'a-vez de - vi - né, c'est l'rat.

Quand je parle du Rat, je ne parle pas de mon propriétaire, non...je parle de ce vorace à quatre pattes, qui ronge tout, dévore tout ! J'en ai connu un, moi, de Rat, qui est entré dans l'Obélisque *d'où que l'eau sort*, et qui a failli la renverser sur la place de la *Grande Corde* — Eh bien ! je vais vous donner un moyen de détruire ces *Rats-ci* — C'est bien simple, vous allez voir : Vous prenez tout bonnement une ficelle, une boulette d'arsenic, un revolver et un seau d'eau — Vous descendez à la cave tout doucement après avoir retiré vos bottes !...Et aussitôt que le Rat paraît, si le Rat *sourit*, vous profitez de ça pour lui tirer un coup de revolver dans l'oreille ! comme ça le rend sourd, vous lui ficelez les quatre pattes, et vous le trempez dans un seau d'eau après lui avoir fait avaler une boulette de cognac ou d'eau de javelle, à volonté, et couic ! *mortus mortum ratus*, il est rare qu'il en *ra-pelle*. Quand vous en avez tiré 4 ou 500, vous mettez le

feu à la maison, et le lendemain, pst ! disparus ! -Vous n'avez plus de maison, mais vous n'avez plus de rats non plus.

Oui, j'vous l'dis, etc.

L'on cite...et l'on cite avec pompe,
Un gros farceur de bon enfant,
Dont tout le vice est dans la trompe.
C't'animal-là, c'est l'Eléphant.

L'Eléphant ! en v'là encore une grosse bête nuisible, avec sa grande trompe et sa petite queue. Je ne sais si vous êtes comme moi, je n'en voudrais pas d'un dans ma chambre à coucher. C'est vrai, ça fait le malin, ça vous jette de l'eau dans le nez avec sa trompe quand c'est au jardin des Plantes. Oui, mais si par hasard vous en rencontrez un sur votre carré, il est aussi plat qu'une punaise. Tenez, je vais vous donner un moyen bien simple de le détruire : Vous le caressez d'abord, en l'appelant Ernest ! il adore ça ! Et tout en tournant autour de lui, vous lui siffloitez l'air de Farbach : Ah ! ah ! ah ! qu'il est beau ! alors vous profitez du moment où, charmé, il fait sa *Trompe en cœur* pour lui passer un croc en jambe ! Quand il est tombé comme une masse, vous le mettez délicatement sur votre pouce gauche et avec le pouce droit (*il fait le mouvement*) vous l'écrasez ni plus ni moins qu'une puce ! Seulement faut pas manquer votre coup, parceque quand l'Eléphant rencontre des obstacles... v'lan ! son nez les fend !

Moi, je vous l'dis, etc.

Il est encore un volatile,
Un oiseau, je le dis sans fard,
Qui m'agace, qui m'horripile,
C'est ce vieux raseur de Canard.

Coin ! coin ! coin !.. on dirait toujours qu'il est *carminé* du cerveau. Et puis, il s'est fait journaliste c't'animal-là ! — Tenez, je vais vous donner un moyen de le détruire : Vous prenez deux ou trois canards qui n'ont pas mangé depuis quatre jours et une belle-mère qui veut voyager ; c'est très facile à trouver. Vous enfermez le tout dans un wagon d'animaux à destination de Valparaiso—Vous ajoutez sans en avoir l'air une saucisse plate—Quand vous en êtes là, vous coupez les pattes de devant, pas à la belle-mère, aux canards ! vous ajoutez du poivre, du sel, un bouquet de persil et une gousse d'ail, et vous laissez partir le train. Arrivé à la première station, vous ouvrez le wagon ! ô surprise ! La belle-mère a mangé les canards et il ne reste plus rien...que les pattes de devant, pas de la belle-mère, des canards. J'entends un gendre qui s'écrie dans le coin : Sapristi ! votre moyen est excellent, mais j'aurais préféré que ça *soye* les canards qui mangent *la belle-mère*. Merci, monsieur, j'en ferai part à la société en attendant.

Moi je vous l'dis, etc.

Maintenant je passe à la *pie*.
 Bavarde comme un député,
 C'est un' raseuse, une harpie,
 Des pip'lets c'est l'oiseau gâté !

La *pie* ! en v'là un animal que j'ai en horreur ! *voleuse, menteuse*, oh ! là ! là ! mais pour les pipelets, plus la *pie-ment*, plus la *pie-plait* !—Si elle n'était que bavarde et menteuse, ça ne serait rien, mais elle est *voleuse* et je n'invente rien ! Tout le monde connaît l'histoire de la *pie voleuse*, celle qui est la cause que Marguerite de Bourgogne a été empoisonnée par Chilpéric à l'assommoir—et tout ça pourquoi ? pour un

couvert volé, même que Jonathan s'écriait : J'ai découvert ! — Où ça, s'écrie à son tour la *Vénus noire*... *rue Olz* !... Mais il était trop tard, Marguerite était *extrangouia* ! et tout ça, grâce à c'te gueuse de pie. — Oui, messieurs, voilà c'que la *pie* vaut. Eh bien ! je vais vous donner un moyen de les détruire : Vous en mettez plusieurs près d'un cours d'eau, avec une douzaine de *Harengs-saurs*... Quand elles ont avalé les harengs-saurs, elles ont soif — Alors vous arrêtez le cours d'eau et huit jours après les pies meurent de la pépie — Ça ne rate pas, essayez-en...

Moi, je vous l'dis, etc.

Tenez, des bêt's ben agaçantes,
J'suir sûr que vous s'rez d'mon avis,
C'est les mouch's à miel bourdonnantes,
Les p'tits Cousins et les fourmis.

En v'là encore des bêtes désagréables — Je vais vous donner un moyen bien simple de les détruire : d'abord, pour les *fourmis* — Vous n'avez qu'à choisir un endroit où y'en a des masses ; là, vous vous étendez tranquillement sur le dos, sans avoir l'air, avec une tartine de melasse — Quand vous vous relevez, toutes les fourmis sont sur vous, n'y en a plus dans le nid, (*il rit*) ah ! ah ! Oui, mais elles ne s'attendent pas à ce qui les attend ! — Vous ne faites ni une ni deux, vous piquez une tête tout habillé dans un four de boulanger, et v'lan ! rôtis en un rien de temps. Vous êtes étouffé, c'est vrai ! mais vous n'avez plus de fourmis. (*il rit*.) Très bon moyen, infail-
lible, essayez-en, vous verrez !

Un Conseil aux dames :

Maintenant, pour vous débarrasser des hommes gêneurs,

comment faire ? c'est une voisine qui me demande ça—Elle est mariée et il paraît que ça ne va pas, le ménage ! Son mari lui dit toujours qu'il la tuera ! mon Dieu ! dans ce cas, c'est bien simple ! seulement, il faut être maline : Un dimanche, sans avoir l'air, vous allez vous promener tous les deux sur la colonne de la Bastille—Au moment où votre mari vous dit : Oh 'regardes donc, *Phémie*, comme c'est drôle en bas ! Vous lui donnez une toute petite poussée, sans avoir l'air, et v'lan ! Y a beaucoup de chance pour qu'il fasse la culbute. J'entends une dame qui me dit : C'est bien ça ! Oui, mais... pour les beaux-pères, monsieur ? Mon Dieu, madame, le moyen est le même—Seulement, si on veut, on peut changer de colonne—On va sur la colonne Vendôme ou l'Arc de Triomphe.

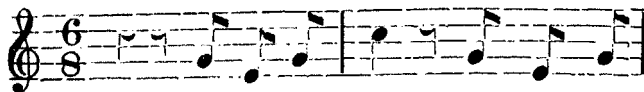
Moi, je vous l'dis, etc.



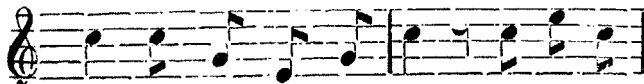
La ligue des Maris.

Allegro.

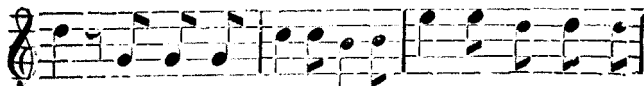
G. Nadaud,



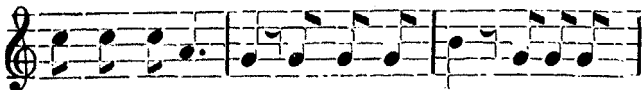
Ma-ris bé - nins, ma - ris hon-



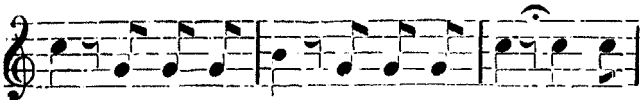
nê - tes, ma - ris trom - pês, ma-ris trom-



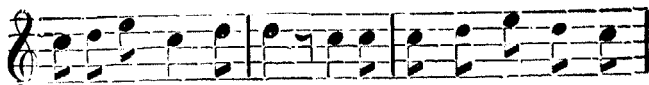
peurs, ma - ris de toutes les couleurs, et ma - ris de



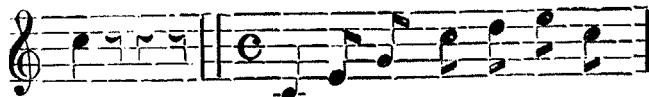
tou - tes les tê - tes. ma-ris ber - nés, maris ja-



loux, ma-ris en - fin, u - nis-sons-nous, et, ten-

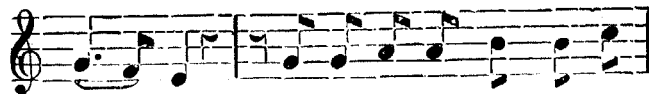


donc notre piège aux loups, et tendons no-tre piège aux



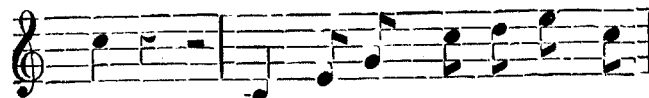
louis.

Les loups sont les cé-li-ba-



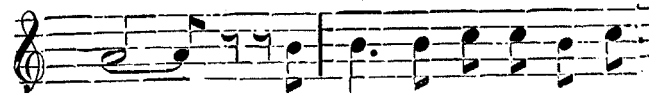
tai - - res,

Ces vauriens, ces mau-vais su-



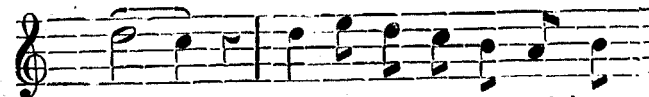
jets,

Qui vi-vent à tous les cro-



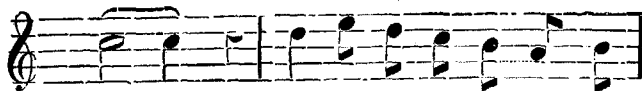
chets,

Et chas-sent sur tou-tes les



ter - res.

Qu'ils sont heureux les mal-heu-



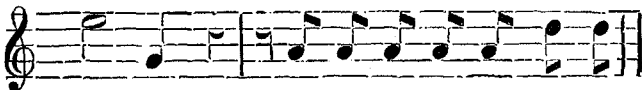
heux!

Leur bonheur de mau- du ven-



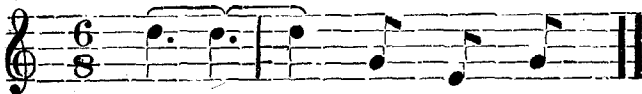
gean - ce.

Fondons u - ne grande al - li-



an - - ce,

In - ventons des ru - ses contre



eux—

Ma - ris bé-

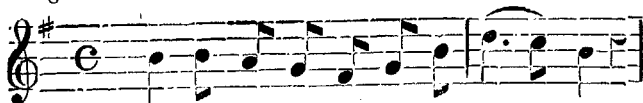
Il faut les prendre par les pattes ;
 Connaissez enfin les moutons ;
 Avec impudence mentons.
 Sachons nous montrer diplomates :
 Disons que le bien souverain
 Ne réside qu'en un ménage ;
 Que jamais le moindre nuage
 Ne trouble notre ciel serein.
 Maris bénins, etc.

Perçons-les de nos épigrammes.
 Fi donc ! être seul ici-bas !
 Un ange ne vous sourit pas :
 Voyez la douceur de nos femmes.
 Ah ! lorsque votre tour viendra,
 Vous verrez quelle différence !
 Quels nouveaux trésors d'espérance,
 D'amour, de joie, et cætera !...
 Maris bénins, etc.

Bref, agissons par les contraires ;
 Tournons nos lunettes à l'envers ;
 D'or et de fleurs dorons nos fers ;
 Emmiellons toutes nos misères.
 Ainsi poussés, traqués, chargés,
 S'ils se décident, pauvres hommes,
 A devenir ce que nous sommes,
 Il suffit, nous serons vengés !...
 Maris bénins, etc.

Mon cher ami, l'on te marie,
 Songes-y bien, tu l'as promis.
 Mais entraîne quelques amis
 Dans notre sainte confrérie.
 J'en connais dix, dix loups-garous,
 Tâche qu'ils soient bientôt des nôtres.
 Nous rions tous les uns des autres.
 Mal partagé semble plus doux.
 Maris bénins, etc.

Voilà pourquoi je suis garçon.

*Allegro.**G. Nadaud.*

Ah! si jamais je me ma - ri - - e,



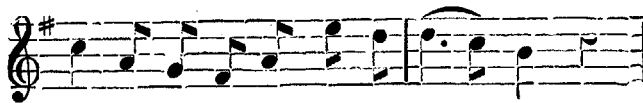
Je veux, lors - que vien - dra mon tour,



Etre a-mou-reux à faire en - vi - e A tous les



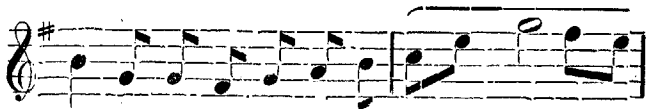
cou - - - ples d'a - lentour.



Je veux, doux, bé - nin et fi - dè - le,



E - tre sans crainte et sans soup - çon ;



Je veux être un ma - ri mo - dè - - -



le Voi - là pour - quoi je suis gar -



çon, voi là pourquoi je suis gar - çon.

Ah ! si jamais je me marie
 Je veux, lorsque viendra mon tour,
 Être amoureux à faire envie
 A tous les couples d'alentour.
 Je veux doux, bénin et fidèle,
 Être sans crainte et sans soupçon,
 Je veux être un mari modèle...
 Voilà pourquoi je suis garçon.

Il doit exister sur la terre,
 L'ange que j'ai rêvé toujours ;
 En lui j'ai foi, par lui j'espère ;
 De lui j'attends longues amours.
 Illusion, sainte vestale,
 Dore toujours mon horizon .
 J'ai rêvé la femme idéale...
 Voilà pourquoi je suis garçon.

Je ne veux pas d'une coquette,
 Ni d'une femme à sentiments ;
 Qui ne songe qu'à sa toilette,
 Ou qui compose des romans.
 Je ne veux pas d'une harpie
 Qui me fasse ici la leçon ;
 Et je ne veux pas d'une pie :
 Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux garder toute ma vie,
 Sur moi-même un pouvoir complet,
 Sortir lorsque j'en ai l'envie,
 Et rentrer quand cela me plaît :
 Ouvrir ou fermer ma fenêtre,
 Garder ou vendre ma maison,
 Enfin, je veux être mon maître,
 Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux, quand je serai grand-père,
 Malgré tous mes petits enfants,
 Chez moi choquer encore le verre
 De mes amis de soixante ans !

Je veux en chœur que nos voix grêles
 Pleurent quelque vieille chanson,
 Aux vrais amis, au vin, aux belles !..
 Voilà pourquoi je suis garçon.

Si j'étais comme Mithridate,
 Je m'exposerais au danger;
 Mais ma santé plus délicate
 M'ordonne de me ménager.
 Je crains l'opium dans mon potage,
 Et l'arsenic dans ma boisson,
 Et les boulettes du ménage...
 Voilà pourquoi je suis garçon.

Enfin j'ai connu la détresse
 De tant de malheureux époux,
 Que je me suis fait la promesse
 De n'être pas ce qu'ils sont tous.
 C'est peut-être trop de scrupule :
 On n'en meurt pas, dit la chanson,
 Mais moi je crains le ridicule...
 Voilà pourquoi je suis garçon.

TABLE ALPHABETIQUE.

PREMIERE PARTIE.

Adieu, noble coursier.....	5
A la fleur du bel âge.....	48
Alice.....	84
Alsace et Lorraine.....	311
Alzaa.....	68
Amour et Fanatisme.....	50
Au large.....	200
Au rossignol.....	237
A vos amours.....	262
Babil de fauvette.....	139
Bel Ange, adieu.....	19
Blaise qui partait.....	24
Ca fait peur aux oiseaux.....	110
Ce que disent les ruisseaux.....	60
Ce que je suis sans toi.....	300

Connais-tu le pays ?	162
Crépuscule	248
David chantant devant Saül	99
Deux Cœurs	241
Echo malin	122
Elle est au Ciel	166
Je chanterai	1
Je crois l'aimer toujours	13
Je n'aime pas	305
La berceuse	250
La colombe	63
La Dame Blanche	129
La ferme de Beauvoir	265
La fiancée du marin	96
La fiancée du soldat	43
La fleur mourante	170
La fleur sauvage	274
La goutte de rosée	176
Laisse parler ton cœur	308
La jeune mère	252
L'Alouette	126
La Mansarde	148

La mère de famille.....	173
La mer se plaint toujours.....	145
La Neige.....	90
La Perruque.....	294
La reine du matin.....	232
La terre d'exil.....	193
La Valse.....	157
La Valse des adieux.....	186
Le baptême d'une poupée.....	189
Le Bonsoir.....	222
L'Echo.....	235
Le Cousin Charles.....	287
Le cri des Zouaves.....	196
Le drapeau de Carillon.....	8
Le gondolier de Venise.....	257
Le Melon.....	226
Le Mineur.....	217
Le Miroir.....	36
Le Printemps.....	105
Le rendez-vous des adieux... ..	279
Les grands-pères.....	318
Les plaintes de la jeune fille.....	103

Le soleil de la liberté.....	57
Les Rameaux.....	260
Le Torrèador.....	209
L'Etranger.....	160
Le Voyage de l'amour et du temps.....	21
L'Oracle.....	213
M'aimez-vous ?.....	215
Marguerite.....	207
Marie.....	107
Mes Rêves.....	297
Mignonue.....	113
Medjé.....	29
Ne grandis plus.....	183
Ne parle pas, Rose, je t'en supplie.....	11
Noël.....	55
Nos danseuses.....	116
Nous tenant par la main.....	27
Nous verrons après.....	179
Où vas-tu, petit oiseau ?.....	244
Où voulez-vous aller ?.....	204
Parmi tant d'amoureux.....	3
Pepita la Grenadine.....	132

Philémon et Baucis (<i>Couplets de Jupiter</i>).....	80
Philémon et Baucis (<i>Couplets de Vulcain</i>).....	75
Philémon et Baucis (<i>Romance de Baucis</i>).....	81
Pour fêter nos amours.....	314
Pour la France !.....	283
Pourquoi garder ton cœur ?.....	151
Pourquoi me parler d'elle ?.....	224
Première pensée de Boieldieu.....	229
Quand l'oiseau chantera.....	17
Quand on a vingt ans.....	265
Raphaëlo.....	136
Rappelle-toi !.....	291
Robert le Diable (<i>Evocation</i>).....	93
Rosée amère.....	254
Rose ou femme.....	33
Sais-tu pourquoi ?.....	38
Sérénade.....	65
Souvenirs du jeune âge.....	17
Stances à l'Océan.....	302
Ta résille.....	78
Testament d'un cœur.....	154
Toujours seul.....	72

• Un Ange en exil.....	142
Un peu de patience.....	40
Un rêve de jeune fille.....	45
Venise	53
Vieille histoire.....	229



DEUXIEME PARTIE

CHANSONNETTES ET CHANSONS COMIQUES.

A. bas l'Arithmétique.....	74
Ah ! Maman, si tu savais !.....	45
Belle oreille, l'Ecouteur.....	101
Ca n'se fait pas dans l'monde.....	97
Cascaro.....	3
Chut !.....	106
Comment le mariage vient aux filles.....	109
Jean Nigaud.....	27
J'peux pas m'déshabituer d'ça.....	88
J'peux pas m'en empêcher.....	41
J'vas l'dire à mouman.....	16
La ligue des maris.....	144
La montre à mon oncl' Thomas.....	16
L'Amoureux d'Auvergne.....	91
La noce de mon cousin.....	65
L'avocat à deux francs l'heure.....	53
L'Auvergnat sans culottes.....	118
Le bouton d'Billou.....	124

Le beureau de la paroisse.....	21
Les sentiers couverts.....	62
Le train des amours.....	79
Lettre d'une cousine à son cousin.....	49
L'habit fait le moine.....	30
Ne regrettons pas jadis.....	59
Oh ! les vilaines bêtes !.....	138
On est si méchant au village.....	115
Perrette et le sorcier.....	135
Si j'osais...oser.....	70
Thomas et moi.....	7
Un jeune prodige.....	84
Un mari bien embêté.....	129
Un pique-nique d'Auvergnats.....	33
Un vieux buveur.....	13
Voilà pourquoi je suis garçon.....	148

